

AU REVOIR, A HIER!

B. GOORDEN PRESENTE



Science-Fiction hispano-américaine

SF LATINO-AMERICAINE (anthologie de B. GOORDEN)

PRESENTATION DES ECRIVAINS.

-ADOLPH (José B.) est né à Stuttgart, en 1933, de parents allemands qui ont émigré au Pérou en 1938. Il est actuellement éditorialiste au journal "La Crònica" de Lima. En tant que journaliste, il se distingue par son ironie et son style provocateur. On lui doit de nombreux recueils de nouvelles: "El retorno de Aladino" (1968), "Hasta que la muerte" (1971), "Invisible para las fieras" (1972), "La ronda de los generales" (1973), "Cuentos del relojero abominable" (1974; notre nouvelle en est extraite), "Mañana fuimos felices" ainsi qu'un roman, "Las cajitas chinas de César Loayza", oeuvres encore inédites.

-AVILES FABILA (René), par sa nouvelle "Hacia el fin del mundo", sélectionnée par Rodolfo Alonso pour sa "Primera antología de la ciencia-ficción latinoamericana" (1970) -sous-titrée "La narrativa más joven de todo un continente"-, avait anticipé dans le début des années soixante l'absurde guerre entre le San Salvador et le Honduras, qui avait éclaté à la suite d'une partie de football.

-CORREA (Hugo) est un auteur prolifique, déjà publié dans nos volumes 3, 14 et 16. Il nous vaut ici un des chefs-d'oeuvre de la SF latino-américaine, "Alguien mora en el viento", extrait de son recueil "Cuando Pilato se opuso" (1971) et qui remonte à 1959, où il a obtenu le prix "Alerce" de l'Université du Chili.

-ELIACHAR (Leon) est Brésilien. Sa nouvelle "A experiência" a été retenue pour l'anthologie "Histórias do Acontecerá", des éditions GRD.

-GOLIGORSKY (Eduardo), publié dans nos volumes 3, 9, 14 et 15, est à présent familier à nos lecteurs. Rappelons qu'il avait écrit, en collaboration avec A. Vanasco, le recueil "Adiós al mañana" (1967), qui nous a inspirés le titre de cette anthologie et dont sont extraits ses deux textes.

-LEVRERO (Mario), né à Montevideo en 1940, s'est vu consacrer la totalité de notre 18è volume. Cette fois-ci, c'est par un étonnant texte de SF qu'il se révèle, figurant dans son recueil inédit "Aguas salobres". On lui doit par ailleurs plusieurs romans -"La ciudad" (1966), "París", "El lugar", "La Cinta de Moebius" et "Nick Carter se divierte mientras el lector es asesinado y yo agonizo" (sous son vrai nom de Jorge Varlotta)- et recueils de nouvelles -"La máquina de pensar en Gladys" (regroupant 11 nouvelles écrites entre 1966 et 1967) et "Aguas salobres", déjà cité. "Novela geométrica" et "Las orejas ocultas o Una falla mecánica" sont des oeuvres encore en gestation...

-MOUJAN OTANO (Magdalena A.), argentine, est Docteur et Professeur en Sciences physico-mathématiques et en Matières Techniques Générales du Cycle Industriel. Elle est actuellement Chef du Département de Mathématiques et membre du Conseil Académique de l'Université Catholique de La Plata. Bref, une dame qui, par ses activités professionnelles pourrait flanquer un complexe d'infériorité à n'importe quel simple mortel, ce qui ne l'empêche pas d'écrire avec un humour savoureux. Elle a obtenu le "Prix de la meilleure nouvelle" à la 2è convention de SF de la République Argentine (Mar del Plata, juillet 1968). "Gu ta gatarrak" devait à l'origine paraître dans "Nueva Dimensión" Nº14 mais fut censuré en Espagne...

-VANASCO (Alberto) a publié 20 nouvelles de SF, en 1976, au "Circulo de lectores" de Buenos Aires, sous le titre célèbre de "Memorias del futuro".

Nouveau Monde, mondes nouveaux.

Nous éprouvons toujours plus de problèmes à gouverner le vaisseau. Les hommes sont inquiets; l'équipage ne reste actif et d'attaque qu'au prix de la discipline la plus stricte, des promesses les plus flatteuses, des menaces les plus absurdes. Une humanité, que plus rien n'étonne, a assisté à notre départ pour l'au-delà: l'habitude a battu en brèche ce qui exerçait sa fascination.

Je les comprends: ces dernières années ont été le théâtre d'événements terribles, de convulsions. Des morts massives, des guerres, des inventions merveilleuses: qui pourrait dès lors s'enthousiasmer pour une conquête de cet espace qui ne promet rien de neuf à des hommes saturés de progrès? Les coûts en sont élevés, mais plus personne ne se soucie des chiffres. En les temps qui courent, où nous sommes à la fois créateurs et assassins, le sang et l'argent coulent à flots.

J'estime et je hais mes compagnons. Ils sont, dans un certain sens, la lie de l'univers et, par ailleurs, des enfants babillant dont les mains pétrissent l'avenir. Nous ouvrirons une voie qui délivrera cette planète de la faim, des foules qui ne cessent de croître, ne trouvent pas un coin sous le soleil et n'attendent plus, terrifiées et résignées, qu'un jugement dernier auquel je ne crois pas: comment peut-on être à ce point superstitieux en cette ère du triomphe de la science, de l'art, avec la nouvelle promesse de liberté qu'incarne ce vaisseau?

Cela fait plusieurs mois que nous avons pris le départ; ils se sont écoulés sans que nous rencontrions âme qui vive; nous avons parcouru l'immensité aux couleurs changeantes, poussés dans nos derniers retranchements. Nous avons été métamorphosés en des créatures nues, flottant dans la création. Les hommes ont peur. Ils savaient que ce vide existait; ils l'ont toujours su. Mais à présent qu'ils se sentent happés par lui, leurs regards se sont à jamais endurcis. La destination est un point lointain que je ne parviens pas à leur localiser.

Nous fuyons un monde de misère et d'abondance; de violence et de miséricorde; en pleine révolution et où règne l'ordre. Nous devrons sans doute le regagner, mais je ne peux pas non plus le leur garantir. Ils voient le vide; ils ne sont capables de trouver un sommeil réparateur.

Nous n'avons aucune communication avec un passé que nous ne retrouverons qu'à l'état de futur. Et ma solitude est très grande: ah si nous possédions la vérité et que nous étions sûrs! S'ils découvraient une seule de nos larmes, cela équivaudrait pour nous à une mort désespérée.

Mais immense est la récompense: nous nous attendons de l'autre côté, jouissant de cette liberté et de cette abondance qui font à présent défaut à notre planète. Nous devons tenir le coup, il nous faut résister, non seulement parce qu'il est impossible de faire marche-arrière mais parce qu'ils mentent lorsqu'ils disent préférer la sécurité de la prison qu'ils ont quittée. La vérité, me dis-je, doit triompher. Et la mission que nous remplissons nous a été confiée par tous les hommes de la terre, même par ceux qui ne savent pas que ce voyage a lieu et qui ignorent combien misérable est leur condition.

La pérégrination se poursuivra, dussé-je les tuer tous et gouverner seul le vaisseau. Personne ne peut se soustraire si ce n'est par sa mort: je fais davantage confiance à leurs instincts qu'à leurs craintes raisonnées. Jusqu'à ce jour, nous n'avons pas rencontré les horribles cauchemars qu'avaient prévus certains timorés. Je sais que tout se passera bien ou que nous mourrons tous ensemble; s'il en était ainsi, si le pire se produisait, d'autres reprendront le flambeau et cette fuite se muera en une grande rencontre. Le ciel noir nous enveloppe partout, mais des milliers de lumières nous font escorte; elles symbolisent des cierges d'espoir. Ils les regardent avec crainte et avec haine; ils ne veulent pas comprendre qu'elles sont des gardiens et des guides: comment ne pas fraterniser avec les étoiles qui observent, compréhensives, notre solitude qui est aussi la leur?

La solitude me pèse et m'est agréable à la fois. Quelqu'un pourra-t-il

comprendre cette attirance pour un abîme qui n'est pour moi qu'une voie de plus? Il est certain que j'éprouve parfois de la peur, comme tout le monde. Je ne suis après tout qu'un homme aux prises avec des forces inconnues: je les pressens mais je ne les maîtrise pas; je les appréhende mais elles ne s'identifient pas à moi. Mais il n'existe pas d'espoir sans crainte.

Et, cependant, le temps se fait long, surtout pour eux. Le voyage leur semble devoir ne pas connaître de fin. Ils commencent à perdre tout contact avec la réalité; ils s'imaginent être leurs propres fantômes. Leurs yeux me menacent, parce qu'il faut toujours un coupable. Le vaisseau vibre et tangue, l'immensité est toujours plus opressante malgré ces indices qui, depuis quelques jours, nous confirment qu'il n'y a pas d'erreur, que mes calculs sont exacts.

Je dois consigner que je garde l'espoir que l'issue soit favorable avant que la peur vienne à bout de la confiance. Je prierai le Seigneur pour que ce ne soit pas le cas.

Accorde-nous, Mon Dieu, la grâce d'accomplir notre mission avant la fin de ce mois d'octobre 1492.

PENDUS AUX BASQUES DE LEURS ANCETRES...

Je suis basque et je possède le sens de l'humour.

Nous les Basques ne sommes en rien racistes. Nous ne constituons d'ailleurs pas une race mais bien une espèce. Une espèce qui, en se croisant avec une autre, continue à engendrer des Basques purs. L'Evangile dit quelque chose à propos de la levure et de la moutarde; je ne sais plus très bien de quoi il s'agit mais je crois qu'il y a un rapport. Il me suffit de prendre en considération mon cas personnel, car je n'ai que 50% d'ascendance basque et chaque fois qu'on me présente un Français, le rustre me demande des comptes pour ce qui s'est passé à Roncevaux. (On dit que les Maures nous ont aidés, mais ce n'est pas vrai: nous avons fait le travail tout seuls. Et il n'est pas non plus exact que nous avons attaqué par traîtrise, en faisant dévaler des rochers et en provoquant des avalanches. Le choc eut lieu de face: nous jetions les rochers à bout de bras et, lorsque nous sommes tombés à court de projectiles, nous avons foncé dedans. Enfin, je veux dire "ils ont foncé". Mais lorsqu'un Basque parle, c'est l'espèce entière qui parle par sa bouche.)

Il est de notoriété publique que nous émigrons lorsqu'un gouvernement ne nous plaît pas. En général, la violence nous fait horreur car nous sommes des gens pacifiques, peu enclins à tuer, surtout si c'est en courant le risque de nous salir les mains. Ceux qui émigrent, choisissent généralement l'Amérique. Ce fut mon cas et le Très-Haut m'a puni pour avoir voulu être si riche: j'ai toujours été seul. Car il faut souligner le fait que les Basques qui sont nés ici sont différents. Ce doit être dû à l'abondance de terrain plat et fertile. Le Basque est un montagnard. C'est pourquoi beaucoup de Basques établis ici ont dégénéré en se reconvertissant en fermiers, puis en garçons bien: des gens dénués des vertus de l'espèce. Ils jouent même au rugby au lieu de pratiquer les sports nobles et traditionnels: couper à la hache ou arracher jusqu'aux racines des arbres, percer des pierres et, pour les raffinés, la pelote et le fronton (de préférence à mains nues au lieu de recourir à la chistera ou au battoir).

Dans ma solitude, j'ai beaucoup réfléchi et lu au sujet de l'espèce basque, et j'ai appris que nous sommes un mystère, que nous n'avons rien de commun avec les autres habitants d'Europe et qu'il semble que nous ayons toujours vécu au même endroit, à proximité des Monts Cantabriques, des Pyrénées et de la mer. Certains disent que nous descendrions des atlantes, ce que je ne crois pas, parce que le Très-Haut ne détruirait pas un continent peuplé par des Basques. Nous avons toujours eu le même estomac solide, le même mode de vie et la même langue. Notre type spécial de sang a été matière à réflexion. En bref, personne ne sait rien à propos de nos origines, et le seul élément qui existe à ce sujet est une légende, celle de Aitor et Amagoya qui arrivèrent en ces lieux en des temps très reculés, accompagnés de leurs sept enfants qui fondèrent les sept provinces: Zaspiak-bat.

Je suis souvent revenu en Euskadi et je l'ai sillonnée en tous sens, mais je n'ai pas pu y tenir en place car je suis un arbre transplanté. J'ai essayé de me rendre compte où en étaient les investigations relatives à nos antécédents préhistoriques et je me suis à plusieurs reprises rendu à la Grotte de Orio pour en étudier les fresques murales; je me suis pris à songer que nous avions toujours eu beaucoup de points communs avec les enfants et que nous étions éternellement pareils à nous-mêmes.

J'ai des parents en Euskadi, mais je n'ai pas osé leur rendre visite, car, durant la première Guerre Carliste, il s'est passé une sale histoire entre mon grand-père et leur bisaïeul. J'ai veillé à leur léguer dans mon testament tout ce que je possède. Peut-être s'en trouve-t-il un parmi eux qui possède assez de cervelle pour mener à bien des recherches quant aux origines de notre espèce.

Tout a commencé après l'annonce de la mort de l'oncle Isidro en Amérique, sans que cela m'eût outre mesure attristé -que le Très-Haut me pardonne: je n'avais jamais vu l'oncle Isidro-, lorsqu'on m'apprit que j'étais son unique héritier. J'ai alors songé que je pourrais m'acheter une nouvelle barque et je me suis précipité chez Gregoria, pour la demander en mariage. Peu après, j'ai appris qu'il y avait plus d'argent que je croyais et je lui ai proposé une folie: passer notre lune de miel à l'étranger. Elle accepta, contre toute attente. Nous nous sommes mariés à l'église de Guetaria et nous sommes partis en voyage pour Malaga et, ensuite, Palomares. Nous nous y trouvions lorsque les avions entrèrent en collision et que les bombes à hydrogène se perdirent dans tous les coins, et qu'on eut toutes les peines du monde pour récupérer celle qui était tombée au fond de la mer. (On la retira parce que la Méditerranée était en jeu, mais on n'en aurait pas fait autant de cas s'il s'était agi des eaux cantabriques). Et le docteur Ugarteche me dit plusieurs mois après:

-Ecoutez Iñaki, il vaut mieux que je vous prévienne en ce qui concerne l'enfant que vous attendez. Gregoria et vous avez été soumis à une forte dose de radiations. -Et il continua à parler, répétant à plusieurs reprises le mot "génétique", racontant beaucoup de choses que je n'ai pas comprises et me posant des questions sur des sujets trop intimes pour que j'en fasse part, sans quoi Gregoria risquerait de me couper la tête.

La naissance de Xaviertxo se passa très bien sauf qu'elle n'eut lieu qu'au onzième mois. C'était un garçon très robuste qui, à trois mois, brisait une baguette d'un pouce d'épaisseur à l'aide de ses menottes. Ce qui n'attire pas l'attention chez un Basque. Mais ce qui nous étonna en revanche, c'est qu'il parlât, à quatre mois, le basque mieux que n'importe lequel d'entre nous, le Père Lartaun y compris. Lorsque le docteur Ugarteche le voyait, il prenait l'habitude d'user de termes pas fort compréhensibles, où revenait "mutation favorable" en leit-motiv. Un jour, il m'appela à l'écart et me déclara:

-Ecoutez Iñaki, je peux vous le révéler à présent. Votre épouse et vous avez été affectés génétiquement de façon irrémédiable par la radiation à laquelle vous avez été soumis. Mais, grâce à Dieu, il semble que cela ait été de façon positive. -Et il s'embarqua dans d'autres considérations, comme du devoir de mettre au monde d'autres enfants tels que

celui-ci.

Le Très-Haut nous en envoya six autres: Aranzazu, Josetxo, Placido, Begoña, Izaskun et Malentxo. Tous, grâce à Dieu, sains et robustes comme le premier. Et tous parlèrent parfaitement le basque, à l'âge de quatre mois, et lurent, écrivirent et firent des calculs à neuf.

Lorsque Xaviertxo eut accompli sa huitième année, Gregoria vint me trouver et me dit:

-Ecoute Iñaki, Xaviertxo veut être physicien.

-Il veut fabriquer des bombes? Ce n'est pas très catholique.

-Non Iñaki, il parle d'étudier quelque chose qu'il appelle la structure du continuum espace-temps.

-Il devra d'abord préparer son baccalauréat.

-Non Iñaki, il veut entreprendre tout de suite des études à l'Université. Et il dit que nous devrions envisager la même chose pour Aranzazu et Josetxo, d'ici peu de temps, qui devront aller étudier l'électronique à Bilbao. Quant à lui, ça le peine de se rendre à l'étranger, mais il dit qu'il étudiera pour l'instant la physique théorique et pour ce faire il doit poursuivre des études à Saragosse.

-Mais, femme, te rends-tu compte qu'il n'a que huit ans?

-Et qu'y pouvons-nous, Iñaki, s'il possède une intelligence supérieure!

Et comme il était doté d'une intelligence supérieure, il fut reçu à Saragosse et, à treize ans, il était docteur en physique. Aranzazu et Josetxo se comportèrent de façon aussi brillante à Bilbao, et les plus jeunes semblaient également montrer des inclinations pour la physique ou les études d'ingénieur. Pour ma part, j'avais toujours bien présent à l'esprit le testament de l'oncle Isidro qui stipule combien il lui serait agréable qu'un membre de la famille étudie les origines des Basques. Et je me prenais à songer que mes enfants, bien qu'ils fussent dotés d'une intelligence supérieure, ne semblaient pas destinés à accomplir le voeu du défunt.

Xaviertxo nous signala bientôt qu'il devait faire des voyages d'étude en France, aux Etats-Unis et en Union Soviétique pour se perfectionner.

Le Père Lartaun déclara que Paris était un lieu de perdition pour un garçonnet de son âge.

-Quant aux Etats-Unis ou à l'Union Soviétique, ce sont des pays hérétiques, de sorte que je ne sais pas quoi te dire; et, d'un autre côté, tu ne peux pas empêcher le petit de suivre sa vocation. Il vaudrait mieux, Iñaki, que sa mère prenne la décision.

Pour une fois, Gregoria était indécise mais elle finit par avoir une idée géniale. Elle se rendit à San Sebastian et, avec la bénédiction du Père Lartaun, elle visionna tous les films du Festival International qui s'y tenait. Elle en revint, relativement scandalisée, et décidée à l'envoyer en Union Soviétique, en arguant:

-Là, au moins, il ne rencontrera pas de femmes aux moeurs légères.

Xaviertxo passa quatre ans en Union Soviétique. Il signa son premier exploit en faisant subir une défaite au champion du monde d'échecs. Les Russes le nommèrent aussitôt professeur à Akademgorodok, et les disciples de Xaviertxo accomplirent de grandes choses. Les Russes firent des ponts d'or à Xaviertxo pour qu'ils ne les quitte pas: ils voulaient le nommer Académicien et Héros de l'Union Soviétique, lui octroyer le prix Lénine ainsi qu'une loge à vie au Théâtre du Bolchoï, mais Xaviertxo déclina les offres.

-Chers père et mère, je ne supporte pas d'être loin de vous et des côtes cantabriques. En revanche, ils mettent à ma disposition de grands laboratoires et de nombreux assistants, tout ce dont j'ai besoin afin de pouvoir poursuivre des recherches, mais ils ne me laissent pas travailler au problème qui me passionne le plus. Ils disent que mes théories sont en contradiction avec la Dialectique de Marx et d'Engels et que ma machine est elle-même une contradiction.

-Quelle machine, Xaviertxo?

-Une machine à voyager dans le Temps. Il ne s'agit bien sûr que d'un projet.

-Eh bien s'ils te disent de ne pas la construire, tu dois la construire. Celui qui contrarie un Basque ne sait pas à quoi il s'expose -déclara

Gregoria d'une voix très ferme et elle prit la décision d'envoyer sur l'heure Xaviertxo, Aranzazu et Josetxo aux Etats-Unis.

Tous trois y passèrent deux ans. Pour qu'ils restent, les Américains leur firent miroiter devant les yeux de gros contrats, de nombreuses automobiles, le titre de citoyen d'honneur et un ranch au Texas dont les murs étaient intégralement constitués d'écrans de télévision: mes enfants refusèrent.

-Nous ne supportons pas d'être loin de vous, chers père et mère; et, en outre, les Américains ne veulent pas entendre parler de la machine à voyager dans le Temps. Ils disent qu'elle est une contradiction en elle-même et fait courir un danger à l'"American Way of life".

-Eh bien s'ils disent tous qu'il ne faut pas la construire, vous devez la contruire sans délai -déclara fermement Gregoria-. Vous la construirez ici.

-Mais il nous faudra davantage d'assistants, de nombreux instruments et livres, ainsi qu'un cerveau électronique.

-Nous avons les moyens de le réaliser -dis-je-. Nous ne vous avons jamais dit combien nous sommes riches: l'oncle Isidro nous a légué une fortune colossale, répartie dans diverses banques d'Europe. -Je leur fis part du montant et ils se signèrent. Aranzazu dit en guise de commentaire:

-L'oncle Isidro ne peut pas avoir été aussi honorable qu'un Basque doit l'être.

-Tu ne dois pas parler de la sorte à son sujet, car il est mort. Et je dois souligner à votre attention que son testament stipule qu'il lui serait agréable qu'un membre de la famille étudie les origines des Basques, ce que personne ne semble en mesure d'éclaircir. Est-ce que la machine à voyager dans le Temps peut y contribuer, Xaviertxo?

-Elle peut y contribuer.

-Eh bien, dans ce cas, construisez-la.

-Mais le problème des assistants subsiste. Il faudra attirer des étrangers et pour ce faire nous devrons pouvoir nous réclamer d'un quelconque

institut scientifique.

-Eh bien, l'Institut, nous le fonderons nous-mêmes. Et il fonctionnera ici, sur les côtes cantabriques. Et tu le dirigeras toi, choisissant tes collaborateurs comme tu l'entends. Et tes cadets viendront y poursuivre leurs études, de sorte qu'ils ne devront pas entreprendre des voyages à l'étranger ni traiter avec des gens étranges.

Nous fondâmes l'INSTITUT DE RECHERCHES SUR LES ORIGINES DES BASQUES dans une vallée proche d'Orio, bien dissimulé parmi les montagnes et soigneusement à l'écart des routes, afin que personne ne nous dérangeât. Nous avions édifié, sur de très vieilles ruines qui se trouvaient là, un sympathique petit bâtiment en pierre, juste assez grand pour accorder asile à tous ceux qui auraient un rôle à jouer dans le projet de Xaviertxo; nous y ajoutâmes une petite chapelle et un fronton. Xaviertxo, Aranzazu et Josetxo se rendirent ensuite à Bilbao et passèrent commande du matériel scientifique et se mirent en quête de personnes qui les assisteraient dans leur tâche.

-Nous devons nous adjoindre des gens très très capables, car le problème est très complexe. Et fort honnêtes afin qu'ils ne vendent pas la machine à d'autres personnes qui l'employeraient à mauvais dessein.

-Eh bien, oriente tes recherches parmi les Basques qui s'y connaissent en la matière, car eux ne te trahiront pas. Et, en ce qui concerne les étrangers, impose-leur, comme condition sine qua non, qu'ils sachent parler le basque. L'étranger qui l'a appris prouvera de la sorte son haut degré d'intelligence et d'honnêteté, en outre, car le Très-Haut ne permettrait pas à un scélérat d'apprendre le basque. Le Diable a séjourné en ces lieux sept années durant et il n'est pas parvenu à se faire comprendre de qui que ce fût.

Deux ans après, l'Institut était opérationnel. A part mes enfants, 30 physiciens et ingénieurs, tant des hommes que des femmes, y travaillaient. Parmi eux se trouvaient autant de Basques que d'étrangers, à savoir Catalans, des Galiciens, des Castillans et un Argentin, dans les veines de qui coulait du sang basque, qui s'appelait Martin Alberdi, qui plaisantait

à tout propos et appelait Gregoria, Doña Goya.

-Si je travaille ici c'est que vous m'êtes excessivement sympathiques, Aranzazu en tête -disait-il-, mais cette histoire de la machine à voyager dans le Temps n'a aucune chance d'aboutir. Imaginez-vous, Doña Goya, qu'en voyager à bord d'un tel véhicule, l'on pourrait regagner le passé et tuer son aïeul. Et alors, adieu nous, adieu machine ! Ne voyez-vous pas que cette idée renferme une contradiction fondamentale?

-Je ne vois aucune contradiction, car il ne viendrait à l'esprit d'aucun Basque de tuer son aïeul, de sorte qu'un Basque a la possibilité de construire cette machine -rétorquait Gregoria.

Nos fils, en revanche, n'étaient pas toujours aussi sûrs d'eux. Le problème, à ce qu'ils disaient, se révélait fort difficile à résoudre et les calculs étaient terriblement compliqués, bien qu'ils pussent compter sur le cerveau électronique FURETEUR, construit intégralement à Eibar.

-C'est un problème que nous ne pouvons pas résoudre en nous appuyant sur la seule logique commune. Il renferme trop de paradoxes. Nous devons recourir à une autre logique, qui n'a pas encore été imaginée.

Un jour, Xaviertxo annonça que les choses prenaient trop mauvaise tournure et qu'il n'était pas question de faire perdre leur temps à ces gens, que cela équivalait à dilapider l'héritage de l'oncle Isidro et que l'Institut ferait mieux de se vouer à un projet plus productif. Sa mère le gronda alors comme elle ne l'avait jamais fait auparavant.

-Il semble que tu ne sois pas un Basque, car tu veux faire marche-arrière. As-tu oublié que ta mère est née à Guetaria, tout comme Sebastian Elcano ?

-Pardon, mère -dit Xaviertxo, et il retourna écrire des formules. Malentxo, le plus jeune, finit par leur donner la solution, en inventant la nouvelle logique dont ils avaient besoin.

Ils passèrent alors à ce qu'ils appelaient l'étape expérimentale préalable, recoururent à d'étranges appareils et firent subir un drôle de traitement à notre béret, que j'assimilai à des tours de foire. Ils étaient cependant surexcités et déclaraient qu'il fallait tout revoir d'une manière

complètement différente; l'Argentin Martin Alberdi me disait qu'on avait produit la grande révolution dans la physique, un événement beaucoup plus important que la Relativité, la Théorie Quantique et la Bombe atomique, et il m'appela à part pour me confier, en tirant une tête angoissée qui m'aurait inquiété s'il s'était agi de quelqu'un d'autre:

-Don Iñaki, les grandes puissances vont nous tomber dessus pour nous arracher LE SECRET. Et dire qu'on ne prend aucune mesure de précaution ici. Comment se fait-il qu'il n'y ait pas de gardes? Ne vous méfiez-vous de personne? Avez-vous étudié nos antécédents?

-Ecoute Martin. Il n'y a vraiment que toi pour mettre en doute l'honorabilité de tes compagnons. Et où as-tu été chercher que nous ne sommes pas gardés? -je lui indiquai mes trois chiens, Nere, Txuri et Beltxa, qui prenaient un bain de soleil-. Et tu sais qu'il y en a d'autres, des chiens et des chiennes de bonne race, des pêcheurs et des bergers: tout comme toi, nous les Basques ne leur préférons aucun autre type de gardiens.

Malgré son caractère tellement différent, Martin travaillait d'arrache-pied: Xaviertxo disait qu'il était très, mais alors très intelligent, et Aranzazu le couvait d'un regard bienveillant; tous, nous l'aimions beaucoup. Il avait coutume de me répéter:

-Vos fils sont dotés d'une intelligence supérieure, mais moi je suis dynamique.

Et il en arriva bientôt à appeler "Mère" ma femme et "Père", moi-même; dans une étape ultérieure, son manque de respect habituel alla jusqu'à nous baptiser Mère Goya et Père supérieur.

Après les expériences réalisées aux dépens de mon béret, mes fils et leurs compagnons passèrent quelque temps à monter un étrange machin métallique, parsemé de petites lampes de couleurs. Il était fort mignon et les jeunes lui donnèrent le nom de PIMPILIMPAUSA.

-Et il va falloir à présent l'expérimenter -dit Xaviertxo, d'un air un peu préoccupé-. Il faut un volontaire.

-C'est bien sûr ton devoir de te proposer -déclara Gregoria-. Et comme

il se doit, toute ta famille t'accompagnera. -Et il n'y eut personne pour contester une décision aussi sage.

Le jour de la Saint-Sébastien, le Père Lartaun célébra son office dans la chapelle de l'Institut et bénit Pimpilimpausa, sur qui Gregoria avait demandé qu'on apposât une image sainte du Sacré Coeur. Nous avions installé Pimpilimpausa loin du bâtiment, au beau milieu de la vallée. Toute la famille se plaça à son pourtour, les trois chiens, Txuri, Beltxa et Nere y compris. Nos amis, dans le bâtiment de l'Institut, entonnèrent en guise d'adieu: "Agur Jaunak,
Jaunak agur,
Agur ta erdi..."

Xaviertxo appuya sur un bouton rouge et la machine vibra. Xaviertxo annonça:

-Il semble que cela n'ait pas fonctionné.

Du bâtiment, on entonna à nouveau: "Agur Jaunak,
Jaunak agur,
Agur ta erdi..."

On sollicita une nouvelle fois le bouton rouge, il y eut de nouvelles vibrations et des visages toujours plus affligés parmi les jeunes.

Après s'être livré à deux ou trois autres tentatives, Xaviertxo dit:

-Nous avons échoué.

Le silence s'appesantit pendant un moment, puis Xaviertxo rejeta sa casquette en arrière, gratta la tête des chiens et, le visage empreint de tristesse, prit la direction des montagnes. Gregoria déclara qu'il valait mieux le laisser seul et attendre le lendemain pour décider s'il convenait de réviser Pimpilimpausa, afin de voir ce qui avait flanché, ou s'il valait mieux construire directement une autre machine. Cette fois-ci, les trois chiens ne firent pas cas de ce que Gregoria disait et ils emboîtèrent le pas à Xaviertxo.

Personne ne dit mot lorsque nous regagnâmes l'Institut. Xaviertxo ne revint pas au cours de la nuit, pas plus que les trois chiens, et personne ne ferma l'oeil à l'Institut. Le jour se leva; deux heures s'étaient écoulées depuis l'aube, quand nous perçûmes soudain un cri de triomphe dans la montagne: les chiens dévalaient à toute allure la montagne en

aboyant à tue-tête et, derrière Nere, Txuri et Beltxa, nous aperçûmes Xaviertxo, progressant par grands bonds et accompagné d'un autre homme, également de physionomie basque. Et, à peine arrivé, Xaviertxo s'exclama:

-Il s'est passé que le rayon d'action est bien plus grand que ce qui a été prévu. J'ai marché longtemps, traversé les montagnes, et je suis tombé sur ce pêcheur à la plage. Lorsqu'il m'a vu,la casquette rejetée en arrière, il m'a offert son aide. Nous avons commencé à bavarder et, d'aventure, nous en sommes venus à critiquer le gouvernement central, qui respecte peu les droits des personnes. Et lui de se plaindre tout particulièrement des Flamands qu'avait ramenés Don Carlos. Comme j'avais pratiquement perdu le fil de la conversation, je m'enquis de la date. Nous sommes le 7 juillet 1524. Il se fait que nous sommes tous venus dans le passé, l'Institut et l'ensemble de la vallée y compris.

-Je dirais qu'il s'agit de quelque diablerie, si vous ne parliez pas basque. Toutefois, si Sebastian Elcano, celui de Guetaria, a fait le tour du monde sans se détacher du sol, il faut croire que tout est possible - déclara le pêcheur.

Martin, un air préoccupé, appela Xaviertxo à l'écart pour lui dire:

-Mon frère, méfie-toi, car il me semble que ce type est en train de se payer ta tête.

Il fut fort difficile de le convaincre, bien qu'il eût témoigné tant de foi lors des expériences de laboratoire. Il n'accepta la vérité qu'après avoir vu, du haut d'une montagne, deux caravelles converger dans ses jumelles vers le port de San Sebastian; qu'après avoir constaté de visu que la route de San Sebastian à Guetaria avait disparu et en trouvant dans cette dernière localité, en lieu et place de la statue de Sebastian Elcano, Sebastian Elcano lui-même, en chair et en os.

-Ce qui me surprend, Doña Goya -devait ultérieurement dire Martin, à l'occasion du banquet que nous donnâmes à l'Institut, tandis que l'on servait des sardines grillées et du cidre-, c'est, qu'avec ces vête-

ments basques du vingtième siècle et la langue que nous parlons, nous n'attirions pas l'attention au seizième siècle. Est-il possible que les Basques n'aient en rien changé, au cours de quatre siècles?

-Un peuple qui n'évolue pas. C'est grave, grave -disaient les autres étrangers, savourant la morue et les anguilles au pili-pili.

-Ne vous le disais-je pas? -poursuivait Martin-. Dans les provinces basques, les nouvelles modes sont qualifiées de modes-alitées, et sont très mal vues. -Et tous de s'esclaffer.

Ils firent d'innombrables plaisanteries, et nous bûmes et mangeâmes beaucoup, et nous dansâmes la ezpatadantza, ainsi que des aurreskos et des zortzikos, mais nous dûmes rappeler à l'ordre Martin, qui s'était joint à notre groupe de txistularis, car il modifiait considérablement le rythme et jouait des morceaux qui n'avaient plus rien de basque. Ensuite, nous nous réunîmes afin de décider ce que nous allions faire.

-Eh bien, nous allons effectuer un autre bond dans le passé -dit Gregoria-, car nous sommes encore fort loin de nos origines.

Nous passâmes la nuit du 7 au 8 juillet en 1524 et, à l'aube, tous, y compris le pêcheur qui avait annoncé la bonne nouvelle à Xaviertxo, nous nous apprêtâmes à effectuer un nouveau bond dans le passé. Le Père Lartaun semblait fort préoccupé.

-C'est que nos ancêtres ont mis pas mal de temps avant de se convertir, vous savez. C'est parce que naturellement nous sommes un peuple fier. Le prochain nous amènera immanquablement en terre païenne.

Pimpilimpausa fonctionna une nouvelle fois. Ce coup-ci, ils firent de nombreux calculs, annonçèrent que nous nous rendions au huitième siècle et c'est là que nous échouâmes. La vallée n'avait pas changé, mais,en rayonnant,nous nous sommes aperçus que tant Guetaria que San Sebastian et que le château perché sur le Mont Urgull avaient disparu. Mais les barques qui pratiquaient la pêche au large des côtes cantabriques étaient les mêmes avec, à leur bord, des chiens blancs, noirs ou marrons, au poil rugueux et qui ressemblaient fort à Txuri, Beltxa et Nere. Nous n'excitions la curiosité d'aucun des Basques que nous rencontrions en

cours de route. De temps à autre, ils nous demandaient, dans un basque analogue au nôtre, si nous n'avions pas vu par hasard quelque parti de Goths. La moitié à peu près des Basques que nous rencontrions étaient des chrétiens.

-Quant aux autres -disait le Père Lartaun-, ils disent que la nouvelle religion est bonne, mais qu'ils ne peuvent pas abjurer la foi de leurs pères. J'ai eu tort de les qualifier de païens, car ils vouent un culte à la Nature...

-Et vous n'essayez pas de les endoctriner, mon Père?

-Essayer de les endoctriner? Eh bien, j'ai fait quelques tentatives mais vous savez qu'il est très, mais alors très difficile d'amener un Basque à changer d'avis...

Un groupe de promeneurs passa et ils nous invitèrent à casser la croûte dans leur hameau. Nous étions honteux de ne pas pouvoir leur dire d'où nous venions. Même le Père Lartaun s'accordait sur le fait que la vérité apparaîtrait trop étrange, comme une diablerie ou un maléfice de Basajaun, Génie des forêts. Il fallait mentir, en disant que nous étions des Basques de l'autre versant des montagnes; or, ce n'est pas de gaîté de coeur qu'un Basque ment. Nous avons accepté l'hospitalité, mangé et bu (il y avait au menu des anguilles, du lard et des haricots rouges, du fromage et du cidre), nous avons dansé des aurreskos, chanté, les avons remerciés et avons entonné l'Agur en guise d'adieu. En effectuant précipitamment un saut dedans le passé, tellement nous avions honte d'avoir menti. Le Père Lartaun était à présent suprêmement soucieux.

-Ne vous rendez-vous pas compte? Nous gagnons maintenant une époque où le Sauveur n'est pas encore venu.

Nous arrivâmes à bon port. A première vue, il n'y avait pas de grands changements. Les habitations et les gens étaient pratiquement identiques à ce que nous venions de quitter. On dansait, on chantait et on mangeait invariablement la même chose, et nous nous comprenions tous à merveille, dans un basque qui n'avait subi aucune modification. La croix n'existait pas bien sûr, et le Père Lartaun était toujours aussi soucieux.

-Est-ce que mon devoir consisterait à prêcher aux païens? Et, par ailleurs, comment vais-je leur prêcher si le Christ n'est pas encore né?

-Si vous ne pouvez prêcher, prophétisez, mon Père -lui avons-nous dit-.

Il n'y aura pas de prophéties plus précises que les vôtres -lui dit, en riant, Martin, qui était du reste scandalisé de rencontrer des Basques toujours semblables à eux-mêmes.

Nous avons une nouvelle fois accepté l'hospitalité des gens, en ressentant beaucoup de honte en mentant au sujet de l'endroit et de l'époque dont nous provenions. Nous avons mangé des anguilles, des sardines salées ainsi que des haricots rouges, et tous nous demandaient si nous n'avions pas vu ces gens du Sud, qui traversaient les Alpes sur ces monstres au long nez. Le Père Lartaun les renseigna sur Hasdrubal, sur Hannibal et sur leur famille, et tous le regardèrent avec un grand respect. Martin entreprit de colporter des ragots extraits d'un de ces livres qu'on ne doit pas lire, "Salammbô", mais Xaviertxo l'interrompit en lui disant:

-Les Basques ont, d'après l'histoire, été alliés aux Carthaginois. Tu modifierais le cours de l'histoire en les convainquant que les Carthaginois étaient, sont, des dégénérés.

Et comme c'est une grave responsabilité que de modifier le cours de l'histoire, Martin n'insista pas.

Nous effectuâmes un nouveau bond dans le passé, beaucoup plus loin à présent, et pourtant tout était invariablement identique à ce que nous avions laissé derrière nous, à part le fait qu'il y avait beaucoup moins de hameaux, que pas mal de gens entraient et sortaient des cavernes creusées dans les flancs des montagnes, étant donné qu'ils y vivaient. Nous ne nous étonnions plus qu'ils nous ressemblassent ni que notre langue présentât tant de similitudes.

Nous montâmes jusqu'à la grotte d'Orio, y pénétrâmes, tandis que Martin disait:

-Aujourd'hui, si l'on veut être dans le vent, il s'agit d'être spéléologue. Il va falloir attendre quelques milliers d'années avant que cette mode connaisse un regain de succès.

Il s'exclamait ensuite, en jetant un coup d'oeil aux peintures murales.

-Peut-être le prochain saut nous permettra-t-il de faire la connaissance de l'artiste qui a décoré cette grotte.

Nous nous sommes liés d'amitié avec les pêcheurs et, à bord de leurs barques, nous avons gagné la haute mer, accompagnés de Nere, Txuri et Beltxa, qui déployèrent leur habilité dans la pêche à la bonite. Les eaux cantabriques étaient beaucoup plus peuplées et nous aperçûmes même de grands cachalots à proximité de l'île de Santa Clara.

Nous avons tenu une réunion et Xaviertxo, très grave, nous a mis en garde:

-Nous devons à présent prendre une décision. Pimpilimpausa est fragile et une nouvelle étape lui serait fatale. Regagnons-nous notre époque ou remontons-nous le cours du temps pour découvrir en définitive la clef de nos origines?

-C'est une décision à prendre au vote, et elle doit être votée -déclara Gregoria. Elle apporta des fèves blanches et noires et s'empara de mon béret-. Celui qui veut faire demi-tour, jette une fève noire. Celui qui veut poursuivre, jette une fève blanche.

On procéda donc au vote et, en vidant mon béret, on ne trouva que des fèves blanches.

On effectua le saut. Pour ne trouver trace d'être humain en ces terres. Dans la glace et la neige, on monta jusqu'à la grotte d'Orio où il n'y avait pas de peinture murale. Et Pimpilimpausa avait rendu l'âme.

Plusieurs années se sont écoulées depuis tout cela. Nous avons vécu très heureux. Le grand froid nous importune peu car nous sommes bien à l'abri et nous travaillons dur; quant au ravitaillement, les eaux cantabriques, dégagées des glaces et riches en habitants, nous pourvoient. Mes fils et leurs amis se lancent sur la mer, pour pêcher des poissons et chasser cachalots et baleines, accompagnés de Nere, Txuri et Beltxa et nombre d'autres chiens, enfants et petits-enfants des trois chiens pêcheurs. Ils se déplacent à bord de barques éternellement semblables à

elles-mêmes, qu'ils avaient construites avec du bois amassé avant l'ultime saut. Et ils vont très loin.

Nous nous plaisons tous. Nous sommes bien sûr préoccupés qu'il faille encore si longtemps avant la fondation de Notre Sainte Mère l'Eglise, d'autant plus que le Père Lartaun n'est pas évêque et qu'il ne peut ordonner personne. Dieu soit loué, le bon curé est vigoureux et il nous dispensera pendant un certain temps la religion de nos pères. Il nous faudra ensuite nous en remettre à la providence.

Quelques familles se sont déjà formées. Aranzazu et Martin se sont mariés et ont une petite fille. La fillette adore dessiner et elle s'exerce constamment sur les parois de la grotte d'Orio, où elle vit avec ses parents.

Nous sommes très satisfaits car, en gros, nous vivons comme nous avons toujours vécu. Et très sereins, car Pimpilimpausa a rempli sa mission et nous savons enfin qui a donné -donne- donnera naissance aux Basques: Nous et les nôtres. Gu ta gutarrak!

SAVOIR OU DONNER DE LA TETE...

J'étais le cobaye. Lorsque je montai sur la balance, après m'être astreint à un très strict régime de deux ans et demi, je pesais "moins 48 kilos". C'était la première fois que je voyais un homme qui avait un poids négatif et cet homme c'était moi. Pour me placer sur la balance, je devais descendre: on me fixa au pied une sorte d'ancre qui m'entraînait vers le bas. Pour que je puisse partir, il suffisait de dérouler la chaîne et je faisais un bond vers le haut. C'est ce qu'ils firent et je commençai mon ascension. En contrebas, les cinq savants, toujours plus petits, se frottaient les mains. Une sensation de soulagement m'envahissait au fur et à mesure que je m'éloignais d'eux. Je ne sentais pas mon corps et, pour être franc, je ne sais même pas si je possédais encore une apparence corporelle, car il n'était pas concevable d'avoir simultanément un poids négatif et de posséder encore une apparence corporelle. J'ai essayé de me palper, mais je n'avais pas la force de bouger les bras. Il me fut très pénible de constater que je ne possédais plus de bras. Ce fut ma grande préoccupation jusqu'à ce que je découvris que je ne possédais plus de jambes. Ni de tronc. Ni de cou. Incroyable; je n'étais plus moi-même. C'était d'un absurde. Comment se faisait-il, dès lors, que je pensais? Il devait au moins me rester la tête, mais comment m'en assurer, si je ne pouvais le demander à personne et si les savants étaient restés là en bas, toujours plus petits et moins savants? J'essayai de me rappeler le premier jour où je m'étais présenté comme volontaire, en recourant pour ce faire au système du "flash-back", très usité dans le cinéma américain. Tout était flou et je procédai au réglage: le technicolor était impeccable, et dire que je m'étais toujours imaginé ne rêver qu'en noir et blanc...

-Volontaire 1335!

Je n'ai jamais pu oublier cette voix qui criait mon numéro; elle m'est restée dans la tête. Et dire que la tête était la seule chose qui me restait! Je pense que c'est en effet le cas, car sans elle jamais je ne pourrais penser tout ce que je pense. Je me trouvais dans un de ces labora-



toires de recherches cosmiques et j'avais accepté de servir de cobaye pour tester une nouvelle invention. J'avais entendu dire qu'on tentait de lancer dans l'espace un homme sans machine et je m'étais dit qu'il s'agissait là d'un bon sujet pour un grand reportage. Mais qu'était-il advenu des 1334 autres volontaires?

-Vous avez peur?

Je me souviens que j'ai souri lorsqu'ils ont mis à l'épreuve ma vanité. Il m'avait semblé que ce pouvait faire l'objet d'un grand reportage et je me pris à songer à la tête incrédule des directeurs du journal lorsque je reviendrais à la rédaction avec une série d'articles: "Je suis revenu de l'espace". Et si je ne revenais pas, comment leur faire parvenir mon reportage? Je songeai à un nouveau titre: "Je ne suis pas revenu de l'espace", premier et dernier article d'une série. Mais, qui allait l'écrire? Je ne pus même pas achever mon raisonnement: un homme barbu m'inspecta des pieds à la tête -belle époque que celle où je possédais encore des pieds- et déclara sur un ton qui se voulait catégorique:

-Vous allez être soumis à un très sévère traitement de dépersonnalisation matérielle. Etes-vous prêt?

Je n'eus pas le temps de prendre une décision. Deux bras puissants se saisirent de moi et me placèrent dans un caisson de verre. A l'extérieur, des dizaines d'yeux brillaient de curiosité à l'idée de voir ce qui allait se produire. Le docteur Krutschneider, ou Kafinotch, je ne me rappelle pas bien, qualifia la désintégration du corps humain de premiers balbutiements de la nouvelle conquête de la science. A ce stade des événements, je ne pensais qu'au reportage, faute de mieux, car j'avais l'impression que personne n'entendait quoi que ce fût, à l'extérieur.

-Connectez le commutateur numéro 3!

-Paré.

-Commutateur numéro 4!

-Paré.

-Commutateur numéro 5!

Jusqu'alors, je percevais clairement tout ce qu'on disait. Je ne sais pas si on en arriva à connecter le commutateur numéro 6 car, lorsqu'ils me firent sortir, j'appris que cela faisait un mois que je me trouvais dans le caisson. Je réclamai un coca-cola, la première chose qui me vint à l'esprit, et on me fit savoir que c'était le seul endroit du monde où le coca-cola n'était pas arrivé. Fantastique. Si je le racontais dans le reportage, personne ne me croirait. On me conduisit dans une grande salle entièrement blanche et on me soumit successivement à un processus de déshydratation et de décalcification, ce qui était très dangereux, car on était en train de faire de moi un sujet décalcifié: la moindre erreur de manipulation serait fatale pour ma réputation.

-Otez vos vêtements.

Je les ôtai.

-Quittez votre corps.

-Pardon?

-Quittez votre corps.

Je voulais quitter mon corps, mais comment? Deux infirmiers approchèrent avec une calculatrice. En dénombrant mes globules rouges et blancs, on obtint un solde de 0,00000000002 en faveur des rouges et, pour clôturer le compte, il fallut faire appel aux services du meilleur comptable du pays pour qu'il détermine d'où provenait la différence. Selon la théorie du Dr. Germigold, qui passait là quelques jours car il était parvenu à décrocher une bourse, ma disparition allait être réalisée consubstantiellement. Et lorsque je lui demandai ce que cela signifiait, il se borna à me regarder d'un air de supériorité, comme quelqu'un qui ne veut pas vous qualifier d'ignorant.

-Ignorant!

Mais il ne put s'en priver. Ce fut à ce moment précis que je commençai à perdre rapidement du poids. Arriver à zéro grammes équivalait pour moi à ne plus exister. Je n'avais ni faim ni soif et, même si cela avait été le cas, je ne pouvais plus déglutir puisque ma gorge avait disparu. Cela ne les satisfit même pas: ils voulaient que je pèse moins que rien.

Un an et demi après, je ne sentais plus mon corps; j'avais par contre mal à la tête. Je réclamai un comprimé et on me rétorqua que cela ne servirait à rien puisqu'il m'était impossible de le digérer. Je m'imaginai ma tête esseulée, avec les titres des journaux et une photographie de mon visage: "La tête volante a été aperçue à Belo Horizonte". Au début, personne n'y croirait parce que tout arrive à Belo Horizonte. Mais par la suite, on l'apercevrait en Alaska, en Indochine, en Afghanistan, à Cap Canaveral. Elle serait probablement photographiée par Joao Martins, ne fût-ce que pour faire envie aux soucoupes volantes. On ferait des enquêtes à mon sujet: "Croyez-vous à la tête volante?" L'IBOPE se livrerait à des sondages et arriverait à la conclusion que 57% des hommes avaient déjà vu la "tête volante" ainsi que 24% des femmes; 13% des enfants en avaient peur et 0,6% refusait de répondre. Un richissime Américain offrirait cent mille dollars pour ma tête: "morte ou vive".

Il semble qu'on ait estimé que je pensais trop. Ce doit être cela, car autrement on n'aurait pas songé à me faire subir un lavage de cerveau. Après tout, s'il ne me restait que la tête, qu'espéraient-ils que j'en fisse? J'eus un dernier doute quant à leurs intentions: avaient-ils envoyé mon corps dans l'espace ou envisageaient-ils d'y envoyer ma tête après avoir fait disparaître le corps? S'ils faisaient également disparaître la tête, il ne leur resterait rien à envoyer dans l'espace; ils n'y gagneraient rien. Il était fort simple d'envoyer rien dans l'espace: cela équivalait à ne rien envoyer, puisqu'il n'y avait rien à envoyer. Qui travaillait du chapeau: les savants qui étaient en train de perdre ma tête ou moi qui étais en train de faire perdre la tête aux savants? Ce qui est certain, c'est qu'ils m'avaient privé de la mémoire: alors comment se fait-il qu'ils n'aient pas pu m'empêcher de tenir un raisonnement? Par ailleurs, qui pourrait se porter garant que je raisonne sainement? Je vais être franc: il s'agissait là de mon dernier raisonnement logique, car je ne parviens désormais plus à rassembler aucun souvenir. Je ne me souviens absolument plus de rien. Voilà que je perds la tête pour de bon...

LA CICATRICE DE VENUS.

Il régnait une chaleur infernale dans le dortoir. Les franges de papier pendaient, inertes, en face de la grille dont débouchait l'air conditionné. La colonne de mercure du thermomètre fixé au mur était montée jusqu'à quarante-deux degrés. La vitre de la fenêtre était embuée et elle ne laissait filtrer que la faible lumière du crépuscule, qui faisait concurrence à la lueur blafarde du petit lustre.

La porte s'ouvrit et Guzman entra. Il était grand, robuste, avait des poils gris ondulés sur la poitrine et des cheveux clairsemés au sommet du crâne et des traits hâlés et durs, qui caractérisaient les vétérans du Service Astronautique. Il avait enfilé le pantalon bleu de l'uniforme et endossé une chemise grise totalement déboutonnée et collée au corps par la sueur.

Les deux hommes qui étaient assis sur le bord de leurs couchettes le regardèrent avec une expression béate où se lisait le respect qu'inspirent la maturité et l'expérience. Pourtant, il était évident qu'ils étaient inquiets.

Tous deux étaient jeunes et ne portaient en guise de vêtements que des caleçons. Le soleil avait mordu le teint de Luppi au point de lui écorcher le front et les pommettes. Chaves conservait encore la blancheur des nouveaux venus. Des lunettes à la grossière monture en écaille chevauchaient son nez. Il avait la réputation, à bord de la station orbitale, d'être un intellectuel, bien qu'il n'accomplît, comme ses deux compagnons de chambrée, que des tâches de contrôle au dépôt de vivres.

-Que vous ont dit les types de l'entretien, Guzman? -interrogea Luppi.

-Ils estiment que l'équipement de réfrigération sera opérationnel d'ici deux ou trois heures. Ils ont envoyé une commission chercher une pièce de rechange à la base des Anglais. Il suffit de prendre patience.

-Patience! -grogna Luppi et, pendant un moment, son visage sembla rougir encore davantage-. Nous serons tous grillés avant qu'ils n'aient terminé de réparer l'installation.

-Vous avez dit qu'on peut tenir le coup deux jours, n'est-ce pas, Guzman? -coupa Chaves.

-C'est ça, deux jours -confirma le vétéran-. Ce n'est pas la première fois que cela se produit.

-Raison de plus d'installer un équipement d'appoint -insista Luppi-. Cela ne pouvait survenir qu'à notre base. Tous les autres, jusqu'aux Galiciens, disposent d'un équipement d'appoint. Mais il doit exister à Buenos Aires quelque fonctionnaire vif d'esprit qui pense que Mars est Mar del Plata et qu'il suffit d'aller prendre l'air sur la Rambla lorsqu'on a chaud. Ces imbéciles se remplissent les poches et...

-Ferme-la, tu veux -le coupa Chaves-. Le seul résultat que tu vas obtenir en agissant de la sorte c'est d'être cuit à point plus tôt. Guzman m'a appris à encaisser. Lui sait que quand on quitte la Terre, il faut être prêt à courber l'échine. C'est pour cette raison qu'on nous paie bien. -Il ôta ses lunettes, les observa par transparence, vit que les verres étaient éclaboussés par la transpiration qui lui dégoulinait du front, et il les déposa alors sur la petite table de nuit. Ses petits yeux gris se firent soudain plus petits.- Dites, Guzman, n'avez-vous pas chaud? Pourquoi n'enlevez-vous pas votre chemise?

Guzman haussa les épaules, s'assit à la table et prit une revue. Luppi se leva et commença à arpenter le chambre, s'arrêtant régulièrement à hauteur du thermomètre pour y jeter un coup d'oeil. La colonne était montée de quatre dixièmes.

-Cela devait arriver précisément pendant notre relève -bougonna-t-il-. Nous ne pourrons pas dormir avec cette chaleur et demain nous serons vannés.

Sans lever les yeux de sa revue, Guzman défit le bouton de son cou.

-Pourquoi n'ôtez-vous pas votre chemise? -insista Chaves.

-Je suis habitué -répondit sèchement Guzman.

Chaves s'étendit sur sa couchette.

-Je vais essayer de dormir -annonça-t-il.

Mais après avoir changé de position à plusieurs reprises, il se leva

et gagna la fenêtre. Il essuya du revers de la main la vapeur sur la vitre, tenta de scruter l'extérieur.

-Il fait déjà sombre. On ne voit rien. Est-ce que la commission qui s'est rendue chez les Anglais serait déjà rentrée?

-Si elle revient ! -dit Luppi- Crois-tu que ceux qui en faisaient partie sont fous? Ces fils de pute doivent être en train de se rafraîchir et de siroter un whisky.

Guzman abandonna sa revue sur la table et le regarda avec un air rageur.

-Est-ce que vous voulez avoir l'obligeance de vous taire? -s'exclama-t-il-. Vous êtes plus pénible que la chaleur. Si Mars ne vous plaît pas, demandez qu'on vous radie et rentrez chez vous. Personne ne vous retient ici.

-Ecoutez, ce n'est pas à vous que j'en ai...

-Je vous ai dit de vous taire ! -rugit Guzman, et il se mit debout dans un mouvement brusque qui renversa la chaise. Il avait les poings serrés et les veines de son front faisaient saillie.

Luppi le regarda bouche bée, sans comprendre ce qui se produisait. Le vétéran semblait sur le point de se précipiter sur lui. Chaves se plaça entre les deux hommes.

-Calmez-vous, Guzman! -dit-il-. Personne n'a voulu vous offenser...

Guzman ouvrit la bouche pour répondre, mais il la referma sans mot dire, secoua la tête et redressa la chaise qui était tombée.

-Excusez-moi, Luppi -finit-il par murmurer, sans regarder son compagnon-. La chaleur m'accable, moi aussi.

La colonne de mercure indiquait déjà quarante-quatre degrés et il était évident que les deux jeunes gens étaient alarmés. Mais aucun d'eux n'osait interroger Guzman. Sa dernière réaction les avait déconcertés.

Le vétéran était attablé, la revue ouverte sur les genoux et le regard perdu dans le vide. Sa chemise et ses pantalons étaient transformés en des torchons trempés et adhéraient à la peau. Luppi finit par murmurer:

-Ne... ne croyez-vous pas que nous devrions aller demander...?

Guzman le regarda et il se forma aux commissures de ses lèvres un rictus bienveillant, amusé presque.

-Ne vous inquiétez pas. Il s'arrêtera à quarante-cinq. C'est la température maximale que permette l'isolement thermique de la station. Cela suffit, bien sûr, amplement. Mais soyez sans crainte. S'il y avait un danger quelconque, on nous évacuerait. -Il entreprit de déboutonner lentement sa chemise.- Vous avez raison, jeunes gens; je crois que je vais me mettre à poil moi aussi.

Le ton sur lequel le vétéran parla produisit un relâchement dans l'atmosphère, et les deux jeunes gens sourirent. Mais leur sourire se figea lorsqu'ils découvrirent le motif pour lequel Guzman avait fait des difficultés pour ôter sa chemise. Une effroyable cicatrice lui traversait l'abdomen d'une hanche à l'autre. L'incision avait la forme d'une demi-lune légèrement incurvée vers le bas, et à juger par ses lèvres inégales et sa profondeur la blessure devait avoir été atroce.

Guzman se chargea de dissiper le trouble de ses compagnons, qui ne parvenaient pas à articuler un mot.

-Beau souvenir, hein?

-A la suite d'un accident? -demanda Chaves.

-Non -contesta Guzman, sans se départir de la bonne humeur qu'il affectait depuis un moment-. A la suite d'une amourette.

-Ah, je comprends -dit Luppi en guise d'assentiment-. J'ai connu une femme mariée qui vivait à Banfield. Et le mari...

-Non -répéta Guzman-. Elle ne fut pas le fait d'un mari. Ni d'une femme. C'est-à-dire que la protagoniste de l'aventure n'était pas une femme dans le sens que nous donnons nous au mot. Je dois la cicatrice à une vénusienne.

-Mais c'est interdit. Il existe un décret du Centre Spatial...

-A l'époque où cette histoire est survenue, on n'avait pas encore légiféré dans ce domaine -expliqua Guzman-. C'était l'âge d'or des pionniers où tout était permis. Je crois même que je peux m'enorgueillir à l'idée que mon cas a contribué à la promulgation par le Conseil de son fameux

décret.

-Et les vénusiennes...? -demanda Luppi-. Eh bien, j'ai vu des photos, et franchement...

-Les voir en photos c'est une chose et y être c'est une autre paire de manches -affirma Guzman-. Lorsqu'on vous enverra sur Vénus, vous vous souviendrez de ce que je vous ai dit.

Les deux jeunes gens s'installèrent chacun sur une chaise, les yeux rivés à la cicatrice du vétéran comme si celle-ci exerçait sur eux un pouvoir hypnotique.

-Peut-on savoir... comment c'est arrivé? -finit par demander Chaves.

-Je n'ai jamais raconté l'histoire qu'au Conseil Spatial -souligna le vétéran-. Mais il s'est écoulé tant de temps que je suppose que son évocation ne me sera pas douloureuse. Bien sûr que non. Il me semble même que cela nous aiderait à passer le temps, car nous ne pourrons pas dormir avec cette chaleur.

J'avais alors vingt-cinq ans. Je m'étais enrôlé deux ans plus tôt au Service Astronautique et c'était ma première mission extraterrestre. Je devais me tirer d'affaire en tant que responsable du dépôt de ravitaillement d'une base internationale installée sur Vénus. Le commandant était un Français, D'Estaigne, et le reste du personnel était composé de trois Anglais, d'un Russe, d'un Hollandais et d'un médecin japonais. Ils étaient tous des astronautes de carrière, le médecin y compris. J'étais le seul membre à relever d'un service auxiliaire civil et pour cette raison ils faisaient pratiquement preuve de ségrégation à mon égard.

Ils parlaient continuellement de leurs programmes d'exploration et ne m'adressaient la parole que lorsqu'ils avaient besoin de leurs provisions. Et même dans ce cas ils ne me disaient que le strict nécessaire. Les remords finirent probablement par assaillir leur conscience ou peut-être ne songèrent-ils même pas à la transcendance de ce qu'ils étaient en train de faire, mais toujours est-il qu'ils m'autorisèrent à m'adjoindre une indigène pour me seconder dans mon travail. C'est alors que les

problèmes commencèrent à se faire jour.

Je la baptisai Yuyu parce que le seul son qu'elle émettait, lorsqu'elle se déplaçait d'une extrémité à l'autre du dépôt, était un "yui, yui" sibilant. Les autres membres du groupe lui accordaient aussi peu d'attention qu'à moi. Elle n'était pour eux qu'une "créature" indigène, une bête rare que les biologistes se chargeraient d'étudier. Il s'agit bien sûr là d'une autre histoire, car les vénusiens ne se laissèrent même jamais ausculter. Et comme les règlements du Conseil Spatial interdisent de forcer les extraterrestres à faire ce qu'ils ne veulent pas, nos chercheurs durent se contenter de les photographier sous tous les angles et d'inventer des noms pour chacun de leurs organes et membres visibles. Mais, comme je l'ai déjà dit, il s'agit là d'une autre histoire.

Yuyu était très docile et semblait prévenir tous mes souhaits. J'avoue qu'au début, moi aussi, je la regardais mû davantage par la curiosité que par un autre sentiment, mais je me pris peu à peu de sympathie pour elle. Nous avions beaucoup d'occasions de nous retrouver en tête à tête pendant que le reste du personnel quittait le campement pour effectuer ses explorations, et je restais parfois des heures d'affilée à la regarder travailler. Ma tâche se limitait, depuis l'arrivée de Yuyu, à effectuer des relevés de stock et elle se chargeait du reste.

Je ne me rendis pratiquement pas compte que ma sympathie était en train de se transformer en un autre sentiment, plus profond. C'était émouvant de la voir sur ses pliscines, se mouvant avec une grâce éthérée. Il émanait de son être une effluve enivrante où se combinaient tous les aromes que dégage la forêt vénusienne après la saison des pluies. C'était un parfum humide de fleurs macérées qui semblait avoir une consistance matérielle et adhérer à mon corps. De temps à autre, elle s'arrêtait et fixait sur moi ses lérulas où je croyais lire de mystérieux messages intimes. Lorsque sa couronne de sifias érectiles vibrait, j'avais l'impression que l'atmosphère se chargeait d'une électricité contagieuse.

Je suppose que ce fut la conjonction de nombreux facteurs qui me mit dans ce état. Ma jeunesse, la privation de femmes qui se prolongeait de-

puis plusieurs mois, le climat tropical, la flore exubérante, saturée de parfums douceâtres. On pouvait, par ailleurs, voir fugacement par la fenêtre des couples de vénusiens s'ébattant dans les champs qui entouraient notre base et, à une occasion, j'assistai même à une scène troublante dont les protagonistes étaient un vénusien et sa compagne qui étaient couchés derrière un des premiers arbres, à la lisière du bois tout proche. C'était un tableau que je ne pourrais jamais décrire tant il unissait en une parfaite plasticité esthétique les plus extravagants raffinements érotiques.

Je ne sais pas si Yuyu avait l'intuition de ce qui se passait à l'intérieur de moi. Je me demande même parfois si tout cela ne faisait pas partie d'un plan qu'elle avait échafaudé depuis qu'elle avait été engagée pour travailler au campement.

Un matin, le commandant D'Estaigne m'ordonna de préparer des provisions pour une expédition d'une semaine. Moi, je resterais à la base avec le Hollandais, le lieutenant Dubroek.

Bien que cette expédition fût la plus longue de celles qui avaient été projetées jusqu'alors, leur départ n'apporta aucun changement à la routine. Au début, il me sembla que, quand nous étions seuls, Dubroek témoignait plus de cordialité que de coutume, mais je compris ultérieurement qu'il voulait me signifier, dans le jargon élémentaire que nous utilisions lors de nos conversations, qu'il voulait une bouteille de genièvre.

Je fis un signe à Yuyu, qui rapporta la bouteille du dépôt. Je vidai quelques verres avec le Hollandais, mais je ne pus bientôt plus suivre le train. Il vidait un verre après l'autre, alors que je ressentais déjà une intolérable aigreur à l'estomac. Je finis par m'avouer vaincu et je regagnai le dépôt. Dubroek ne s'aperçut pas de mon absence, absorbé qu'il était par le genièvre.

L'alcool fut sans doute pour quelque chose dans ce qui survint par la suite. Yuyu se trouvait près d'une des étagères, en train d'empiler les boîtes de conserve qui étaient arrivées par le dernier chargement. Je la regardai, paralysé par l'émotion. Ce jour-là, son parfum était plus fort

et plus enivrant que jamais. Les sifias étaient gonflés et frissonnaient à un rythme spasmodique. Yuyu feignait de ne pas s'apercevoir de ma présence, mais tout me disait que son corps était une conjonction de sensations éparses.

Je m'approchai d'elle à pas de loup et son "yui, yui" intermittent me fit l'effet d'un chant d'amour où se trouvaient résumés tous les désirs de l'espace sidéral.

Ce fut la première fois que ma main entra en contact avec son corps. Auparavant, nous évitions même de nous effleurer en nous passant des objets ou, du moins, je l'évitais mû par cette crainte propre aux personnes qui savent qu'une étincelle suffirait pour mettre le feu aux poudres.

Mais ma main saisissait à présent, avec fermeté, son lérula et glissait tout au long dans une caresse impatiente. Il avait le lustre d'un pétale velouté et les extrémités de ses asgures communiquaient à ma peau un ineffable chatouillement.

Yuyu quitta le travail auquel elle se consacrait et se balança sur ses pliscines tandis que les veines orangées de son corps s'assombrissaient pour virer à une nuance presque pourpre. L'anneau de la rigra se dilata, ses bords se tuméfièrent et il en sourdit un délicieux murmure totalement distinct du "yui, yui" qui m'impressionnait tant. C'était une symphonie d'exhalaisons voluptueuses. "Sofian, sofian" semblait susurrer la rigra, tandis que nous nous coulions ostensiblement sur le sol.

Ce fut une apothéose de sensualité. Je n'étais plus qu'un débutant sans expérience et Yuyu m'initia avec une sage délectation aux secrets infinis de la passion galactique. Ses dulimares tissèrent autour de moi une toile, lacérant mes vêtements et m'exposant tout entier au contact de son corps. Les pliscines rampaient sur ma peau comme si elles voulaient exciter un à un mes tissus nerveux et me muer en une pure masse de réceptivité sensitive.

Les sifias érectiles étaient rigides comme si elles étaient sur le point de se rompre et pourtant elles ployèrent docilement sous ma main lorsque je les caressai. Autour de son lérula, apparut une frange violacée, cha-

oyante, qui ne s'était jamais trouvée là et qui scintillait à un rythme palpitant.

Ce qui se produisit ensuite fut merveilleux et terrifiant à la fois. Des innombrables gynophies de son corps sourdit un nuage de mestén irides-cent, qui nous enveloppa dans ses replis. Les dulimares m'enserrèrent avec force et le "sofian, sofian" se transforma en un "yaspe, yaspe" pa-roxystique, qui marqua l'apothéose de l'étreinte.

Je me sentais déjà transporté au septième ciel lorsque je me crispai comme un tissu blessé sur lequel on verse une goutte d'acide.

Ensuite, je perdis connaissance.

Guzman interrompit le cours de son récit et sembla rester absorbé par ses souvenirs. Tant lui que les deux jeunes gens étaient baignés de sueur, mais la narration leur avait fait oublier la chaleur qui régnait dans la pièce. Comme l'avait prévu Guzman, la colonne de mercure s'était arrê-té à quarante-cinq degrés.

Luppi vit que des gouttes coulaient sur la joue du vétéran et, pendant un moment, il se demanda si elles résultaient de la transpiration ou de pleurs. Guzman possédait à présent, à ses yeux, une nouvelle personna-lité, imprégnée de poésie et de romantisme. Il aurait été difficile de dé-terminer quelles autres émotions dissimulait cet homme. Mais il était évi-dent que, malgré tout le temps qui s'était écoulé depuis son séjour sur Vénus, cette aventure avait laissé en lui une trace très profonde, aussi profonde et ineffaçable que la cicatrice.

-Est-ce Yuyu... qui vous a blessé? -demanda Chaves-. Je veux dire... c'est cela qui fut à l'origine de la douleur, n'est-ce pas? Et c'est à cet événement que remonte la cicatrice?

Guzman le regarda en sursautant, comme s'il avait oublié qu'il avait parlé pour d'autres personnes. Il parcourut des yeux la pièce, à peine illuminée par la lueur blafarde du lustre de poche; ensuite, il fit un signe négatif.

-Non, Yuyu ne m'a pas blessé -déclara-t-il-. Du moins pas au sens pro-

pre. Mais la douleur fut effroyable. Lorsque je revins à moi, j'étais couché sur mon grabat et le lieutenant Dubroek était en train de me fai-re boire une gorgée de genièvre. C'était le seul remède qu'il connais-sait, le pauvre! Je lus dans ses yeux qu'il se faisait du souci pour moi et qu'il s'en voulait que cela se fût passé alors que nous étions seuls. Quant à moi, je me sentais encore assommé. La douleur déchirante s'était éteinte, mais j'avais encore les membres engourdis. En respi-rant, je ressentais une légère pointe à la poitrine et au ventre. Pour-tant, j'étais apparemment indemne. J'appris ultérieurement que j'étais resté évanoui vingt-quatre heures d'affilée. Les membres de l'expédi-tion revinrent heureusement le lendemain. Le commandant D'Estaigne s'était fracturé une jambe et cela les obligea à rentrer plus tôt que pré-vu. L'accident de D'Estaigne, ajouté au fait que je semblais m'être complètement rétabli, fit que l'on n'accordât pas trop d'importance à ma mésaventure. Le médecin japonais me déclara "bon pour le service" dès la première visite.

-Et Yuyu? -s'informa Chaves.

-Yuyu avait disparu, mais cela ne les inquiéta pas davantage. Les indigè-nes n'étaient pas obligés de nous assister. Et je veillai à dissimuler mes sentiments, bien que je me sentisse angoissé en vérité. Comme je n'exerçais dans le campement qu'une fonction purement civile, je n'é-tais pas autorisé à sortir de l'enceinte pour me mettre à sa recherche.

Guzman marqua une autre pause et se passa le revers de la main sur la joue afin de la sécher. Un ronronnement lointain se fit entendre à ce mo-ment-là. Tous prêtèrent l'oreille.

-L'équipement de réfrigération! Il fonctionne à nouveau! -s'exclama Luppi-. La fraîcheur va revenir. -Il consulta sa montre-. Nous avons encore le temps de dormir un petit temps avant la prochaine relève.

-La cicatrice... -le coupa Chaves-. Comment cette cicatrice s'est-elle produite, si vous dites que vous étiez indemne lorsque vous avez repris connaissance?

-Ah, oui, on devait y arriver -murmura Guzman-. Cela est survenu deux

mois plus tard, alors que l'expédition avait regagné la terre. On nous interna dans un centre médical pour étudier nos réactions. Je commençai à éprouver des douleurs dans le ventre et on procéda à une radiographie. On détecta une ombre qui semblait être un kyste. Ils étaient encore en train de se livrer à des conjectures sur l'origine de cette ombre quand mon abdomen commença à se dilater à un rythme accéléré. On dut me soumettre à une intervention chirurgicale, en toute urgence. Cette cicatrice est un souvenir de l'opération.

-Et que trouva-t-on?

-Une capsule amniotique. Il se trouvait à l'intérieur un petit vénusien qui venait d'entamer son cycle d'évolution. Ce ne fut qu'alors qu'on découvrit que le mode de reproduction sur Vénus était différent du nôtre. La grossesse se passait dans le ventre du père.

LES HAUTS... ET LES BAS DE HURLE-VENT.

"Qu'est-ce que ce bruit?
Le vent qui souffle sous la porte.
Et ce bruit-ci? Que fait donc le vent?"

THE WASTE LAND.

-Bob.

Des soupirs de soulagement, presque imperceptibles, longtemps réprimés, interrompirent le silence. Personne ne bougea. Les muscles se relâchèrent dans les combinaisons spatiales.

La nouvelle recrue -vingt-cinq ans- ouvrit la bouche pour dire quelque chose. Elle n'en fit rien. Elle esquissa ensuite un sourire. Deux hommes lui jetèrent un rapide coup d'oeil. Les visages des autres restaient impassibles.

-Le second.

Le commandant déplia rapidement le papier. Il marquait la fin de la pause. L'atmosphère de la cabine se tendit. Bob, la tête inclinée, dégageait une impression de lassitude.

-Igor.

L'intonation de la voix était calme. Trente ans. Massif, aux traits durs, avec une expression obstinée sur la bouche. Il avala de travers.

-Moi! -Il eut un geste de rage et regarda Bob, qui ne parut pas le voir. Il lança aussitôt un regard circulaire à ses compagnons.

-Je regrette. Le troisième.

Igor sortit du rang et s'approcha d'un hublot. La colère décomposait sa figure.

-Pedro.

-Il fallait que ce fût moi! -s'exclama l'interpellé, un sourire éclairant son large visage-. Accomplissons cette volonté! Tôt ou tard...

Il roula des épaules, et donna une tape dans le dos de Bob. Il était serein; ses trente-sept ans ne l'avaient pas marqué.

-Allons, vieux! Il n'y a pas de temps à perdre.

-Adieu, garçons! -dit le commandant-. Espérons que votre sacrifice ne

sera pas inutile. Dans le cas contraire, nous ne tarderons pas à nous retrouver dans l'autre monde.

-Il est encore temps d'échanger les rôles, commandant -commenta en riant Pedro, tout en se dirigeant vers la salle de décompression.

Le commandant sourit. Igor lui lança un regard lourd de rancoeur.

-Vous êtes un homme chanceux, commandant -grinça-t-il entre ses dents serrées.

-Vous êtes dans l'erreur, Igor -rétorqua le commandant, imperturbable-. Le règlement est le règlement. Dommage que vous choisissiez cette heure pour m'adresser un tel reproche.

Il sembla que Igor allait ajouter quelque chose. Les autres ne le quittaient pas des yeux, craignant une réaction imprévue. Il refit un geste de rage, plus avec autant d'emphase déjà. Il pénétra dans la salle où se trouvaient Pedro et Bob.

-Commandant -demanda Pedro sur le seuil-, rendez-vous chez moi pour aller de ma part pincer l'oreille à mon petit garçon. Il doit être devenu haut comme trois pommes!

-Je le ferai, Pedro. -Et il ajouta d'une voix ferme-: Vous avez deux minutes pour l'opération.

La porte se ferma derrière les hommes. Une lumière s'alluma. Le baromètre indiqua que la pression baissait rapidement. Personne ne changea de position. Les secondes s'écoulaient à l'horloge: quatre-vingt-sept, quatre-vingt-huit, quatre-vingt-neuf, nonante. Le silence s'épaissit quand on arriva à cent dix-huit. A cent dix-neuf, un des hommes émit un bruit guttural. Cent vingt.

-A vos postes! -tonna le commandant.

A l'extérieur, dans le vide ponctué d'étoiles, trois objets s'écartaient lentement de la fusée. Trois hommes enfermés dans des navettes individuelles de sauvetage. Deux cent vingt-sept kilos qui permettraient à l'astronef d'échapper à une destruction certaine.

En contrebas, s'interposant massive entre la lumière du soleil et le vaisseau, la planète. Un gigantesque cerveau dont les circonvolutions

se tordent en éclairs blanchâtres et qui tirent parfois sur le noir en formant des tourbillons. Une couche de nuages zébrée par des ouragans se déplaçant à mille kilomètres/heure cache sa face. Qu'y avait-il en bas? Personne ne le savait. Depuis le Commencement, le vent avait régné là en maître. L'astre offrait toujours la même face au soleil, entretenant de la sorte un perpétuel déséquilibre des pressions. Trois expéditions avaient été englouties par leur fureur: on n'avait plus jamais entendu parler d'elles. Depuis, les hommes avaient renoncé à leurs tentatives d'exploration.

-Regardez!

L'astronef laissait échapper de longues traînées de feu; il s'arrêta dans le vide. Il commença ensuite à s'éloigner des naufragés, montant avec un puissant élan impétueux.

-Qu'ils crèvent!

-Ne dis pas cela, Igor! Qu'il vole, qu'il vole! Ce sont de bons gars...

-Et quoi encore? Tu es un imbécile, Pedro! Tu l'as toujours été. L'homme des dénouements heureux. Du roman-photo. Raconte-toi maintenant une de tes aventures. Eux, ils s'en vont. Ils regagneront la Terre frais et souriants. Et nous...

-Tais-toi, Igor! N'y fais pas attention, Pedro. Il est mal luné.

-Ne t'en fais pas pour moi, Bob. Je comprends cela.

-Trois cercueils! Le règlement est le règlement. Moi, qui aurais pu posséder tant de choses! Pourquoi ne nous ont-ils pas plutôt tués?

-Il est encore temps que tu le fasses, Igor. Personne ne t'en empêche. Pas vrai?

-Non, Bob! Ne dis pas ces choses, même pour plaisanter! Il pourrait se produire un miracle. Nous pourrons peut-être atterrir!

-Idiot! Atterrir! Dans l'enfer, oui. C'est là que nous nous rendons! Le diable nous attend avec son trident pointé vers le haut.

-Si tu continues de la sorte, je me verrai obligé d'interrompre toute communication entre nous, Igor! Je te conseille d'agir de même, Pedro.

La planète approchait. En haut, loin, confondu avec les constellations, un point flamboyant diminuait rapidement. Pedro songea que la fusée était sauvée.

-Ce sont des hommes bons. Il eût été triste que notre sacrifice ne servît à rien. Pourquoi le sort m'a-t-il désigné? Je ne reverrai plus mon gosse. Mais il deviendra quelqu'un. Dire que j'aurais pu prendre ma retraite avant ce voyage et que je ne l'ai pas fait! Elena saura se débrouiller pour entretenir la maison. Elle est opiniâtre et jouit d'une bonne santé.

Les nuages se trouvaient à moins de dix mille mètres. Pedro frémit. Les autres, muets, enfermés dans leurs étroites capsules, considéraient les tourbillons. Des stries sombres et lumineuses sillonnaient la planète. Des cours d'eau qui s'entrecroisent en silence.

-Maudits! Le commandant était jaloux de moi. Il a joui quand il a lu mon nom! Il a feint d'être maître de lui. Salaud! Il savait que je quitterais cette sale fusée pour occuper une haute fonction dans l'usine. J'aurais pu faire tant de choses! Améliorer les moteurs atomiques. La fortune et la gloire! Au lieu de cela, je suis condamné à mourir comme un obscur astronaute, dans des zones de troisième ordre. Je serais arrivé à ce que je voulais! Tout cela est annihilé! Que c'est injuste, que c'est injuste! J'aurais gagné des millions. Le monde aurait progressé grâce à mes travaux. Mais le règlement...! -Et il cria:- Le règlement! Le règlement!

-Que se passe-t-il, Igor? Tu ne te résignes pas encore? -Il ne répondit pas.

-Il est fou. Et avec raison. Un brillant avenir l'attendait. Tout comme le mien. Dire que j'étais sur le point d'être nommé commandant! Cela m'aurait plu de mener une fusée jusqu'à Mars, sur la meilleure ligne. Une solde plantureuse. Tandis qu'à présent...

-Qu'advient-il de ton grade, Bob? Commandant Bob! Ah! Ah! Un uniforme bleu avec l'étoile dorée du commandement. Tu aurais eu l'air bonhomme!

-Tu perds plus que moi, Igor!

-Tu mourais d'envie d'être commandant, Bob! Tu en crevais! Et à présent tu vas vraiment crever, sans l'être. Prends des leçons chez Pedro! Toujours prêt à se dévouer. Lui n'aspirait à rien! Est-ce que quelque chose revêt de l'importance pour toi, Pedro? Ta petite femme et ton gosse, rien de plus? L'homme bon, sans ambitions! On va voir si ta bonté te servira à quelque chose là en bas. J'aurais changé le monde! J'aurais été un Ford, un Fitzpatrick! Toi aussi, tu aurais accompli quelque chose, Bob. Une brillante carrière d'astronaute, au moins. Mais Pedro...!

-Quel malheur! Aborder cela maintenant. Quel tort ai-je? Peut-être méritais-je un sort plus enviable. Lui et Bob étaient ceux d'entre nous qui promettaient le plus. Et ça les a frappés. Mais je perds mon gosse et ma femme. Mon gosse sera quelqu'un! Pas comme son père, qui n'a jamais été très intelligent. Il n'a pas deux ans et il apprend à parler. Je n'aurais pas dû choisir ce métier. Pour avoir une meilleure solde ... Toujours l'ambition!

Il sortit à grand-peine une photographie de sa poitrine. Il la regarda avec tendresse. Son fils et sa femme. Qu'il était robuste! Cela faisait plaisir de regarder ses courtes cuisses toutes plissées. Il jeta un coup d'oeil en contrebas: la mort approchait. Il ferma les yeux et conserva la photo. A cent mètres sur sa gauche environ, la capsule de Bob était suspendue dans le vide. Sur sa droite, la paisible navette de sauvetage transportant Igor. Une étoile montait lentement au-dessus de sa coupole.

-C'est le moment d'enclencher les fusées! -cria Bob.

-Pourquoi? Qu'y gagnons-nous?

-Je ne sais pas ce que nous y gagnerons! Je me borne à prodiguer des conseils, Igor. Nous pourrons parvenir jusqu'aux nuages avec la vitesse zéro. Prêts? Je commence à compter.

Les autres obéirent automatiquement.

-Sans conscience ni miséricorde! Les forces naturelles déchaînées. Le vent m'entraînera dans l'atmosphère. Il me brisera. Il me mettra en

pièces. Quelle horreur! Des femmelettes! Comme je les hais!

-Cela s'imposait, Bob! -s'exclama Pedro-. Vitesse zéro. Nous sommes à moins de mille mètres...

-Tais-toi! C'est à cent mètres que nous sommes, à cinquante! Regardez cela! Un orage d'un noir d'encre. Observez la vitesse des nuages. Et regardez là-bas. Vous voyez cet entonnoir? C'est là que les courants lumineux rencontrent les sombres pour former un tourbillon impétueux.

-Recommande ton âme à Dieu, Igor! C'est le mieux que tu puisses faire.

-Pourquoi? Dieu nous a abandonnés il y a un moment. Il est parti avec la fusée! C'est le diable qui nous attend, mon bon Pedro!

Pedro n'eut pas le temps de répondre. Sa navette de sauvetage piqua brusquement du nez, mais il ne tombait plus comme une masse: il commençait à suivre une longue diagonale. Les rafales les plus hautes l'avaient happé.

-Le bal a débuté! On va voir qui tiendra le plus longtemps le coup. Comme le commandant doit jouir en songeant à notre destin!

-Eh! Réservez du combustible pour plus tard! Ne coupez pas les émetteurs! Peut-être...

-Nous allons en enfer, Bob! Tu n'es pas encore convaincu? Toute la planète se résume à un seul tourbillon! Les vents accomplissent le tour de ce monde.

L'inclinaison de sa capsule permit à Pedro d'apercevoir un banc de nuages noirs qui s'échappaient à grande vitesse. Les naufragés se dirigeaient vers eux. Un fleuve en pleine crue, trouble et tumultueux. Comme les débordements du Claro dans sa terre natale, lorsque les pluies gonflaient le torrent, jusqu'à le transformer en une sombre avalanche, qui poussait des rugissements assourdissants. Il commençait à percevoir à présent le hululement du blizzard dans ses écouteurs. Un mugissement de monstres affolés qui s'étendait partout, accompagné de sifflements et de lointains coups de tonnerre.

-Vous entendez cela? -C'était Igor, dans la voix de qui filtrait la terreur- C'est l'enfer! Ma capsule atteint les nuages...

-Saint Dieu! Igor!

-Je m'enfonce!

Pedro coupa la transmission. C'est à ce moment qu'il fut également happé par le souffle. Sa capsule commença à se mettre en vrille. Des cris peuplèrent son cerveau. C'était Bob qui tombait à proximité. La rotation frénétique se poursuivit jusqu'à ce qu'il commençât à éprouver le vertige. Au milieu de la cohue, il remarqua qu'il était englouti par un tourbillon lumineux. Il perdit graduellement conscience.

La nuit s'appesantit autour de lui.

Il ouvrit les yeux. La capsule était immobilisée. Une luminosité envahissait l'enceinte. Il cligna des yeux, la tête encore étourdie. Puis il scruta l'extérieur par le hublot.

Il se frotta vigoureusement les yeux à plusieurs reprises. Il n'y avait pas de doute: sa capsule était enfoncée à moitié dans une masse verte, aux caractéristiques végétales. Une multitude de filaments inclinés en arrière, animés d'une curieuse vibration. Le ciel se révéla être une voûte blanchâtre peuplée de formes qui s'agitaient. Cela évoquait un paysage sous-marin. Et tous les objets accomplissaient leurs mouvements dans un même sens. Des corps analogues à des étoiles passaient rapidement mais on ne distinguait pas leurs pointes. Il y avait aussi des formes allongées, tubulaires, aux couleurs diaphanes, rose, bleue et jaune or. Toutes se tordaient délicatement. Lui aussi se mouvait! Sa capsule se balançait légèrement. Il alluma la radio.

-Au secours! La surface approche. Elle est lisse comme une dalle de marbre! Je vais m'écraser...!

Le silence se fit. Troublé par le mugissement du vent. Pedro écouta les battements de son coeur. Igor était mort. Il resta immobile, l'oreille tendue. Rien. Plusieurs secondes s'écoulèrent avant qu'il ne se remît. Il jeta un nouveau coup d'oeil: tout était calme et serein. Le mugissement de l'ouragan éveillait un écho interminable. Comment expliquer cette lumière et cet infini de choses dansantes? Soudain, il comprit. Il

se trouvait au centre d'un courant aérien. La révélation le laissa songeur. Sa navette de sauvetage était allée s'échouer sur un élément de végétation qui était charrié par la bourrasque, aux côtés d'autres grosses masses semblables qui suivaient la même direction. La taille de ces îlots était suffisante pour supporter un astronef. Tout ce qui l'entourait n'était autre que l'atmosphère de la planète qui traînait dans ses entrailles une flore et peut-être une faune, légère et ténue, comme les gélatineux corps marins. Et la lumière provenait sans doute de quelque micro-organisme phosphorescent. A quelle altitude se trouvait-il? Il compara ses instruments. Altitude constante. Il descendait parfois de quelques centaines de mètres pour ensuite remonter jusqu'à près de vingt kilomètres. Au loin, un mur de ténèbres limitait le champs de vision.

Il poussa un soupir. Il ne courait plus de danger pour l'instant. Portant la main à sa poitrine, il exerça une pression sur la photographie. Il remercia la Providence. Qu'était-il advenu de Bob? Lui aussi avait vraisemblablement péri aux côtés de l'infortuné Igor. Les pauvres! Sa situation n'était bien sûr pas non plus des plus enviables. Il n'avait de l'eau et des vivres que pour dix jours. L'atmosphère de la planète, avec un pourcentage d'oxygène supérieur à celui de la Terre, était respirable, bien qu'il fût nécessaire de la filtrer.

Il remarqua soudain que le niveau extérieur baissait. Il n'avait pas fini de mesurer la portée de cette découverte que la masse végétale atteignait le hublot. Il frissonna. La navette de sauvetage s'enfonçait. Le nuage n'était pas assez solide que pour supporter son poids. Ou un organisme était-il en train de l'absorber? La vertigineuse vision disparut soudain. Les ténèbres l'environnèrent: la navette de sauvetage était en train de glisser vers le bas. Après une chute interminable, elle s'arrêta. Tremblant, il entreprit de s'éclairer. Il resta sur le qui-vive. Il pensait qu'il suffirait d'une exhalaison de sa part pour que la navette de sauvetage poursuivît sa trajectoire. Il finit par changer de position. Rien ne se produisit. Le fracas du cyclone parvenait à ses oreilles comme quelque chose de lointain et d'assourdi. Il se pouvait qu'il fût à quelques

mètres de la couche inférieure du nuage et, en continuant à glisser, il allait peut-être retomber sur l'ouragan. Il tenta de scruter les ténèbres. Une substance compacte était agglutinée au hublot. Il fit pivoter la coupole: à soixante degrés, la vue s'étendait jusqu'à une distance indéfinie. A sa gauche, le mur commençait à côté même de la vitre.

-"Gros, c'est à des moments comme celui-ci qu'il faut avoir l'esprit d'initiative".

Il vérifia le laboratoire automatique: air pur, sans les résidus de l'extérieur. Il ôta les rivets de sécurité de l'écoutille et la manoeuvra. La navette de sauvetage trembla. Après une seconde d'immobilité, il se remit à la besogne. La lumière délimitait sur le sol un long rectangle, révélant un terrain plein de protubérances. Il risqua un pied. La botte pesante s'enfonça dans un sol élastique, consistant et uniforme.

Il se trouvait à l'intérieur d'une galerie aux épaisses parois: le vent parvenait étouffé. Il fit quelques pas pour tâter le terrain. Il inspecta ensuite la navette de sauvetage en s'aidant d'une lampe de poche. Le cylindre d'acier avec sa tuyère incrustée dans le sol s'appuyait sur le mur du fond où il obstruait le passage. Le conduit s'incurvait derrière lui. Il descendait en pente douce, s'enfonçant dans le massif. Il était cylindrique et d'un diamètre que l'on pouvait évaluer à deux mètres. La coupole de la navette de sauvetage touchait le plafond. Au-dessus d'elle s'ouvrait le trou par où le pesant engin était arrivé, après avoir dévalé pendant au moins une centaine de mètres.

-"Bien. Beaucoup de choses ont mal tourné pour moi au cours de ma vie, mais je ne peux pas me plaindre à présent".

Il vérifia la pression d'air et entreprit d'ôter son scaphandre. Il aspira l'atmosphère tiède, parfumée, qui emplissait l'enceinte. Il se sentit rajeuni. Il se débarassa également de la pesante combinaison spatiale, ne conservant que les bottines en matière plastique. Il fit une flexion; il s'assit ensuite et appuya ses omoplates à la confortable paroi. Les échos d'une douce mélodie, couvrant le lointain mugissement du vent, semblaient parvenir à ses oreilles. Il se souvint de sa femme et de son

fils, de la maison qu'il avait fait construire à force de sacrifices. A cette heure sur la Terre, Elena devait s'apprêter à aller dormir. Dans son village, ce devait être l'hiver. Il pleuvait certainement et les bûches d'eucalyptus crépitaient dans la cheminée. Son gosse, aux joues roses et fraîches, devait déjà être couché.

-"Eh bien, on va se livrer à une exploration des lieux. Voyons, où donne ce tunnel!"

Le massif se balançait doucement. Un bateau voguant sur la mer calme. Le sol permettait de progresser rapidement; on s'y enfonçait comme dans un gros tapis sans laisser de traces. Les parois, douces au toucher, avec de délicates protubérances, exhalaient un parfum difficile à déterminer. Des champignons, traçant une curieuse avenue, poussaient sur les bas-côtés du passage. Il n'y avait pas le moindre souffle de vent, mais une température agréable régnait en ces lieux. Le chemin décrivait régulièrement des courbes. Des galeries aux diamètres variables y débouchaient: je m'engageais toujours dans la plus large. Je cheminai de la sorte pendant quelque cinq cents mètres.

Le rugissement des rafales s'éloignait toujours davantage. Rien que cet élément permettait de déduire l'épaisseur de cette espèce d'éponge qui volait, poussée par le cyclone. La multitude des conduits remplis d'air la transformait en un aérostat naturel.

Une lumière lui apparut soudain, comme il sortait d'un tournant. L'homme s'arrêta court. La nature de celle-ci était particulière comme si elle ne résultait pas d'une phosphorescence. Il tendit l'oreille: une ancienne mélodie surgissait d'un endroit relativement proche. Il reprit sa progression après quelques instants d'hésitation. La luminosité augmenta. Il porta la main à son pistolet, dans un geste machinal de défense. Le passage prenait fin en débouchant sur une cavité aux proportions gigantesques. Une véritable grotte creusée au coeur même du massif. De sa voûte, à une hauteur respectable, pendait un globe qui illuminait les lieux à profusion. Et cet équipement -un soleil artificiel- était d'origine terrestre.

En contrebas du foyer, une lagune bordée de plantes pâles conférait à l'endroit une singulière beauté. A proximité de l'eau se trouvait une tente pneumatique, de couleur blanche et de facture ancienne. La musique provenait de là. En retrait, deux casemates délavées complétaient le campement.

Excité, il reprit son chemin. Le sol, recouvert d'une couche de terre, où poussaient des champignons et d'autres plantes inconnues, aux couleurs éthérées, descendait jusqu'à la lagune. Il emprunta un petit sentier qui expirait au pied de la tente. Qui pouvait habiter là? Il se souvint des expéditions antérieures. Sur Terre, on avait supposé qu'il n'y avait eu aucun survivant. Mais sa propre expérience prouvait à suffisance que l'on n'avait pas étudié toutes les possibilités. Il voyait déjà surgir de la casemate un homme barbu et échevelé. Seule la musique éveillait des échos dans l'enceinte.

Alors qu'il était à moins de vingt mètres de la casemate, la porte s'en ouvrit. Une fille, grande, vêtue d'une robe et d'une blouse passées de mode, apparut sur le seuil. Extrêmement jeune. Son visage irradiait de fraîcheur, et d'une certaine immatérialité.

-Vous vous êtes fait attendre -lui dit-elle, avec un sourire.

Pedro s'était arrêté, la bouche bée et les yeux exorbités.

-Comment...?

Elle rit, ce qui illumina encore davantage sa figure. Les cheveux blonds tombaient sur son front. Une expression espiègle folâtrait dans ses pétillants yeux sombres.

-Comment je savais que vous veniez? -Elle avança-. Intuition féminine. Comme vous voudrez l'appeler! Mais entrez. Un repas vous attendait.

Elle le prit par la main et le conduisit à la tente. A une salle de séjour équipée d'ustensiles de campagne. Avec des chaises, une table et un divan. On avait aménagé dans le coin gauche une cuisine dont les marmites exhalaient un arôme chaud et appétissant. Il y avait également une cafetière.

-Prenez place. Avez-vous faim?

-Je ne sais pas. Dites-moi qui vous êtes!

-Laura.-Elle sortit des assiettes et des couverts d'un placard et dressa la table comme une maîtresse de maison experte-. Une femme a accompagné la première expédition.

-Vous?

Elle rit à nouveau, découvrant des dents blanches.

-Non, non. Je suis la fille de cette femme.

-Et les autres? Vos parents?

-Ils sont morts. -Elle ôta le couvercle d'une casserole et jeta un rapide coup d'oeil à son contenu. Elle parut satisfaite.- Cela fait des années que je vis seule ici.

-Vous voulez me faire croire que vous êtes la seule personne qui habite cet endroit?

-C'est la vérité. -Elle servit deux assiettes de soupe et, après s'en être attribuée une, elle prit place en face de lui-. Servez-vous avant que cela ne refroidisse.

C'était comme chez soi. Seuls les lents balancements lui rappelaient sa situation.

Pendant qu'ils mangeaient, Laura lui raconta son histoire. Elle parlait calmement, comme si elle évoquait des faits naturels et banals. Trois hommes et le docteur Solar, unique femme de l'expédition, avaient été charriés par le vent sur un nuage, après avoir évacué leur fusée. Ils avaient découvert la structure spéciale de l'îlot et y avaient installé leur quartier général. Ils récupèrent plusieurs objets, épaves de la catastrophe, que l'ouragan avait rejeté là: une pile atomique portative, le soleil artificiel, des tentes, des vivres et des médicaments. La vie des naufragés commença par se développer normalement. Bien qu'ils disposassent de radio, il leur fut impossible d'entrer en contact avec le monde extérieur à cause d'interférences étrangères. Ils durent se faire à l'idée qu'ils ne pourraient pas partir de là. L'atmosphère turbulente constituait un obstacle impossible à surmonter pour la science humaine. En quoi, ils ne s'étaient pas trompés, songea Pedro en se souvenant des

tentatives ultérieures d'exploration de la planète. Mais l'eau, l'air respirable et les plantes comestibles, qui assuraient leur subsistance, abondaient. Sans que leur avenir fût rose, les naufragés pouvaient au moins espérer ne pas mourir d'inanition. Mais il y avait une femme.

En disant cela, Laura détourna les yeux vers la cuisine. Aucune émotion particulière ne transparaissait sur son visage. Pedro avait, par moments, l'impression d'être le protagoniste d'un rêve absurde.

Où que soient les hommes, ils resteront toujours des hommes, poursuivit la jeune fille. Le docteur décida froidement de les satisfaire tous trois, afin d'éviter des rivalités. Ce fut une erreur: l'un d'eux s'éprit d'elle et, désespéré par son attitude inébranlable, finit par se suicider. Laura ne semblait pas émue par son récit. Comme quelqu'un qui raconte la trame d'un film auquel il vient d'assister.

Les deux autres hommes vieillirent rapidement et inexplicablement.

-Vieillirent? -Pedro fut parcouru d'un frisson.

-Oui: au bout de quelques semaines, ils étaient métamorphosés en vieillards. Et ils moururent.

-Comment? Pourquoi?

Elle eut un haussement d'épaules, se leva et entreprit de servir le second plat.

-La vieillesse.

Au loin, le rude fracas se poursuivait.

-Peut-être une maladie inconnue. Mais tous leurs symptômes étaient, d'après ma mère, ceux de la vieillesse. Et elle vieillissait également, quoique pas aussi vite. Elle attendait un enfant.

Elle rangea les deux assiettes qui avaient déjà servi.

-Ma mère m'a mise au monde sans l'aide de personne. Tout s'est bien passé. Mais elle a continué à vieillir, et j'eus dix ans accomplis qu'elle mourut. Elle a, jusqu'à la fin, gardé l'espoir qu'on viendrait la récupérer. Elle était très belle. Sa vieillesse prématurée la bouleversait. Elle haïssait cette planète!

-Et vous?

-Je m'y plais. Je ne connais rien d'autre. Et, avec ce que je sais de la Terre, je crois que je ne suis pas si mal lotie. Comment trouvez-vous ce mets?

-Très bon. Vraiment exquis.

-Il se prépare avec quelques plantes qui abondent ici. Très nourrissant. -et elle ajouta- Peut-être pensez-vous que je devrais avoir d'autres aspirations. Retourner sur la Terre -au moins essayer-, me marier, avoir des enfants. Mais ces choses ne me préoccupent pas.

-Quel âge avez-vous?

-Je me suis laissé dire qu'on ne pose pas cette question aux femmes, pas vrai?

L'homme rougit.

-Cela n'a pas d'importance! -s'exclama-t-elle, éclatant de rire en voyant son trouble-. Vingt.

-Vous en paraissez quinze.

-Ce doit être une galanterie. Ma mère aimait qu'on lui dise qu'elle faisait moins que son âge. La pauvre! Elle a été très malheureuse.

Elle le regarda longuement. Pedro se sentit envahi par une ineffable tendresse. La jeune fille finit par froncer le sourcil, tambourina sur la table avec ses longs doigts et sourit.

-Vous me plaisez. Je n'avais jamais vu un homme. J'ai songé que cela devait être quelque chose d'inquiétant, que cela me remplirait de trouble. Au contraire, en l'ayant près de moi, j'éprouve un sentiment de paix et de sécurité. Parlez-moi de vous.

Je lui expliquai que la fusée avait été déviée de sa trajectoire par une météorite, qu'elle était tombée dans le champ d'attraction de la planète. On était presque à court de carburant. Comme on risquait de tomber sur ce monde à tout instant, on dut se débarasser de tout notre chargement. Ce ne fut pas suffisant. On devait s'alléger de deux cents kilos supplémentaires. On appliqua le règlement. Il désigna trois membres d'équipage dont Pedro.

-Un de vos deux compagnons est mort, non?

-Un? Les deux, que je sache!

-Non -répliqua-t-elle avec un curieux accent-. Il y a un autre rescapé.

-Bob? Où est-il?

-Je ne sais pas. Il est loin et court un danger.

-Comment le savez-vous?

-Je suis née sur ce monde. Il y règne, malgré son aspect chaotique, un ordre, comme dans toute oeuvre de la nature. Et il est possible que mon intuition se soit affinée. J'ai la prémonition d'événements déterminés. Ils pénètrent mon esprit sous forme d'idées soudaines.

-Et Bob? Pouvons-nous faire quelque chose pour lui?

-Rien. S'ils veulent le sauver, il échouera ici tôt ou tard. Dans le cas contraire...

Elle termina sa phrase sur un geste éloquent.

-Qu'est-ce que cela veut dire "s'ils veulent le sauver"? Qui?

-Eh bien -elle eut quelques instants d'hésitation-. Les choses n'arrivent pas d'elles-mêmes, n'est-ce pas? Je sais qu'il existe ici certains êtres dotés d'intelligence, bien que je n'en possède pas de preuves concrètes. Où ils se trouvent? Je ne le sais pas. On ne peut pas les voir, mais leur présence est perceptible à de nombreux faits inexplicables, comme mes brusques impulsions par exemple. Ma mère et les hommes ont également cru découvrir la même chose. J'ai vécu vingt années sur ce monde et je ne suis pas parvenue à en savoir davantage.

Pedro regarda autour de lui, d'un air inquiet.

-Ne craignez rien. D'après ce que j'ai lu, il est possible que l'évolution aboutisse à l'intelligence sur tous les mondes où il y a de la vie. Pourquoi pas ici?

-Vous auriez dû les voir, car ils devraient habiter des endroits comme celui-ci.

-Etant donné les caractéristiques inhérentes à l'atmosphère locale et contrairement à la Terre, les êtres les plus évolués sont vraisemblablement incorporels ici. Ce que l'on rencontre de plus grand et de

plus solide dans les courants blancs, ce sont ces nuages -poursuivit Laura- qui ont eu pour origine des colonies de protozoaires comme les coraux de la Terre. Tout le reste est léger, presque éthéré, et extrêmement fragile.

-Une seule chose est certaine: les vents sont ici les maîtres et les seigneurs de la création.

Au loin, le sifflement des rafales. Pedro fut parcouru d'un frisson. Laura rangea les assiettes et les plongea dans la cuve à vaisselle.

-Deux forces s'affrontent sur la planète depuis ses origines: l'une, personnifiée par les courants blancs et l'autre, par les courants sombres. Ces derniers ont peu à peu cédé du terrain, mais ils restent puissants.

Elle servit le café.

-Dites-moi. Croyez-vous que "vos amis" pourraient vous indiquer une manière de partir d'ici?

-Vous vous ennuyez? -demanda-t-elle avec une moue comique d'inquiétude?

-Non, non! Mais je pense qu'il serait bon pour vous et pour moi de pouvoir quitter cette planète.

-Non. Je ne m'en irai pas. Beaucoup de choses m'y attachent -dit-elle solennellement-. Je dois rester, ne fût-ce que pour cultiver le souvenir de ma mère, vous comprenez? C'est à vingt années et à une tragédie que j'ai dû de naître. Il est impossible d'oublier tout cela. J'ai grandi avec ces souvenirs et la planète m'a tant bien que mal adoptée. Tout ce qui me semble naturel ici serait différent sur la Terre. Je ne sais pas lequel de ces trois hommes était mon père, mais cela ne me préoccupe pas, car l'atmosphère ou autre chose fait qu'ici tout est supportable pour certaines personnes.

Elle commença à ranger les marmites et les couverts dans le placard. Pedro se leva et accomplit quelques pas dans la tente.

-Vous verrez que cette vie vous plaira. Les années ne passeront pas pour vous.

-Comment le savez-vous?

-Parce que vous avez été le bienvenu. Vous allez avoir l'impression de rajeunir de plusieurs années. Tout comme moi, vous n'éprouverez aucune nécessité matérielle. Je me sens chaque jour plus agile et plus jeune, au contraire de ma mère qui était toujours sans volonté parce que sa partie physique lui pesait. L'atmosphère de la planète accentue le tempérament des personnes -ajouta Laura-. Les matérialistes sentent leurs appétits s'exacerber. Les rescapés de la première expédition le comprirent.

-Et les autres expéditions? Il n'y a pas eu de survivant?

-Aucun, que je sache. Vous êtes le premier, en vingt ans, à échapper à l'ouragan. Et ce ne fut pas par hasard. Peut-être le destin a-t-il voulu que j'aie un compagnon.

Pedro se rendit à l'extérieur. Le soleil artificiel se balançait à plus de cinquante mètres d'altitude. Son image revêtait des contours bizarres en se reflétant dans les eaux de la lagune, dont la surface semblait agitée par une légère houle, inspirée par le va-et-vient.

-"Seule pendant dix ans! La pauvre. Après tout, cela valait peut-être mieux."

-Avez-vous sommeil?

La voix le tira de ses réflexions.

-Vous pouvez aller vous coucher quand vous voudrez.

-Merci -Il sortit la photographie et la lui montra-. Ma femme et mon enfant. Elle n'est pas aussi mignonne que vous, mais elle est la seule qui m'ait aimé. Comment trouvez-vous le petit?

-Qu'il est ravissant!

-Oui: plein de vie.

-Vous êtes mort pour eux, non?

-Oui, c'est vrai. Que s'accomplisse la volonté de Dieu. J'ai de la chance. Sur la Terre, les choses ne sont pas aussi simples. Il est agréable de connaître une fille comme toi, spontanée et sans malice. Je suis simple: je ne possède pas l'intelligence de Bob et d'Igor.

-Je saurai vous convenir -et elle ajouta avec une véhémence infantile-.

Je ferai tout mon possible pour vous rendre heureux.

L'homme la prit par le menton et la regarda dans les yeux. Elle soutint son regard. Il la serra dans ses bras: il sentit le corps de la jeune fille. Le parfum de ses cheveux engendra en lui un doux bien-être. Au loin, le rugissement de la bourrasque. Une éponge qui tournoyait, charriée dans l'atmosphère turbulente. Et il était là avec une femme qui ne se refuserait pas. Non, il ne pouvait pas le faire. Pourquoi? Un acte aussi simple briserait le charme. Dix ans seule. Sa mère et ses trois amants. Il se détacha doucement. Laura sourit. Un grand soulagement se refléta sur son visage.

-Nous serons très heureux. Tu verras. On avait besoin ici d'un homme comme toi. Parce que les hommes décident du destin des choses. Pas vrai?

-Peut-être sont-ce les femmes...

-As-tu passé une bonne nuit? -Laura pénétra dans la chambre à coucher. L'odeur du café dilata les narines de l'homme.

C'était comme chez soi. Ses compagnons de la fusée pouvaient-ils un instant s'imaginer que lui, condamné à une mort certaine, jouissait en ce moment de plus grandes commodités qu'eux?

-Je dois aller chercher mes affaires dans la navette de sauvetage.

-Ne te fais pas de soucis. Je me suis levée tôt et je les ai toutes rapportées.

Naviguer sur une mer calme. L'homme tanguait doucement en se rasant. Il s'octroya un long bain. Il entendait Laura vaquant à ses tâches domestiques entonner une chanson.

Tout ce qui existait dans le campement avait été aménagé par les naufragés. La pile atomique, capable de fonctionner des siècles durant, sans se réapprovisionner en combustible. Le soleil artificiel -une colossale lampe à gaz qui, dans un rayon réduit, dispensait les mêmes effets que les rayons du soleil- était réglé pour éclairer pendant quatorze heures et s'éteindre pendant les dix autres. Comme sur la Terre.

-Allons! -s'exclama la jeune fille.

-J'ai la sensation d'avoir perdu du poids. Ne me trouves-tu pas amaigri?

-Amaigri? Je ne te connais que depuis hier. Comment puis-je en juger?

-Bien sûr! J'oubliais. Mais je me sens bizarre. En tout cas, c'est agréable.

-Tu vois bien que tu te sens beaucoup mieux.

Laura cheminait lentement, progressant avec agilité vers un des innombrables conduits qui débouchaient dans la caverne centrale.

Ils descendirent pendant plusieurs minutes le long d'un tunnel qui décrivait une spirale. La jeune fille ouvrait la marche avec une lanterne. Elle s'arrêtait parfois pour attendre Pedro, lorsque celui-ci s'attardait. D'autres fois, elle le prenait par la main, le guidant à travers les accidents de terrain de la colossale éponge. Deux kilomètres de diamètre et un d'épaisseur. Elle avait la forme d'une lentille et tournoyait une fois sur elle-même toutes les cinq minutes.

-A mille cinq cents kilomètres à l'heure! Nous accomplissons un tour de ce monde toutes les vingt-six heures.

Pedro songea qu'il n'était après tout pas impossible que les hommes parviennent à franchir un jour cette atmosphère turbulente et à élire domicile sur ces véritables satellites. Chaque nuage pouvait tant bien que mal abriter au moins une centaine de personnes.

Ils arrivèrent à l'autre cavité qui s'ouvrait exactement en-dessous de la première. Le rugissement devint assourdissant. Une large ouverture était pratiquée dans le sol, au centre de la nouvelle grotte. Une lumière laiteuse filtrait par là. L'homme marqua un temps d'arrêt. Laura souriait dans la semi-pénombre.

-Il faut à présent endosser les scaphandres! -cria-t-elle.

Elle dut répéter l'instruction car le fracas environnant ne permettait pas de percevoir les paroles.

-Que comptes-tu faire?

-Nous nous laisserons entraîner par le vent.

-Tu veux dire que nous nous laisserons tomber par là?

Elle lui pressa à nouveau une main et s'approcha de l'ouverture. Des rafales montaient en tourbillonnant, disséminant aux alentours une grande quantité de détritus. Beaucoup d'entre eux dispensaient une lueur phosphorescente. Certains se mettaient à progresser comme de légères écrevisses pour se précipiter une nouvelle fois dans le vide.

-Allons-y ! -dit soudain Laura.

Sans lui lâcher la main qu'elle lui serrait fermement à travers les gants, elle se lança par l'orifice. L'homme réprima un cri. Ils tombèrent pendant un temps qui lui sembla interminable.

Il se trouva enveloppé par une brume opalescente, saturée de gracieuses silhouettes qui tournaient. En haut, l'ombre du nuage. De longues lianes s'en échappaient, serpentant sous les impulsions de la bourrasque.

Le massif commença à rétrécir derrière eux.

-Le vent nous véhiculera et nous ramènera au même endroit.

Ils flottaient mollement sans avoir conscience de leur poids. Impossible de se rendre compte de la vitesse: tout volait dans le même sens. La lumière permettait d'apercevoir le paysage à travers un rideau vaporeux bordé de silhouettes qui se débattaient. De loin en loin un grand nuage: il subsistait toujours des retardataires.

Des fleurs gigantesques, aux pétales, aux étamines et aux pistils ténus et transparents comme les coelentérés, glissant avec des mouvements lents et harmonieux. Les plantes absorbaient l'eau et les aliments par les racines filamenteuses qui pendaient sous elles en grosses grappes. Les océans, transformés en brouillard, voyageaient dans l'atmosphère, emportant des myriades de corps distincts: les êtres animés -subtiles et légères formes- tournoyaient également au sein de l'ouragan. Cela ne s'apaisait que le temps de vivre, de se reproduire et de mourir. Ils couraient le danger, à proximité de la terre ferme, de s'écraser et de se disloquer sur le sol. Les minéraux en poussière dotaient parfois les courants de tonalités, qui allaient lentement en se dégradant. Comme à l'intérieur d'une artère bourrée de globules translucides en rotation. Ou

à l'intérieur d'une canalisation éthérée d'or qui changerait de couleur, vue de loin.

Le tourbillon s'ouvrit sur un panorama lumineux et imprécis; Pedro accompagnait la jeune fille sans éprouver la plus légère fatigue.

Laura le lâcha brusquement.

-Suis-moi. Le vent fera ce que tu lui demanderas.

La jeune fille se sépara de lui et sa silhouette, nimbée dans sa combinaison spatiale, s'éloigna à la façon d'une bulle d'air. Un mouvement du tronc et des bras suffit pour qu'il se rapprochât d'elle.

A leur droite, la vision se heurtait à une masse noire impénétrable.

-Un des courants obscurs. Il faut prendre garde à eux ! Ils charrient des objets pesants de grande taille, qui pourraient te déchiqueter en un clin d'oeil. Voilà les épaves des naufrages et des nuages de pierre et de sable qui, depuis les temps immémoriaux, sont charriés par le vent. Et il s'y trouve également des morts. Tout ce qui cesse d'exister dans les courants blancs est expulsé dans ces tourbillons. Ce sont de véritables cimetières. Les équipages des astronefs terrestres qui sont tombés sur la planète flottent dans ces rafales. Une des fusées qui a voulu explorer la planète y a été aspirée. Les nuages de pierres la détruisirent. Et à mesure qu'elle descendait, elle trouvait sur son chemin des rochers de plus grande taille.

A courte distance, un tourbillon. Des zones sombres coupaient le champ de vision. Deux courants opposés donnaient naissance à un entonnoir qui atteignait les continents. Un de ces tourbillons avait englouti Igor.

-Nous allons passer à un autre courant ! -cria Laura.

La nouvelle voie descendait. La jeune fille lui expliqua que les courants soufflaient dans toutes les directions et à des altitudes différentes. Qu'il était possible de survoler la planète entière en se laissant tout bonnement propulser par eux.

En contrebas, une plaine brillante, rayée de couleurs diverses, approchait rapidement.

-La terre ferme ! Nous allons passer tout près.

Parviendrait-il à se redresser pour éviter la grande étoile? Moins de cent mètres. Il ferma les yeux. Il remarqua aussitôt qu'il changeait de direction. Lorsqu'il les rouvrit, il vit en bas une surface polie, striée de couleurs fortes, qui glissait vertigineusement. Il lui sembla même sentir la chaleur engendrée par l'érosion millénaire de la planète par le vent. Lisse comme une plaque de marbre. Il se remémora les paroles ultimes d'Igor. Au loin, un autre entonnoir sillonnait la planète comme un gigantesque serpent dressé. La fantasmagorique vision disparut. L'érosion éolienne avait nettoyé le visage de ce monde, le rendant beau et net, le transformant en une prairie vitreuse.

Les hommes ne pourraient jamais s'établir sur ce sol. Il imagina un astronef risquant un atterrissage. Il en ferait des cahots et des cabrioles avant d'être balayé et d'aller grossir le flot d'épaves qui peuplait les tourbillons !

Ils remontaient comme des flèches. Ils continuèrent à sauter de courant en courant, se déplaçant d'un côté à l'autre en mettant simplement à contribution les vents qui soufflaient en sens contraire. Les différentes densités du brouillard engendraient parfois des mirages: des lagunes avec des bois exotiques et des forêts flottantes. Ou tout semblait immobile. Ou bien le vent devenait tourbillon en changeant de direction. Tout commençait à tournoyer et on se croyait à l'intérieur d'un kaléidoscope qui était en action.

Ils se retrouvèrent soudain en train de voler à l'intérieur d'un immense tunnel à l'atmosphère diaphane, avec pour parois d'épais nuages irridescents qui tournoyaient vertigineusement. Il se perdait au loin dans un entonnoir polychrome. Ils descendirent en vol plané sur de doux terrains mamelonnés; dans les hauteurs, la voûte de nacre était trahie par de subtils reflets lumineux.

Ils sortirent de l'aéroducte et débouchèrent dans un halo de lumière. Très proche, un nuage glissait précipitamment.

-Nous sommes arrivés! -Et elle ajouta-: Ton ami est ici.

-Qui?

-Celui qui s'appelle Bob. Il est arrivé pendant notre absence.

Une fois qu'ils se furent débarassés de leur équipement, elle lui murmura à l'oreille:

-Es-tu content?

-Oui.

-J'espère que nous pourrons toujours être heureux -dit-elle avec tristesse.

-Pourquoi pas?

-Je ne sais pas...

Bob se trouvait près de la tente. Il ouvrit de grands yeux en les voyant.

-Pedro! Et cette jeune fille? Est-ce que je suis en train de rêver?

-C'est l'enfer. Le vent m'a happé et balotté dans tous les sens. Il s'en est fallu de peu qu'il me mît en morceaux.

Il avait quitté la navette de sauvetage quand elle s'était mise en vrille. Son corps était allé s'incruster dans quelque chose. Le choc lui avait fait perdre connaissance. En revenant à lui, il s'était rendu compte que son support perdait de l'altitude. Le végétal qui l'avait recueilli était sur le point d'être englouti par une zone sombre. Son corps avait déchiqueté la fragile plante. Soudain, les rafales l'arrachèrent de là. Il avait, des heures durant, été entraîné par le courant, faisant des cabrioles et s'empêtrant dans les objets qui volaient à proximité de lui. Il ne s'était heureusement cogné à rien de dur! Alors qu'il se croyait perdu, il avait fini par s'échouer sur le nuage.

-Il semble que tu aies eu plus de chance que moi, Pedro.

-Igor est mort.

-Qui aurait pu survivre à l'extérieur? Je ne sais pas comment j'en ai réchappé? Et toi? Et cette fille? Raconte-moi.

Il lui fit un bref compte-rendu de ses aventures et de l'histoire de Laura.

-Tu en as de la chance ! Echouer ici dès le début. -Il ajouta, en s'adressant à la jeune fille-: J'imagine que vous devez être de très bons amis ! Malgré son indolence, Pedro n'est pas de ceux qui perdent leur temps.

Elle rougit.

-Elle a été très bonne pour moi -rétorqua Pedro, gêné-. Elle m'a accordé l'hospitalité et m'a fait connaître ce monde.

Laura lui fit un signe discret pour qu'il se taise.

-Il y a certains événements qui vous font voir la vie en rose. Si même l'enfer va jusqu'à devenir un paradis ! Tu es très, mais très chanceux, Pedro.

Laura sortit de la tente. Bob se pencha sur la table et demanda à voix basse:

-Tu ne vas pas me dire que tu es resté fidèle à ta femme avec cette terrible nana à tes côtés ?

-Nous sommes des amis, rien de plus, Bob. Même si cela te semble bizarre. C'est une très bonne fille. Je pourrais être son père.

-Allons ! Ne dis pas cela. Elle est de toutes façons une reine de beauté !

-Elle ne sait rien de la vie, Bob. Elle a grandi toute seule, et elle est heureuse. Elle est très spirituelle...

-Oui ? Avec ces seins et ce corps capables de combler le plus exigeant, je mentirais si je disais que c'est mon esprit qu'elle éveille. Quant au fait qu'elle ne sait rien de la vie... Eh bien ! Il n'est jamais trop tard pour apprendre, n'est-ce pas ?

-Je ne sais pas, Bob. Le sujet de la conversation me déplaît.

-Pourquoi ? Allons, Pedro ! Ne joue pas au père tranquille. Appelons les choses par leur nom. Cette femme me plaît. Tu comprends ? Nous sommes abandonnés dans cet enfer, et elle pourrait nous consoler de tout ce qui nous fait défaut. Comme tu es arrivé le premier, je ne vais pas te disputer tes droits. Mais le morceau est de choix et laisse supposer pas mal de réjouissance, même pour deux. Si nous devons vivre en communauté, je te propose de la partager. Pas question d'être

égoïstes !

Pedro se leva brusquement, irrité.

-Ecoute Bob: fais ce que tu veux. Elle est femme et saura mettre les choses à leur place. Si tu essayes de recourir à la violence, je te préviens que je la défendrai. Il y a des choses qui ne se partagent pas ! Si elle t'accepte, je ne m'en mêlerai pas. J'aurais bien sûr préféré ne pas aborder le sujet. Mais enfin, je comprends ta façon d'être.

-Allez, allez ! Ne faisons pas de scènes bon marché. J'ai parlé de la sorte pour que tu voies que je procède honnêtement. Je ne tiens pas à me brouiller avec toi ! Mais ne te fais pas d'illusions quant à mes intentions. Je ne vais évidemment pas la violer ! Je veux éviter que mon attitude ne prête demain à des malentendus.

Bob parlait avec sincérité. C'était tout bonnement sa façon de voir les choses. "Où que soient les hommes, ils resteront toujours des hommes", avait dit Laura.

Il quitta la tente et se dirigea vers la lagune. Il entendit des pas légers derrière lui.

-Que te disait ton ami ?

-Rien. Il me parlait de ses tribulations.

-Il ne t'a pas parlé de moi ?

-Tu lui plais beaucoup -répliqua-t-il sèchement. Il se repentit aussitôt de son ton et ajouta en souriant-: Qu'en penses-tu ?

-Je ne sais pas. Il a un de ces regards... ! Il me fait peur. Mais c'est agréable en même temps.

-Ah !

-Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu ne t'entends pas avec lui ?

-Non, ce n'est pas cela ! Il est un bon garçon. Très intelligent. Il promettait d'être un grand astronaute. Il allait être promu commandant après ce voyage.

-Le pauvre ! Et venir échouer ici ! Il n'est pas de ceux qui s'adaptent à la planète.

-Pourquoi dis-tu cela ?

-C'est ce qu'il a raconté qui me le fait dire. Il n'a pas été bien reçu comme toi. C'est pourquoi je t'ai prié de te taire quand tu allais parler du voyage. Il ne convient pas encore qu'il le sache. Nous essayerons de lui rendre l'existence supportable pour qu'il ne s'aigrisse pas. N'est-ce pas?

Pedro soupira. Comme il serait facile de réaliser son programme, songea-t-il, en se remémorant le récent dialogue!

-Nous resterons des amis, n'est-ce pas? Si quelque chose te déplaît, dis-le moi. Cela m'attristerait fort de perdre ton estime.

-Ne te fais pas de souci. Tu pourras toujours compter sur moi.

Il écarta les sombres pressentiments.

Il se promena dans les galeries de l'éponge, qui constituaient un labyrinthe enchevêtré. L'enchantement produit par le voyage dans le vent s'était évanoui. Pourquoi? Le retour à la réalité: il commençait à vivre un rêve et le réveil s'était brusquement produit.

-"Je suis un égoïste. Ce qui m'arrive n'est qu'un juste retour des choses parce que j'ai délaissé les miens. Ils sont peut-être déjà en train de souffrir à cause de moi. La fusée doit être arrivée sur la Terre et Elena doit être au courant. La pauvre! Comme elle doit souffrir. J'étais déjà enclin à me couler une vie facile et dénuée de sens. Comment partir d'ici? Dire que je suis condamné à mourir sur ce monde. Il n'est pas pour moi. Laura est née ici et n'a jamais connu autre chose. Je ne peux pas critiquer Bob pour ses intentions. Il est jeune et sans engagements, tout comme Laura. Après tout, le seul qui soit de trop ici, c'est moi. Et je me félicitais de mon sort! Dieu sait ce qu'il fait. Espérons qu'Il m'éclaire et me permette de m'échapper et de retourner choyer mon gosse. C'est ça la vie! Entendre piailler ce démon et savoir qu'on peut le soulager et le consoler, que son destin dépend de mes efforts et de mes sacrifices. Et il sera quelqu'un. Il est déjà en train d'apprendre à parler, le gamin! Un an et demi! Je ne lui permettrai pas de se vouer à l'astronautique. Il sera médecin. Elena voulait

qu'il fît des études d'ingénieur électronicien. Mais je ne veux rien entendre de ces professions qui éveillent de dangereuses curiosités! En cette matière, j'imposerai mon point de vue. Elena est compréhensive; elle ne me contredira pas. Elle sait bien ce que c'est d'avoir un mari qui voyage d'une planète à l'autre!

Comme il arrivait à la tente, il entendit le rire frais de Laura. Ainsi que celui de Bob.

-Salut, Pedro! Où étais-tu?

-Je songeais à mon petit garçon, Bob.

Laura le regarda de biais. Elle était rouge.

Bob et Pedro se relevaient pour accomplir les travaux de la petite colonie. Sans que cela fût excessif, cela requérait un minimum de soins. Ils récoltaient les plantes des galeries et les préparaient en les passant dans un vieux mixer. Excellent mécanicien, Bob soumit la pile à une inspection et répara quelques machines non utilisées jusqu'alors car Laura en ignorait le mode d'emploi.

Les deux hommes occupaient la même chambre. Pedro s'était aperçu que le jeune homme et Laura avaient de longues conversations. Plus d'une fois, il les vit partir pour revenir ensemble, des heures plus tard, en riant. Il remarqua aussi que sa présence, en des occasions déterminées, n'était pas appréciée de Bob. Il n'en était pas de même en ce qui concernait Laura, qui s'évertuait toujours à l'accueillir avec bienveillance. Il crut même remarquer chez la jeune fille certaines attitudes de reproche à l'égard de la sienne, absente et comme désintéressée. Mais que pouvait-il faire?

Le troisième jour de son arrivée, Bob ne dormit pas dans son lit. Ce matin-là, pour la première fois, Laura ne lui apporta pas son déjeuner. Il se leva et alla prendre un bain dans la pièce qui séparait les deux chambres à coucher. Malgré les parois pneumatiques, il lui sembla entendre une voix d'homme qui émergeait de l'alcôve.

Comme il sortait du bain, il tomba nez-à-nez avec Laura. La jeune fille manifesta aussitôt son trouble.

-Bonjour !

-Tu as déjeuné? Excuse-moi de m'être fait un peu attendre !

-Ne te fais pas de soucis. Je le préparerai moi-même.

-Ne sois pas ridicule. Va t'habiller. Il sera prêt lorsque tu auras fini.

En gagnant la salle-à-manger quelques minutes plus tard, il tomba nez-à-nez avec Bob. Le jeune homme s'apprêtait à prendre son bain, baillant et s'étirant dans un geste cynique.

-Ca va, Pedro ! Passé une bonne nuit?

-Merci bien. Et toi?

-J'ai dormi comme un calife ! "Boccato di cardinale", comme disait Igor. -Il paracheva la phrase d'un long clin d'oeil.

Pedro lui fit signe de se taire, car il entendait Laura s'affairer dans la cuisine. Bob se campa contre la porte de la salle-de-bain et le regarda avec compassion.

-J'insiste sur ma proposition, Pedro -dit-il à voix basse, en élaborant un large sourire-. Je ne suis pas égoïste. Lorsque tu le voudras, nous pourrons conclure un pacte... disons de non-agression. Chacun, la moitié de la nuit. Que t'en semble-t-il? Maintenant que la fille est initiée à l'art difficile de l'amour. Autant de travail en moins pour toi ! Je ne veux pas me laisser aller à une vie facile et licencieuse. Les choses t'apparaîtront fort supportables sur ce monde d'infortune.

Pedro eut envie de le giffler. Il se contint et se rendit à la salle de séjour, en poussant un soupir. Il entendit Bob entrer dans son bain en sifflotant une chanson.

Laura,qui servait à ce moment le déjeuner, le surprit à l'observer. Elle rougit immédiatement. Il éprouva du remords en songeant que son regard avait pu être impertinent.

-Je peux t'aider?

-Non, non ! Cela ne se reproduira pas.

Elle tendit gauchement la tasse. Il s'en fallut de peu qu'elle ne la renversât sur Pedro.

-Je vais nettoyer ta chambre. Je ne sais pas ce qui m'arrive aujourd'hui !

-Laisse-moi la faire -la coupa-t-il-. Cela ne me dérange pas, j'y suis habitué.

-Non. J'ai promis que tu aurais un foyer. -Et elle ajouta, angoissée, en le regardant dans les yeux-: Je sais que ce n'est plus la même chose.

-Allons ! Ne te fais pas de soucis. Tu t'en acquittes parfaitement. Si je t'ai dit que je peux faire ma chambre, c'est afin que tu ne prennes pas du retard dans ton ménage. J'aidais toujours Elena. Quand ferons-nous une nouvelle promenade?

-Ce... Tu peux te promener à ta guise ! Tu sais comment procéder...

-Et pourquoi n'en faisons-nous pas une à trois? Cela enchanterait Bob.

-Qu'est-ce qui m'enchanterait? -Bob fit son entrée dans la salle, drapé dans une serviette de bain.

-Voler, Bob. Se laisser charrier par le vent.

-Moi? Tu es fou ! Plutôt mourir, mon vieux. Je ne sais pas comment vous avez pu vous livrer à ce genre d'exercice. Vous devez avoir une condition physique spéciale ! J'attrape la chair de poule à la seule idée de commettre une pareille stupidité.

-Mais si le vent est assez puissant que pour entraîner un astronef. Que crois-tu qu'il va advenir de toi?

-Qu'en sais-je moi ! Lorsque je suis tombé au milieu des rafales, je n'ai absolument pas eu l'impression d'être léger. Mon corps était lourd comme un sac de plomb. Tu vois? Je ne me suis pas mis à flotter. Je tournais comme une toupie, dans une chute sans fin.

Les rayons du soleil artificiel formaient un trapézoïde sur le sol, à proximité de la table. Le rugissement était assourdi au point d'évoquer une plainte lointaine.

-Ne t'en fais pas pour ça, Bob ! -dit-elle, marquant la fin de la pause-. Tu vas t'acclimater ! Tous n'ont pas la facilité de Pedro.

-C'est l'enfer ! -répéta Bob en regardant Laura-. Mais, un jour, les hommes viendront et je vous assure qu'ils pourront faire quelque chose. Ils découvriront au moins qu'il est possible de vivre dans ces nuages.

Et l'énergie éolienne leur fournira la force motrice bon marché pour exploiter la planète. Il suffira qu'ils se livrent à une étude systématique des courants pour connaître avec exactitude leur situation et le reste sera un jeu d'enfant. Question d'avoir le vent en face et de freiner progressivement jusqu'à toucher terre. On pourra construire des bases souterraines de lancement et comme il y a de l'eau et de l'air en abondance, on n'aura pas de problèmes d'approvisionnement. Pas comme sur les autres planètes où il n'y avait rien.

Il fit volte-face pour regagner sa chambre. Au passage, il happa Laura par la taille. Elle se libéra doucement, jetant à Pedro un coup d'oeil à la dérobée.

-Tu te trompes, Bob! -dit la jeune fille avec lenteur-. Les courants changent constamment de cours, sans une séquence fixe. Il n'en existe aucun qui ait un cours régulier.

-Ah? Eh bien, ils découvriront un autre système. La race humaine ne se laissera pas arrêter par un tel inconvénient. Et d'autant moins quand elle saura que plusieurs naufragés s'en sont sortis indemnes.

-Comment le sauront-ils? -demanda Pedro.

-Je vais construire un émetteur afin qu'on nous reçoive de la Lune ou d'une fusée qui se rend à Mercure. Ceux que les premiers naufragés ont utilisés étaient de vieux modèles.

Pedro s'engageait dans une des galeries lorsque Laura le rejoignit. Elle paraissait agitée.

-Que se passe-t-il?

-Je voulais te parler de Bob.

Elle jeta un rapide coup d'oeil à la maison; elle le prit ensuite par un bras et pénétra avec lui dans la galerie.

-Qu'il est agréable de se trouver à tes côtés! Je me sens en sécurité et apaisée. -Elle ajouta sur un ton suppliant-: Ne pense pas de mal de moi.

-Penser du mal de toi? Comment cela peut-il te venir à l'esprit? -Il la

prit par le menton et la regarda-. Je ne pourrais jamais penser du mal de toi, compris?

-Merci -murmura-t-elle. Elle lui déposa un baiser sur la main-. Tu es très bon, Pedro. Tu sais, Bob ne pourra jamais voler comme toi et moi. Ils ne le veulent pas. Ils lui ont cependant donné une chance. Ils l'ont guidé jusqu'ici au lieu de l'abandonner à son sort. Mais ils ne feront plus rien pour lui. Vois-tu? Et il se rend compte de sa situation bien qu'il ne la comprenne pas bien. Il pressent toutefois quelque chose. Il lui semble incroyable que tu aies pu voler et parcourir la planète, entraîné par les vents. Il est convaincu qu'il ne pourra jamais le faire. Il ne se trompe pas. Ceux qui vivent ici lui ont mis cette idée dans la tête. Ils savent ce qu'ils font.

-Mais, le crois-tu réellement? N'est-ce pas une simple impression que toi ou Bob vous avez?

-Non. Je te l'ai déjà dit: il existe ici un Ordre. -Et elle ajouta d'une voix tremblante-: A présent, je n'oserais plus me confier au vent, moi non plus.

Sans en dire plus, elle retourna sur ses pas, la tête basse. Pedro la vit quitter la galerie et se diriger vers la tente. Bob en sortit: il se rendait au baraquement des machines. Allait-il atteindre son objectif? Le seul fait que Elena allait apprendre qu'il était vivant, suffisait à le consoler. Il se sentait bien dans son nouveau milieu. Il ne craignait pas les vents et il se souciait aussi fort peu de résoudre le mystère. Mais il ne pouvait se faire à l'idée de rester là toute sa vie.

Bob, qu'il le voulût ou non, était obligé de fonder un foyer avec Laura. Il se chargerait de veiller à ce que cela se réalisât: il aimait la jeune fille, et lui souhaitait une existence digne et heureuse. Mais, unis, ils lui rappeleraient sa femme et son fils. Il serait malheureux. Une vie éternelle, comme disait Laura, ne lui servirait pas à grand'chose.

Bob, en manches de chemise, manipulait un équipement compliqué dans le baraquement.

-Comment ça va, Bob?

-Salut -Il se passa les doigts dans ses cheveux ébouriffés. Des gouttes de sueur dégoulinèrent le long de son visage. Il éteignit sa lampe de poche. Pedro crut, dans la semi-pénombre, remarquer un changement sur sa figure-. Cela n'avance pas beaucoup. Et cela me fatigue! J'ai la tête lourde et je me sens sans forces. Bien que la gravité soit presque équivalente à celle de la Terre, elle agit sur moi comme si elle était double. Ne ressens-tu pas cela, Pedro?

Pedro ne répondit pas. Bob sortit lentement de la cahute et aspira une grande bouffée d'air. Pedro eut la confirmation de ce qu'il avait cru remarquer quelques secondes plus tôt. De profonds signes de fatigue se marquaient sur le visage de Bob, qui respirait encore la jeunesse quelques jours auparavant. Et ce n'était pas tout: des rides s'étaient formées autour de sa bouche et de ses yeux. Il avala sa salive. Une terreur secrète. Il comprit qu'il ne pourrait faire part de son observation. Comment ne s'en était-il pas rendu compte plus tôt? Elles étaient probablement récentes. Il se souvint de l'histoire de la doctoresse et de ses amants. Et des angoisses de Laura. La lumière de la tente ne permettait pas de distinguer de tels détails. Mais sous les rayons du soleil artificiel, les traces devenaient perceptibles. Bob avait vieilli de dix ans.

-L'enfer, Pedro -haleta Bob-. L'enfer. Il doit y avoir quelque chose dans cette atmosphère qui provoque des bouleversements.

Il planta ses yeux dans ceux de Pedro.

-Comme c'est étrange! Je jurerais que tu as rajeuni.

-Quoi? Que dis-tu?

-Cela saute aux yeux. Tu me sembles jeune, Pedro, et tu étais l'un des membres les plus âgés de l'équipage! Je suis persuadé que tu avais des pattes d'oie... Et à présent ta peau ressemble à celle d'un bébé.

-C'est un effet de la lumière, Bob. Tu imagines bien que c'est impossible -se défendit-il, effrayé.

-Mais si je te dis que je le vois! Je ne peux pas me tromper à ce point.

-Ecoute, mon vieux: il vaudrait mieux se remettre au boulot. Plus tôt

nous en aurons terminé, plus grandes seront nos chances de partir d'ici. Tu en es conscient et tu vas t'y mettre. Seul, je ne serais pas capable de construire un émetteur.

Tout en parlant, Pedro regagna le baraquement, en proie à une très grande inquiétude. Car il se sentait effectivement frais comme un jeune premier. Il lui sembla même que son corps pesait moins qu'avant. Et que le sol spongieux ne s'enfonçait plus sous ses pas. Bob, en revanche...

-J'ai peut-être fourni trop d'efforts la nuit dernière -commenta ce dernier en entrant-. M'envies-tu? Il semble, apparemment, que non. La chasteté et le climat t'ont souri. Pas à moi. Il existe quelque chose sur ce monde qui est hostile à l'organisme humain. C'est du moins l'impression que j'ai. Le simple fait de coucher avec une femme ne peut pas engendrer ces effets. Au contraire, sur la Terre, je me sentais toujours mieux après l'avoir fait.

-Ne dis pas de bêtises! Mets-toi au travail car le temps presse. Je peux t'être utile à quelque chose?

-Non. Je travaille mieux seul. Va te promener si tu veux. L'idée de t'en aller ne te tente pas beaucoup, je crois, toi à qui le climat réussit tellement, pas vrai?

-Tu te trompes, Bob. Toi, parce que tu te sens vanné, et moi, parce que je me sens ragaillardi et léger, nous savons que notre destinée nous attend sur la Terre. Nous avons le même but, Bob. Vaille que vaille, nous sommes des hommes.

-Tu ne raisonnerais vraisemblablement pas de la sorte si tu n'étais pas marié.

-Je tiendrais le même raisonnement. Dieu nous a créés pour vivre sur la terre ferme. Tu vois? Un chemin aveugle.

-"Cette planète a été bénéfique à mon organisme. Et il s'est produit le contraire dans le cas de Bob. Mon Dieu, ce qu'il a vieilli! Pour quelle raison? La terreur ou les souffrances produisent les mêmes effets sur la Terre. Il existe des personnes qui vieillissent du jour au lendemain."

Ses pas le conduisirent insensiblement à la rotonde-sortie. Il n'émer-

gea de ses pensées que lorsque les rafales lui cinglèrent le visage. Une grande clarté pénétrait par la margelle. Des corps éthérés montaient en tournoyant de façon vertigineuse: ils glissaient ensuite au long des parois de l'ouverture comme des spectres minuscules. Assourdi par le fracas, il enfila le scaphandre et la combinaison spatiale, qu'après le premier voyage, il avait laissé dans une anfractuosité. Une impulsion secrète le décida à tenter sa chance dans la tornade. Il eut une petite hésitation en se souvenant de Laura. La jeune fille éprouvait des craintes. Pourquoi? Au bord du puits. L'atmosphère particulièrement diaphane. Il ferma les yeux et se jeta dans le vide. Quelques secondes plus tard, il flottait en éprouvant la sensation la plus absolue d'incorporéité. Il se souvint de Laura et se mit à la plaindre. La pauvre. Il savait qu'elle était en train de souffrir. Mais elle s'était donnée à Bob de sa propre volonté. Pourquoi? Elle était une femme après tout: il était impossible qu'elle ne cédât pas à ses faiblesses. Le jeune homme n'était toutefois pas digne d'elle.

Il allait toujours plus vite. L'atmosphère était plus claire et plus transparente que la première fois qu'il avait effectué le voyage. Sur la Terre, tout était matériel et dur. Ici, tout était léger et vaporeux. Le rugissement du vent éclatait en lointaines résonances. Cela revenait à flotter dans une cathédrale où un choeur aurait entonné un chant de gloire. Il comptait se laisser entraîner par les rafales où elles voudraient le mener. Il ne se souciait de rien. Il imagina qu'il se trouvait aux côtés d'Elena, l'enfant sur les genoux, lui étreignant ses petites mains. Bien qu'ils fussent loin, il les sentait proches. Il lui sembla même percevoir le gazouillement du gosse.

Un gigantesque nuage se matérialisa devant ses yeux mi-clos. L'ouragan le poussait dans sa direction. Il eut un pressentiment angoissé. En quelques secondes, il se retrouva sous le manteau vert. Il fut aspiré dans un tourbillon par l'ouverture inférieure et il atterrit sur l'éponge. Son angoisse s'accentua. Il se dévêtit rapidement de son scaphandre et, l'abandonnant à l'entrée de la galerie, il s'y enfonça résolument. Quel-

que chose l'attirait à l'intérieur du massif. Le sentier était dégagé. En quelques minutes, il arriva à la poche centrale. Il promena sa lampe dans la vaste caverne. La lumière fut reflétée par une masse brillante. Il étouffa une exclamation. Au centre de la cavité se dressait un corps cylindrique dont les deux extrémités disparaissaient dans la substance légère.

-Où as-tu été?

Quelque chose lui déplut dans le visage terni de Bob. Derrière lui s'étendait le campement brillamment illuminé. A contre-jour, ses cheveux étaient grisonnants, ses traits presque invisibles.

-Je suis allé faire un tour.

-Trois jours d'affilée? Ce n'est pas à moi que tu vas la faire. Cette petite pute m'a dit que tu étais en rapport avec certains êtres qui peuplent cette planète. Alors, que t'ont-ils dit?

Le flot de paroles s'interrompit. L'éclat de ses pupilles et sa respiration agitée étaient perceptibles.

-Tu es fou, Bob. As-tu terminé l'émetteur?

-Tu savais que j'allais échouer, hein? Et tu ne m'as pas averti. Lâche! Tu étais jaloux. Pourquoi n'as-tu pas été suffisamment homme pour me le dire? Malheureux. Igor t'a dit tout cela avec raison.

Il avait son révolver à la ceinture. Comme Pedro s'en faisait la remarque, Bob porta la main à son arme.

-Laisse cela tranquille, Bob!

La main resta rivée au révolver mais il ne le dégaina pas.

-Tu as peur! Non? Dis-moi à présent: qu'as-tu découvert? Parle!

-Je venais te le dire. Je voulais te faire une surprise.

-Ah oui? De quoi s'agit-il?

-J'ai découvert la fusée de la troisième expédition. Elle est prisonnière d'un nuage comme celui-ci, intacte.

-Oh! Oh! Et tu comptais m'en faire part?

-Ne sois pas idiot, Bob! Si ce n'était pas le cas, pourquoi serais-je

revenu?

-Pour une raison bien simple: tu venais rechercher Laura. Ton épouse spirituelle. Ah! Ah! Comme elle s'entend elle aussi avec "ces seigneurs du vent", vous auriez pu vous en aller sans rien me dire. Mais tu ne le feras pas, mon vieux. Tu vas me mener jusqu'à l'astronef et nous allons partir ensemble. Compris? Immédiatement! Allons-y!

-Et Laura?

-Elle est d'ici. Elle n'a aucune raison de s'en aller. Par ailleurs, elle ne restera pas seule. Elle est enceinte. Elle gardera un bon souvenir de moi.

-Nous ne pouvons pas l'abandonner dans cet état, Bob!

-Pourquoi pas? Sa mère, ne l'a-t-elle pas enfantée sans l'aide de personne? Allez! En avant! Je ne vais pas courir le risque que vous vous mettiez d'accord pour me rouler!

Au lieu d'obtempérer, Pedro avança avec calme. Bob fit un geste nerveux de menace. L'autre passa à côté de lui et se dirigea vers le campement.

-Que... que comptes-tu faire?

-Je te l'ai déjà dit: nous partirons avec Laura.

Bob était bouleversé. Et vieilli. Il avait l'aspect d'un homme de plus de soixante ans. Et sa voix. Il poursuivit son chemin. Bob démarra derrière lui, traînant des pieds. Il haletait lamentablement.

-"La fusée de la troisième expédition. Une machine spéciale. Elle vaut des milliards. Je m'en souviens. Et il pense emmener Laura! Fortune, célébrité et maîtresse d'un seul coup. Et quelle maîtresse! Elle a fait de moi une loque humaine! Je ne suis plus capable de la satisfaire. En revanche, avec sa maudite jeunesse qu'il a été glaner je ne sais où, il pourra tirer du plaisir d'elle pendant de longues années. Il m'a laissé me consumer parce qu'il savait que certaines choses ne peuvent pas se faire ici. Une femmelette! Que puis-je faire? Je ne gagne rien à le tuer. Et comme je vieillis. D'un an par heure, par minute, par seconde. Je suis perdu..."

Laura se trouvait dans la salle. Le visage fané: elle aussi vieillissait.

-Nous nous en allons. J'ai trouvé une fusée. Elle est intacte: ses membres d'équipage l'ont abandonnée sans soupçonner qu'elle irait s'incruster dans un nuage. Avec un peu de chance, nous pourrons l'en dégager.

Bon était encore loin et approchait lentement, au prix d'une marche pénible.

-Non, je ne m'en vais pas, Pedro. Je suis condamnée. J'ai perdu la faveur de ceux qui me protégeaient. Personne ne pourra me sauver. Tu partirais avec mon cadavre dans la fusée, car mon processus de vieillissement s'accélèrerait.

-Je ne peux pas m'en aller sans toi!

-Vas-t'en seul: on t'attend sur la Terre. Moi pas. Je ne suis pas celle que tu crois. Je t'ai trompé. Et ce fut ma première faute. Je connaissais l'existence de cette fusée, et je ne t'en ai rien dit. Je l'ai découverte après la mort de ma mère lorsque j'ai commencé à connaître les vents. J'ai pensé que nous pourrions être heureux tous les deux, en vivant ensemble, sans contraintes matérielles. Parce qu'ici les hommes comme toi ne meurent pas.

Elle soupira puis se passa la langue sur les lèvres.

-J'ai été égoïste, et punie. Bob est arrivé: je n'ai pas pu résister à l'attirance qu'il exerçait sur moi. Ils l'ont fait vieillir et t'ont conduit à la fusée. Cela signifie qu'ils te donnent une chance de t'en aller bien qu'ils t'apprécient. Va rejoindre ta femme et ton fils!

Bob arriva en respirant avec difficulté. Il ne jeta pas un regard à Laura.

-Allons nous en! Ne perdons pas davantage de temps...

-Laura ne veut pas s'en aller.

-Et alors? Elle a ses raisons. Envers et contre tout, elle est native d'ici. N'est-ce pas Laura? -Il la regarda d'un air suppliant.

-Oui, Bob. Partez, vous autres, et laissez-moi. Tout est arrivé de ma faute.

-Où y a-t-il un équipement pour Bob? -demanda soudain Pedro.

-Il y en a trois dans le second baraquement -lui apprit Laura.

Pedro partit. Laura sur ses talons. Bob s'adossa à la tente, une expression lasse et résignée sur le visage.

-L'un d'eux a appartenu à mon père. Je ne sais pas lequel.

Pedro en choisit un et en fit l'inspection.

-Je sais que tu attends un enfant, Laura. J'aurais des remords si je t'abandonnais. La fusée me rapportera beaucoup d'argent. Tu ne connaîtras pas de problèmes matériels et ton enfant non plus. Je veillerai sur vous. Celui-ci fera l'affaire de Bob! Le tien se trouve dans la rotonde, n'est-ce pas?

-Oui, celui de ma mère. -En voyant que Pedro s'apprêtait à partir, elle le retint et lui dit-: Tu ne me crois pas? Je ne peux pas m'en aller. Je mourrais de vieillesse avant que la fusée décolle. Par contre, si je reste, je parviendrai à élever mon enfant, ne fût-ce que quelque temps. Bob, lui non plus, n'en réchappera pas; tu pourras observer sur lui les effets dont je te parle. Le mal ou la malédiction une fois contractés, il n'est plus possible de s'y soustraire.

Au loin, le fracas s'intensifia. Laura disait la vérité. Pedro le comprit soudain. Il frissonna.

-Je ne te demande qu'une chose: ne raconte pas vraiment ce qui s'est passé ici. Dis seulement que c'est par hasard que le vent t'a conduit jusqu'à la fusée abandonnée. -Elle ajouta avec un sourire triste-: C'est une histoire comme il s'en passe chaque jour sur la Terre, non? Les hommes meurent ou s'en vont, et la femme reste et attend un enfant.

-Pedro! Pourquoi t'attardes-tu tant? -La voix avait une inflexion éplorée. Le rugissement devenait assourdissant. Il se répercutait, rageur, à travers les innombrables conduits de l'éponge.

-Emmène-le: il veut s'en aller. Le pauvre! Cela ne lui servira à rien. Le seul qui soit susceptible de s'en aller sans courir de danger, c'est toi. Adieu. Et pardonne-moi.

Pedro la regarda. Les yeux fatigués de la femme étaient sereins.

L'homme songea qu'elle perdrait bientôt tout son charme.

-Je n'ai rien à te pardonner. Je vais abandonner Bob. Dans une heure, tout au plus, je serai de retour. L'enfant ne peut pas rester seul. Je me chargerai de lui et, si Dieu le veut, une autre occasion se présentera à moi, un jour ou l'autre, de partir d'ici. La vie éternelle n'est pas faite pour les hommes, Laura.

Des larmes coulèrent sur le visage flétri.

-Non, tu ne dois pas. Ce serait injuste!

-Un enfant va naître. Mon devoir est de rester et de veiller sur toi.

Elle commença à sangloter.

-Je ne peux rien t'offrir, Pedro. Avant, je possédais ma jeunesse, et à présent...

Pedro s'empara de l'équipement et prit ses dispositions pour sortir.

-Et l'enfant? Si tu étais encore jeune, je n'aurais aucun scrupule à t'abandonner.

Il se dirigea vers la tente, en toute hâte.

-Allons-y, Bob. Laura reste.

Bob s'empressa de le suivre. Pedro fit un signe d'adieu à Laura. Bob ne se retourna pas. Comme ils pénétraient dans la galerie, il jeta un ultime regard à la tente. La femme continuait à se découper dans l'embrasure de la porte, les cheveux grisonnants, manifestant une certaine distance.

-Pourquoi le vent souffle-t-il si fort? Nous ne sommes même pas à l'air libre -commenta Bob en haletant.

-Nous sommes revenus au même point, Bob.

-Comment le sais-tu?

-L'équipement de Laura se trouve là.

-Ce n'est pas possible. Et la fusée?

-Je ne sais pas. Tu as bien vu que le vent nous a charriés trois heures durant sans opter pour une direction bien définie. Et voilà qu'il nous dépose ici. En outre, l'atmosphère est perturbée.

Les deux hommes avaient ôté leurs scaphandres. Une colère impuis-

sante se refléta sur le visage de Bob.

-Canaille! Tu l'as fait exprès!

Pedro l'affronta avec calme.

-Ecoute Bob: tu es un navigateur. Tu sais, en outre, qu'il est difficile de s'orienter dans un milieu inconnu sans instruments appropriés, n'est-ce pas? Comment prétends-tu que je puisse à volonté me rendre sur ce nuage?

-Et comment l'as-tu découvert, alors?

-Le vent m'y a conduit sans que je m'en rende compte. En revanche, il ne l'a pas fait cette fois-ci. Pourquoi? Peut-être le hasard s'en est-il mêlé la première fois. J'aurais vraisemblablement dû m'en aller aussitôt. Une occasion perdue!

Il se dévêtit de son équipement, et le rangeant à côté de celui de Laura, il prit le chemin du campement.

-Ne me laisse pas ici! Porte-moi! Je peux à peine marcher.

Le rugissement de la bourrasque avait tendance à décroître. Les tourbillons faisaient des incursions timides dans la margelle. La lumière avait augmenté de façon inusitée. Pedro éprouva une étrange émotion. Il semblait que Bob ne percevait pas ces phénomènes.

Il passa un bras de Bob au-dessus de son épaule et entreprit sa marche. Il progressait relativement vite malgré sa charge. Il se sentait plus léger et plus agile que jamais. Une grande clarté s'atténuait dans son dos.

-Me retrouver en présence de cette fille! Je meurs, Pedro -nasillait Bob-. "Ils" me haïssent. Tu gagnes. Tue-moi plutôt...

-Tais-toi, mon vieux. Tu te reposeras au campement. Tu as besoin d'un bon somme.

-Cette femme m'a été fatale, Pedro. Fatale! Et je la désire. Je la désire toujours davantage. Et je suis vieux, vieux...

-Souviens-toi qu'elle attend un enfant de toi.

-Un enfant. Qu'en ferais-je? Sur la Terre, peut-être... Mais ici... Me remettre au lit avec elle! Je mourrais sur son corps. Je m'accorderai au moins cette satisfaction. Tu ne t'y opposeras pas, n'est-ce pas? Tu n'as jamais voulu coucher avec elle. Et je te l'ai offerte. Tu ne peux pas me faire à présent un coup vache, Pedro. Regarde dans quel état je suis.

-Cesse de dire des bêtises. Elle saura ce qu'il faut faire. Pour moi, elle est ta femme. Comprends-tu? Il est dommage que tu ne l'aies pas compris dès le début.

-Et pourquoi restes-tu, alors? N'as-tu pas une femme sur la Terre? Et un enfant?

-Tu as bien vu que la fusée a disparu. Comment m'en irais-je?

-Ne mens pas, Pedro. Tu comptais rester.

-Oui. Je ne pouvais me résoudre à laisser seule Laura enceinte. Je voulais te conduire à la fusée pour que tu t'en ailles seul, puisque le climat ne te réussissait pas. Moi, en revanche, je le supporte bien. Je pouvais et je devais rester.

-Est-il vrai que tu n'es pas amoureux de Laura? Tu n'accomplis pas ces sacrifices sans raison.

Pedro soupira.

-Je suis marié, Bob. J'aime beaucoup Laura parce qu'elle m'a témoigné de la bonté.

-Grande doit être ta tendresse pour que tu aies choisi de rester. Crois-tu que nous pourrons trouver la fusée demain?

-Nous essayerons, Bob.

-"Nous ne la retrouverons pas. Ce fut un coup de chance, et rien de plus. Que c'est bizarre! Tant pis. Advienne que pourra. A présent, je sais que je ne reverrai plus mon gosse. Mais s'il devait prendre connaissance de mon histoire, je suis sûr qu'il me comprendrait. Il sera un homme et ira de l'avant. Pauvre Bob! Une épave humaine. Lui, au moins, aurait pu s'en aller. Laura avait raison: il continue à vieillir."

Une musique parvint à ses oreilles. Il sursauta. Il reconnut la mélodie: la même qu'il avait entendue lorsqu'il s'était, la première fois, dirigé vers le campement. Il eut subitement la sensation d'être au centre d'évé-

nements déjà vécus. Une atmosphère paisible, parfumée. L'éponge se balançait légèrement. Le rugissement de l'ouragan était apaisé.

Le campement. Qu'il était beau ! Il s'arrêta. Bob, la tête penchée, semblait dormir, affalé entre ses épaules. Oui, la même sensation de paix. La lagune bordée de fleurs éthérées. Pourtant, il y eut un moment où sa beauté cessa d'attirer son attention. Pourquoi ?

Il avança rapidement, avalant le chemin. L'angoisse lui nouait la gorge. La porte s'ouvrit: une jeune fille se tenait sur le seuil.

-Laura ! -Bob émit un son guttural. Sa voix devint rauque tandis qu'il soufflait bruyamment. Pedro, ébahi, le lâcha. L'autre tomba à genoux, les yeux exorbités.

Laura le regarda avec une pitié infinie. Ses yeux sombres se posèrent ensuite sur Pedro. Elle approcha.

-Tu t'es fait attendre -La voix était timbrée, tremblante.

En arrivant à sa hauteur, elle ploya ses genoux et tomba à ses pieds. Lui saisissant les mains, elle y déposa des baisers. L'homme sentit que les larmes tombaient sur sa peau. Il la releva. On percevait le rugissement mélodieux et lointain du cyclone. Sur le sol, Bob, défait, respirait avec beaucoup de peine.

-Maudite pute ! -Les paroles lui jaillirent de la bouche, rauques, cassées-. J'aurais dû te tuer. Et toi, bandit ! Qu'en est-il de tes promesses ? Ne me disais-tu pas qu'elle était ma femme ?

Il se redressa dans un effort surhumain. Il se mit à genoux. Un autre coup de rein et il était debout. Un vieillard. Il tituba, parvint à atteindre la tente et, s'y retenant, il marmotta:

-Allons ! Te souviens-tu de la première nuit ? Comme tu as gémi et frissonné ensuite ? Comme tu t'es vautrée de plaisir ? Vas-tu m'abandonner maintenant que je suis vieux ? Toi, qui portes la responsabilité de tout ? Viens. Approche !

Laura baissa la tête avec humilité. Sa voix se répercuta en écho:

-Non, Bob. Je n'oublie rien. Mais, à quoi est dû, crois-tu, mon nouvel aspect ? J'aurai un enfant qui saura qui fut son père. Comprends-tu ?

Il sembla que Bob allait répliquer quelque chose. L'effort qu'il avait déployé se traduisait dans une moue douloureuse. Il retomba lentement.

-Il faut prendre soin de lui et veiller sur ses derniers moments -dit Pedro à voix basse-. Emmenons-le dans sa chambre.



SCISSIPARITE.

(à Marcial Souto)

Il arriva de l'île à la nage, seul, et accomplit quelques pas sur le sable avant de s'effondrer. Il n'inspirait en rien de la crainte; bien au contraire, cet exploit que je tenais pour impossible, cette façon d'arriver qui ne correspondait absolument pas aux légendes que l'on colportait au sujet d'invasions terribles à bord de vaisseaux impressionnants, avait un côté héroïque et triste à la fois, un côté qui me fit éprouver une sympathie immédiate pour l'étranger blond.

J'étais assis parmi les rochers, à attendre le coucher du soleil. Je savais ce qui allait advenir; c'est pourquoi je courus jusqu'au corps étendu, essayant d'opérer sans retard. Il avait les yeux ouverts, la joue droite collée au sable, et haletait à la limite de l'épuisement; il était nu: seule une grosse ceinture de cuir lui ceignait les reins, et je remarquai aussitôt la petite bourse qui en pendait. L'oeil, bleu, lointain, qui me regardait, ne reflétait pas la peur.

Je tentai de le relever, mais je n'ai jamais été très vigoureux, et lui ne semblait pas en état de me prêter son concours. Il était comme mort. Je le saisis alors par les bras et j'entrepris de le traîner sur la plage. Il subsistait un espoir qu'il n'ait pas été vu; mais on perçut bientôt les cris dans le bois et je sus que tout était vain.

J'eus un réflexe bizarre: je m'emparai de mon canif et coupai les liens qui retenaient la petite bourse opaque à la grosse ceinture noire; je l'empochai, tout comme le canif, et je fis mentalement mes adieux à l'étranger.

Je regagnai les rochers. Ce n'était pas pour me cacher, car on pouvait me voir; je savais qu'on ne me ferait de toute façon pas de mal. Je ne voulais tout bonnement pas être complice de ce qui allait se produire, bien que j'en éprouvasse d'avance les inévitables remords.

La lumière étrange qui naît au coucher du soleil me révéla un corps mutilé, disloqué en sept morceaux, et un sang mi-violet mi-noir que le sable buvait rapidement. Les adultes creusaient dans la plage sept puits

distants les uns des autres et ils enterrèrent séparément les membres, la tête, le tronc, les pieds et les mains de l'étranger. Je ne voulais pas regarder mais je ne pus m'en empêcher. Les aigreurs se manifestèrent pendant un moment dans mon estomac et je finis par vomir parmi les rochers. Les adultes se replièrent ensuite sur le bois et je restai seul sur la plage déserte, aux prises avec le dégoût et avec la haine; la plage n'était plus la même: elle était froide et hostile. Et lorsque les étoiles apparurent, elles me semblèrent également menaçantes et glaciales.

J'arrivai à la chaumière fort avant dans la nuit et, à la lumière de la lanterne, j'enfouis dans un coin de terre la petite bourse de nylon opaque. Je pensais que Luisa dormait, mais sa voix un peu cassée et rendue rauque par le sommeil me parvint du grand lit. Je tressaillis.

-Qu'es-tu en train d'enterrer? -s'enquit-elle.

-Des oeufs -répondis-je-. Trois oeufs rouges.

Ma façon de répondre coupait court à toute nouvelle question, surtout avec le ton que je pris. Je regrettai aussitôt ma sincérité, mais je compris ultérieurement que cela revenait au même; elle aurait tôt ou tard cherché à savoir la vérité; l'erreur consista à n'avoir pas pris davantage de précautions.

Je me couchai et Luisa délaissa sa poupée favorite pour se lover autour de mon corps.

I

Quelques semaines durant, les choses suivirent apparemment leur cours normal. Je savais qu'un changement s'était opéré, mais je ne parvenais pas à imaginer de quel ordre ni quand il se manifesterait. Quant à moi, j'éludais tant les événements que mes propres pensées. J'aurais désiré oublier la vision de la plage, mais la scène déferlait comme un ressac aux rives de ma mémoire. Je sentais croître ma haine à l'égard des adultes et j'en arrivai même à interrompre délibérément mes conversations avec l'un d'eux, le plus acceptable, que nous appelions le vieux F. Je faisais également mon possible pour rester à l'écart de mes com-

pagnons, mais je n'y parvenais pas toujours car j'avais souvent besoin d'eux.

Après un certain temps, je ne pus que constater des faits insolites et commencer à établir des relations entre eux, bien que je n'aie pas voulu en chercher tout de suite l'explication. Il y eut deux faits évidents et un troisième plus sujet à caution mais non moins réel. Le premier fut la disparition d'Inès, que l'on commenta brièvement parmi les garçons, non que nous n'aimions pas tous Inés -l'événement nous touchait en quelque sorte tous, à un même degré- mais ils ne débattaient jamais longuement d'un problème: lorsqu'ils ne lui trouvaient pas une solution immédiate, ils l'évitaient; au bout de quelques jours, ce fut comme si Inès n'avait jamais existé pour eux. Luisa, en revanche, semblait préoccupée et manifestait de la crainte; et je notai qu'elle se mettait à faire des allées et venues sans donner d'explications.

Le second fait fut la naissance d'une petite plante dans la chaumière. Je découvris une pousse timide, à l'endroit précis où j'avais enfoui la petite bourse opaque. On pressentait quelques petites feuilles d'un vert très sombre. Mon coeur palpitait fortement et, sans savoir pourquoi, je me sentis envahi d'une étrange allégresse inconnue.

Le troisième, que j'ai qualifié de "sujet à caution", s'était manifesté avec plus de lenteur mais, une fois constaté, il se mua en certitude et apparut irréversible: je découvris que je me souvenais, ou savais, ou croyais me souvenir ou savoir une quantité de choses que je n'avais jamais su auparavant et que personne ne m'avait apprises. Je le ressentais comme une forme d'entendement que je ne peux pas expliquer: un rapport différent avec le monde des fourmis et celui des arbres et même une compréhension -qui n'excluait pas pour autant la haine- du monde des adultes.

Quelques questions non formulées, qui marinaient en moi, surgirent naturellement ainsi que leurs réponses; je ne voulus pas en sonder d'autres, préférant les laisser imprécises sans qu'elles affleurent; mais je savais, de toutes façons, qu'elles devraient surgir en leur temps, qu'une

force était en train de croître en moi malgré ma volonté et que je ne pourrais pas l'arrêter; je pouvais seulement, peut-être, différer la conscience de cette croissance, et ce jusqu'à un certain point. C'est pourquoi j'avais besoin d'alcool, de retrouver la promiscuité de la grande maison ou de jouer aux cartes avec les gars.

La fin de cette étape fut marquée par ma visite au vieux F. Ce fut à l'époque où les deux petites feuilles de la plante s'étaient unies à leur extrémité supérieure pour former un semblant de sphère, un peu aplatie, sur laquelle on pouvait discerner un cercle de petits points qui bourgeonnaient, comme des verrues. Je voulais voir le vieux pour lui poser quelques questions, non seulement au sujet de ces événements mais aussi au sujet de moi-même. Le vieux avait suffisamment vécu que pour avoir au moins observé une série de faits; mais il était en outre de notoriété publique qu'il savait également penser. Ou peut-être voulais-je le voir pour qu'il me confirme tout bonnement dans mon attitude. Mais je ne pus rien lui dire.

Il manifesta de la surprise en me voyant arriver, comme s'il se plaignait de mon absence prolongée. Il avait une cigarette au bec, rivée à la commissure des lèvres, et après l'avoir vu tant de fois je ne remarquai qu'alors qu'il me ressemblait de façon extraordinaire: la tête chauve, les rides, les yeux; pas tant les traits particuliers mais la vieille physionomie, cette façon spéciale d'être vieux; il ne ressemblait pas aux autres adultes et aux autres vieux que je connaissais, tout comme moi je ne ressemblais pas aux jeunes de mon âge (j'avais, à cette époque, quinze ans environ).

Ce fut une conversation muette, un laisser-aller, en fumant et en absorbant du maté, avec parfois des coups d'oeil fugaces, à la dérobée, de part et d'autre. Lorsque le maté eut, depuis un moment déjà, cessé de circuler et que la nuit fut bien implantée, il finit par dire "bon", comme s'il ne s'était que trop attardé à une sorte de prologue, équivalant presque à un bouche-trou, et qu'il était à présent nécessaire d'aborder le vif du sujet.

-Bon -répéta-t-il-. Que se passe-t-il?

Il me regarda avec une grande tendresse. Mes yeux se remplirent de larmes.

-Je ne sais pas -répondis-je, en me mordant les lèvres-. Je ne sais pas.

Une résistance intime se manifestait, qui m'interdisait de parler de tout cela, de l'étranger, de la petite bourse, d'Inés, de la plante, de Luisa et de ma propre évolution; et je sentais déferler les questions à propos de mon origine indéterminée, de l'île et de ses femmes, du mal qui nous frappait tous, et je finis par éclater en sanglots, comme un enfant, plein de rage et de honte. Je serrai les poings mais continuai à pleurer.

Le vieux laissa la scène se dérouler sans faire de commentaires. Il quitta son banc et, comme si cela lui pesait et alors que ce n'était pas nécessaire, il entreprit d'allumer le réchaud à kérosène, et ensuite il me parla, en me tournant le dos, comme s'il traitait d'un thème général sans importance.

-Tout sera différent, dès maintenant, fiston -et il ajouta, après avoir marqué une pause importante:- du moins pour toi.

Cela suffisait. Je lui serrai la main en silence. Je refis le chemin lentement et pensif sous les étoiles.

II

Les petites pointes analogues à des verrues poussèrent et se muèrent en une douzaine de tentacules ou de gros cheveux. La plante atteignit quelque trente centimètres de hauteur; la tige avait une couleur violacée, et la sphère et ses tentacules prenaient une teinte violette plus rosée. Ces appendices, ployant sous leur propre poids, décrivaient une courbe délicate et tombaient pratiquement à mi-hauteur de la tige. Ce fut peu après que commença l'étrange symbiose avec les moustiques.

J'avais toujours témoigné une certaine sympathie à un type de moustique qui était relativement différent d'autres variétés: on ne les surprenait jamais à voleter ou à se poser sur les gens ou sur la nourriture; ils se bornaient à rester immobiles sur un mur ou sur une pièce de vêtement qui pendait, et de préférence dans des zones humides. Les ailes étaient arrondies, avaient plus d'envergure et étaient fort écartées à leur extrémité postérieure alors qu'elles étaient presque unies, plus rigides, à leur naissance près de la petite tête. Ils ressemblaient à des modèles réduits de papillons mélancoliques, aux ailes grises déployées en permanence.

Ces moustiques commencèrent à se multiplier dans la chaumière et ils se regroupaient dans le coin où se trouvait la plante; je remarquai ultérieurement qu'ils entraient et sortaient par de petits orifices situés sur les appendices. Si je n'avais pas éprouvé ce respect, que m'inspirait leur évident rapport avec les oeufs rouges enterrés, j'aurais cédé à la tentation de sectionner la plante pour savoir ce qu'allaient y chercher les moustiques et jusqu'où menaient ces conduits.

Une longue disparition de Luisa coïncida avec ces événements; j'appris qu'elle aussi avait meublé une partie de ce temps dans la promiscuité de la grande maison. Cela ne me dérangea pas qu'elle le fît. Lorsqu'elle revint, je ne lui posai pas de questions ni ne lui adressai de reproches, et j'acceptai le fait avec flegme; par contre, la fureur s'empara de moi lorsque je la surpris, une après-midi, à essayer de tuer ou à semer la panique parmi les moustiques avec une loque. Elle s'en offensa et, pour se venger, regagna la grande maison; mais quelques jours après, elle était de retour dans la chaumière.

Les fourmis apparurent lorsque les appendices, qui continuaient à gonfler, touchèrent le sol. Elles étaient un peu plus grandes que celles que j'avais coutume d'observer, mais elles semblaient appartenir à la même espèce: elles possédaient, à vue de nez, une petite tête garnie de deux antennes et d'appréciables mandibules; leur corps se composait de deux segments, reliés par un étroit cordon. J'aimais les voir cheminer de leur démarche souple, empreinte d'une grande élégance. Ces fourmis avaient édifié un cône de fourmilière, dans un coin de la chaumière, et les moustiques se prêtèrent à cette curieuse activité d'en-

trées et de sorties par les appendices. Une colonne ordonnée quittait la fourmilière pour entrer dans un appendice et sortir par un autre, et elle la regagnait ensuite, en procédant également de façon ordonnée.

J'avais craint au début qu'elles ne détruisent la plante, et j'étais inquiet, aux aguets, jusqu'à ce que je découvre qu'elles revenaient invariablement sans rien emporter, à la différence des autres fourmis qui avaient pour habitude de déchiqueter des feuilles et des fleurs et de ramener leur butin à la fourmilière. Je constatai avec tout autant de soulagement que la plante ne se ressentait absolument pas de cette activité, et qu'elle continuait à pousser. Les fourmis et les moustiques ne se couraient pas dans les pattes; les premières se contentaient d'un appendice d'entrée et d'un autre de sortie, et je n'imagine pas ce qui devait se produire lorsqu'elles rencontraient à l'intérieur les moustiques qui empruntaient les autres conduits. Je n'ai jamais remarqué de signes d'affrontement.

Une après-midi, quelques-uns des jeunes -Alberto, Eduardo, Mabel, Esther et je ne sais quel autre encore- se pointèrent avec des bouteilles d'alcool, qu'ils étaient parvenus à dénicher chez les adultes. Ils apportaient également des morceaux de viande grillée. Nous mangeâmes et bûmes, et ensuite une sorte de torpeur nous envahit. Je me couchai à même le sol, la tête appuyée contre l'un des troncs horizontaux de la paroi de la chaumière, à proximité de la plante; je craignais que, consciemment ou inconsciemment, les gars ne lui causent des dommages. Luisa, qui poursuivait sa liaison un peu tumultueuse avec moi, s'allongea à côté de l'un d'eux -je ne sais pas s'il s'agissait d'Alberto ou d'Eduardo-, et Esther et celui qui restait s'enlacèrent également, sur le sol, à un des flancs du lit. Mabel commença à me regarder intensément, assise en face de moi contre la paroi opposée, mais j'étais en train d'élaborer mentalement une très intéressante théorie au sujet de la plante, des fourmis, des moustiques et de l'étranger, et j'étais justement parvenu à découvrir le lien qui unissait tous ces éléments et à tirer une conclusion

irréfutable. J'éprouvai le besoin de parler immédiatement à Luisa, mais elle était encore occupée.

Je laissai mon esprit vagabonder dans ses méandres, et entrai dans une somnolence qui, curieusement, n'interrompait ni n'engourdissait mes pensées: je prenais tout bonnement du recul par rapport à elles, de sorte que je pusse pratiquement les observer dirais-je; leur formulation se perdait dans des paroles ou dans des images et elles décrivaient à présent un beau parcours, une arabesque constituée de multiples lignes courbes qui s'entrelaçaient et s'entrecroisaient. Mabel, enhardie peut-être par mon apathie ou simplement par son propre désir, commença à se couler dans ma direction. Elle en vint à me caresser le corps et finit par me défaire le pantalon pour se mettre à jouer avec mon sexe. Excité, je remarquai qu'une nouvelle voie s'ouvrait dans mon esprit. C'était quelque chose qui ne m'était jamais survenu. J'éprouvais les sensations et je pouvais aussi participer sensitivement aux actes de la jeune fille, et le jeu de mes pensées ne s'interrompait pas: je pouvais assister simultanément aux deux événements, confiné dans une troisième position mentale. Mon attitude passive rendait vraisemblablement Mabel furieuse, et la fureur la surexcitait et l'amenait à multiplier ses manifestations érotiques. Quant à moi, une félicité inconnue m'innondait chaque fois que survenait l'orgasme; ce phénomène était plus proche des processus mentaux que du domaine strictement sexuel: une libération, un affinement ou une purification de ces idées non exprimées.

Ce fut ensuite la panique qui m'envahit. Je pris peur de moi-même, je sentis que j'étais fou ou sur le point de le devenir, que j'étais dans un état où n'existaient ni règles ni références habituelles; je me vis alors contraint à agir, à mettre absolument fin à cet état de félicité qui engendrait la crainte en moi. Je quittai ma confortable position, me levai, prit Mabel par les épaules et la secouai avec haine; je le forçai ensuite à se mettre à genoux et lui introduisit mon sexe dans la bouche. Luisa s'était assise sur le lit, les autres dormaient, et elle me raconta plus tard, très effrayée, qu'elle m'avait vu me cramponner aux che-

yeux de Mabel, qui pleurait de douleur et de rage, et qu'au moment de l'orgasme mon visage et tout mon corps avaient, pour quelques instants, viré à une couleur de cendre; que je semblais si vieux qu'il n'était plus possible de m'attribuer d'âge, vieux comme un cadavre embaumé, les rides du visage prononcées au point que j'évoquais une pièce de céramique crevassée. Et je ne garde aucun souvenir de ces moments; je me rappelle seulement que j'étais immédiatement sorti de là, juste après, pour aller dormir dans le bois.

III

J'avais perdu l'habitude de me rendre sur la plage et d'assister aux couchers de soleil. Le cadavre mutilé de l'étranger blond avait définitivement empoisonné mon seul moment de bonheur, de plénitude, ces fins d'après-midi silencieuses et rouges. Les rares fois où j'avais regagné les rochers, j'avais éprouvé de la nervosité et je m'étais senti désaxé par rapport au paysage; ma relation avec les choses que je voyais et ressentais était empreinte d'angoisse ou de distraction: comme si je m'imitais moi-même, un petit homme assis parmi les rochers, jouissant du coucher de soleil. Et c'est pourquoi je cessai de m'y rendre, bien que quelque chose m'appelât sur la plage, sans que je susse quoi. Il me devenait simultanément toujours plus pénible de quitter la chaumière: j'étais obsédé par l'idée que quelqu'un pourrait nuire à la plante ou aux insectes, et j'avais décidé de jouer un rôle de gardien qui se résumait en fait à limiter mon indépendance et à me peser. Plus d'une fois, je me comparai à un de ces tristes adultes qui passent leur vie à accumuler des provisions en vue d'un hiver qui ne survient que rarement. Inexplicablement, Luisa restait à mes côtés; elle poursuivait ses excursions méthodiques et son repliement sur elle-même, arrivant à m'exaspérer par sa prolixité et sa complexité dans le jeu avec ses poupées, qu'elle vêtait et dévêtait, peignait et dépeignait, et surtout quand elle s'adressait à elles et faisait mine de les inviter à prendre le thé.

Le petit monde qui évoluait à l'entour de la plante poussait visiblement; la plante, plus vigoureuse et plus massive que jamais, m'arrivait déjà

à hauteur du nombril, et les appendices, plus gros à présent et pareils à des trompes d'éléphants, avaient grandi proportionnellement et leurs bouches reposaient toujours à même la terre. Le ton violacé s'était enrichi de nuances verdâtres et rouges. L'activité des fourmis était fébrile: je dénombrai huit fortes colonnes d'ouvrières qui allaient et venaient. Elles avaient édifié de nouveaux cônes de fourmilières à proximité de la plante. Les moustiques formaient de petites colonies, analogues à des grappes: ils semblaient avoir renoncé à cette solitude qui les caractérisait et les rendait tellement sympathiques pour se fondre sur de grosses taches sombres qui maculaient les murs et le plafond autour de la plante; et ils entraient et sortaient des appendices non plus un par un mais en groupes.

Pressentant que les choses étaient arrivées à un degré de maturité que seul moi je pouvais appréhender, et comme si je recevais un ordre de moi-même que je devais accepter sans discussion, je me résolus à mettre certaines choses au clair, en commençant par tirer les vers du nez à Luisa. Lorsqu'elle revint de l'une de ses mystérieuses excursions, je la saisis par les mains et la regardai droit dans les yeux.

-Où est Inès? -demandai-je avec fermeté.

Elle essaya de feindre l'ignorance, mais elle avait détourné le regard et je sus que je ne me trompais pas. Je tentai à plusieurs reprises de la faire parler sans recourir à la violence, mais je finis par perdre patience et lui tordre un bras. Elle dut faire volte-face et tomba à genoux, me retournant le dos, criant et se plaignant de ce que je lui faisais mal et que j'étais en train de lui casser le bras. Je ne fléchis pas. Et alors que j'étais parvenu à lui arracher la promesse de tout me révéler et sur le point de la lâcher, les autres arrivèrent et restèrent cois devant la scène.

Luisa mit ma confusion à profit pour se libérer et se mettre hors de ma portée. Ses yeux brillaient, à cause des larmes et de rage; elle pointa sur moi un index et cria aux autres:

-Jorg est fou! -et désignant le coin:- A cause de cette plante!

Les autres n'avaient jamais prêté attention à la plante, ou s'ils l'avaient fait ils ne lui avaient pas accordé d'importance. A présent, ils la regardaient avec curiosité. Je me rappelle les visages de Esteban et Lucia, d'Alberto et de Silvia, qui reflétaient l'étonnement et le dégoût. Nous n'avions jamais vu une plante pareille et, en vérité, son aspect n'était pas agréable, pas davantage que la mystérieuse et intense agitation qui régnait tout autour d'elle.

-N'en dis pas plus -dis-je à Luisa en guise d'avertissement, en la regardant durement. Je compris qu'il était impossible de la faire taire, et à peine ouvrait-elle la bouche que je lui assénai un coup de poing qui parvint à endiguer le flot des premières paroles; je lui fendis une lèvre qui se mit à saigner abondamment. Les autres se divisèrent en deux groupes: l'un, composé de filles, s'empressa de porter secours à Luisa qui fondait en sanglots; l'autre, composé presque essentiellement de garçons, convergea vers moi et vers la plante; je m'interposai entre la plante et eux.

-Jorg -dit Alberto-. Jorg.

-Allez au diable -leur répondis-je-. Foutez le camp d'ici!

-Jorg, ne t'exprime pas comme un adulte. Que se passe-t-il?

-Rien qui vous regarde. Foutez le camp. La chaumière m'appartient. Luisa m'appartient. La plante m'appartient. Vous n'avez rien à faire ici. Dehors.

Ils hésitèrent quelques instants et il me sembla qu'ils optaient tacitement pour la violence; mais je les attendais de pied ferme. Lorsque Eduardo fit mine d'approcher de la plante, je lui barrai le chemin avec une chaise, dont j'avais empoigné le dossier de la main gauche, tandis que je brandissais dans la main droite une des bouteilles vides qui jonchaient le sol. Je brisai la bouteille sur le mur vermoulu et exhibai de façon menaçante le tesson effilé. Eduardo battit en retraite.

-Vous allez vous en aller -leur dis-je, et j'entrepris de brandir le tesson de bouteille sous leur nez. Ils reculèrent tous jusqu'à la porte. Les filles également. Et ils commencèrent à s'en aller; tous sauf Mabel, qui s'était confinée dans un rôle de spectatrice, assise à même le sol, dans un coin, un peu cachée par le lit.

-Luisa reste -ajoutai-je, en la saisissant par un bras. Esther et Alberto essayaient de l'emmener, saignant encore de la lèvre et pleurant, mais la menace de la bouteille fit son effet et ils la lâchèrent. Ils finirent par s'en aller tous et je barricadai la porte, en poussant de l'intérieur une targette oxydée que nous n'avions jamais utilisée et que j'éprouvai quelque peine à manoeuvrer.

IV

Ma transformation physique coïncida avec la nouvelle liaison entre les filles et moi; pour quelque obscure raison, Mabel était restée et s'employa à convertir Luisa, pour lui faire oublier la mauvaise impression que lui avaient laissée mes coups, et à l'intégrer à ce monde bizarre formé par elle et par moi, par la plante et les insectes. Mabel se mua en un allié précieux; elle faisait office d'espion à la grande maison, me rassurant régulièrement par ses nouvelles; elle effectua également quelques voyages jusqu'au lieu de séjour des adultes, et en ramena quelques éléments dont j'avais décidé de faire provision: un pic, une pelle, deux petites brouettes, de la nourriture en conserve, quelques réchauds, et de nombreuses autres choses. Luisa persistait à faire ses excursions; je fus en proie à une grande nervosité le premier jour, en songeant qu'elle ne reviendrait peut-être pas, mais elle revint; je la laissai vaquer en paix tandis que je poursuivais mes préparatifs de défense et mon approvisionnement. Mais nous passions le plus clair de notre temps à des jeux érotiques, atteignant au cours des variantes à trois des paroxysmes que je n'avais jamais imaginés auparavant; et je me sentais chaque fois plus étranger et partagé entre des sentiments. Et curieusement, c'était Mabel qui stimulait ces jeux.

La plante perdait ses appendices, les fourmis et les moustiques interrompaient leur activité, et elle entrait apparemment dans une période de repos. Les moustiques constituaient déjà des grappes volumineuses, comme d'énormes noyaux, dont se détachaient une infinité de

ramifications, également constituées par des moustiques, qui s'unissaient à d'autres noyaux, et de la sorte occupaient pratiquement tous les murs et le plafond de la chaumière. Les fourmis s'étaient enfoncées dans la fourmilière, bien qu'on en vît une de temps à autre furetant à proximité des accès ou explorant seule divers endroits.

Au bout de quelques semaines de ce mode de vie, mon corps avait acquis de façon définitive cet aspect gercé et grisâtre que Luisa avait surpris chez moi l'instant fugace d'un orgasme. Je pouvais creuser avec les doigts dans les profonds sillons de mon visage, qui prenait une consistance de carton et qui semblait voué à devenir encore plus dur, comme de la pierre. Le corps avait viré au gris, et le duvet des mes bras, de mes jambes et de mon torse, virait au blanc; je remarquai également qu'un nouveau duvet, blanchâtre, naissait aux différents endroits où il était inexistant auparavant, comme la tête, le dos et le revers des bras et des jambes. Je pris l'aspect de ces aigrettes que je voyais grandir dans les champs, au bord des chemins.

Mon activité mentale était également différente; j'étais revenu d'une certaine façon à l'inconscience primitive, comme avant l'arrivée de l'étranger; mais je ne me sentais plus, à aucun moment, touché par les choses: je ne savourais plus les fruits ni le coucher de soleil, auquel, par ailleurs, je n'essayais plus d'assister; et bien que mes pensées se fissent rares, j'avais, lors de visions fugaces, une claire notion de ce que je devais faire; et je le faisais, sans me poser de questions.

Une après-midi, je sortis pour faire une promenade dans le bois, après avoir acquis une confiance suffisante dans les filles que pour les laisser s'affairer seules à la chaumière; en revenant, à la nuit déjà tombée, je fus témoin d'une scène terrifiante. Mabel gisait inerte sur le sol, et Luisa gigotait -je ne sus pas si c'était de plaisir ou de désespoir- dans l'étreinte d'un être monstrueux qui la surplombait sur le lit. La lumière du lustre me découvrit un corps d'apparences humaines. D'énormes mains noires enserraient les poignets de Luisa, et des mains semblables empêchaient ses chevilles de bouger, la maintenant les jambes écartées. Les bras et les jambes du monstre n'étaient pas en proportion de ces mains; ils étaient plus fins, et les bras s'épaississaient à hauteur de ce qui pouvait être les épaules ou la tête, pas bien délimités par un cou. En contrebas des épaules, cela se rétrécissait et, au lieu d'un dos, il y avait comme un bras supplémentaire, quoique relativement gros, qui se ramifiait ensuite pour donner naissance aux deux jambes. A la hauteur du ventre de Luisa, et coïncidant avec le point de ramification, se trouvait une énorme proéminence sphérique. On pouvait distinguer des mouches mortes sur les draps blancs. Luisa tournait la tête vers moi et me regardait avec des yeux, dont je ne sus s'ils parvenaient à me voir, des yeux épouvantés, très exorbités, et sa bouche se plissait simultanément en cette moue de plaisir que je connaissais si bien. Je prodiguai des soins à Mabel; je constatai qu'elle respirait, et essayai de la ranimer avec de l'eau et en lui donnant de petites claques sur les joues; je n'y parvins pas, et la laissai où elle était.

L'être -et je crois que c'était là le plus important- ne conservait pas une forme permanente, mais il semblait bouillir, grossir en certaines de ses parties et s'amincir en d'autres, et à certains moments il se faisait qu'un morceau de bras ou de jambe lui manquait, sans que la main correspondante relâchât pour autant son étreinte, et il se recomposait ensuite. Finalement, quelques frissons des corps, et Luisa ferma les yeux et soupira. Ensuite, le monstre alla en se désintégrant: ses mains supérieures et inférieures se morcelèrent en des milliers de moustiques qui regagnaient de façon désordonnée les murs et le plafond; ce fut ultérieurement le tour des bras et des jambes, de ce qui pouvait être assimilé au tronc, et enfin celui de la proéminence centrale qui, sans se désintégrer, se détacha de Luisa et s'éleva en l'air. Je pus remarquer quelque chose d'analogue à un énorme sexe masculin qui pendait de cette proéminence, beaucoup plus complexe qu'un membre viril. Il y avait à son extrémité des tentacules, pareils à ceux qu'avait perdus la plante, et je crus discerner, à la lumière blafarde du lustre, de très petites

mains très perfectionnées au sommet de certains d'eux, et d'autres formations bizarres. L'ensemble acquit une sphéricité presque parfaite, flotta longuement près du plafond, et s'effilocha en un certain ordre; les moustiques regagnèrent leurs impassibles grappes sur les murs.

Mabel revint à elle, mais tant elle que Luisa mirent pas mal de temps à recouvrer l'usage de la parole. Bien que je fusse impatient de connaître l'histoire, je dus attendre plus d'une heure et elles ne m'apprirent, en fin de compte, pas grand'chose.

Sans qu'elles s'en fussent rendu compte, cette proéminence rehaussée d'un membre, s'était formée; soudain Mabel sentit quelque chose qui lui raclait le ventre: elle baissa les yeux, vit cela et poussa un cri; elle le repoussa ensuite avec les mains, surmontant son dégoût au toucher d'une multitude de petits objets mous et mobiles; elle finit par ôter la ceinture de sa robe et entreprit de cingler la chose. Luisa ne put l'avertir à temps que quelque chose d'analogue s'approchait d'elle par derrière, et une masse de moustiques s'abattit sur sa tête, lui faisant perdre connaissance. Ce fut alors que l'être, que j'avais eu la chance d'apercevoir, prit corps, se dirigea vers Luisa et la viola, se comportant comme l'aurait fait un humain. Luisa dut confesser, non sans honte, que jamais auparavant elle n'avait ressenti autant de plaisir qu'au moment de l'orgasme déclenché par le monstre.

V

Le processus alla en s'accélérant. Ma tête me semblait toujours plus pesante et mon corps plus faible. Le duvet était à présent uniforme et présentait un curieux aspect. Plusieurs brins s'unissaient en un point, comme une touffe d'herbes, et étaient devenus tout à fait blancs et très minces. J'éprouvais de la peine à me bouger et même à parler; j'éprouvais particulièrement des difficultés à articuler la mâchoire.

Mes rêves se peuplèrent d'images érotiques très intenses; ils étaient en couleurs et tous se passaient sur l'île. Les femmes de l'île, que l'on craignait et dont la seule évocation faisait frémir n'importe quel

habitant de la côte, à qui était aussi dévolue cette surveillance constante à l'égard de petits incidents du genre de celui qui s'était soldé par la mort de l'étranger blond -et on leur devait, rapportait la légende, la maladie qui rendait stériles nos femmes et rares nos hommes, qu'elles enlevaient, dès la naissance, lors d'invasions périodiques-, ces femmes apparaissaient, dans mes rêves, bonnes et belles, et elles étaient nues, mûres et excitantes.

En me réveillant brusquement un petit matin, frappé peut-être par un bruit que je ne parvins pas à déterminer de façon consciente, encore dominé par la tension érotique d'un de ces rêves et les yeux remplis de ces images colorées qui se dissipaient lentement, comme de la fumée, je réussis à percevoir une scène grotesque: Mabel s'était levée et, dans une position ridicule, elle faisait l'amour avec la plante; pour être plus exact, elle se masturbait avec la plante, à l'aspect et à la consistance décidément phalliques depuis qu'elle avait perdu ses appendices. L'effet qui aurait dû être comique ou, en tout cas, très gênant pour moi, se traduisit de manière plus terrible, car les yeux et l'expression du visage démontraient que la jeune fille était en train de vivre une expérience extraordinaire, au-delà de toute jouissance ou souffrance: l'expression était mystique, et je préférai n'en voir pas davantage et tentai de me rendormir.

Mabel arriva en haletant, porteuse de nouvelles graves: les moustiques avaient attaqué les filles de la grande maison, et à présent ils allaient tous venir pour détruire la chaumière, la plante et les moustiques, et nous peut-être par la même occasion si nous opposions de la résistance; ils parlaient de kérosène et de torches.

Luisa avait le ventre enflé et se plaignait de nausées; de toutes façons, ma faiblesse était extrême. Je lui remis la pelle et l'obligeai à dégager la plante en creusant tout autour. Je donnai des instructions à Mabel afin qu'elle réunisse certaines choses de première nécessité et les range dans la brouette. Nous mîmes la plante dans un grand cais-

son, et la plaçâmes dans la brouette. Quant à moi, armé d'un pic, j'ouvrais la marche. Derrière venaient Luisa et Mabel, poussant chacune une brouette.

-Nous allons rejoindre Inés -déclarai-je à Luisa. Elle parut surprise. Pendant tout ce temps, nous n'avions pas parlé d'Inès et elle pensait que je l'avais oubliée. Mais c'était le moment que j'attendais, et Luisa comprit, au ton de ma voix et vu la gravité des circonstances, qu'il n'y avait qu'à se plier. Elle indiqua qu'il fallait traverser le bois et franchir une clôture en fil de fer barbelé, de l'autre côté du chemin; et à la lisière des champs et des grues riveraines de la mer, dans une des grues, se trouvait Inés.

En cours de route, à la lumière du soleil, les deux feuilles initiales qui s'étaient refermées se déployèrent pour former à présent une énorme fleur, aux gros pétales charnus, dont la face interne était d'une couleur indéfinissable, et elle exhalait un parfum intense et enivrant. Ces émanations me rendaient sou et j'essayai de me maintenir à distance de la brouette que manoeuvrait Luisa; mais je ne pouvais m'empêcher de m'arrêter de temps à autre pour contempler la beauté des coloris et respirer un instant sa fragance. Ce même parfum inspirait curieusement un dégoût profond à Luisa, et elle fit halte plus d'une fois pour vomir. Elle recourut ultérieurement à une espèce d'ouate pour se boucher le nez, mais le parfum lui envahissait malgré tout la gorge, affirmait-elle, et elle se remettait à vomir. La physionomie de Mabel se défit à son tour et nous remarquâmes que son ventre commençait à enfler comme celui de Luisa.

Autour de moi flottaient de gracieuses petites plumes que je regardai avec sympathie, évoquant les semences de chardon que nous connaissions sous le nom familier de "boulangers". Une brise, qui soufflait par à-coups, les dispersait, mais d'autres affluaient ensuite pour m'entourer. Les filles découvrirent qu'il s'agissait de mon propre corps. Je tiraillai par petites pincées le duvet de ma poitrine et je constatai

qu'il se détachait sans me causer aucune douleur pour me rester entre les doigts; les duvets s'unissaient en un noyau, qui n'était autre qu'un morceau de moi-même. Et lorsqu'il se déconcentrait, les duvets s'ouvraient en un éventail sphérique et la semence flottait dans l'air. Il resta un petit trou à l'endroit correspondant de la poitrine, et je remarquai qu'il y en avait plusieurs, dont certains unis entre eux pour former des lanternes grises. Et en touchant du doigt une de ces lanternes formées sur la jambe, je notai qu'elle était également constituée de duvet qui se détachait facilement. Mon corps se désintégrait complètement.

Inés s'était construit un nid à l'aide de plumes, de pailles, de morceaux de tissu et d'autres choses molles, et elle était recroquevillée, souriante, attendant avec anxiété le terme de ses mois d'emprisonnement. Elle extraya pour quelques instants l'oeuf rouge qu'elle abritait dans son corps et l'exhiba avec orgueil, mais elle ne nous permit pas de nous approcher.

-Il est vivant -dit-elle, avec une félicité enthousiaste et contagieuse-. Il bouge, cogne sur les parois.

Nous déballâmes nos affaires. Ma préoccupation principale allait à la plante. Dans ces parages, il n'y avait pas de terre, rien que des rochers; et à la périphérie des grues, au bord de la mer, du sable. Je craignais que le sable ne fût pas adéquat et je comprenais simultanément la nécessité du soleil qui avait récemment permis à la fleur de s'épanouir. J'ordonnai à Luisa de me suivre avec la brouette, et nous tournâmes longtemps en rond avant que je me décide. Je finis par trouver un terrain qui m'apparut propice: dissimulé par plusieurs rochers, sablonneux et très illuminé par le soleil. Luisa dut se résoudre à creuser une nouvelle fois, mais la tâche lui fut facilitée dans la mesure où le sable était mou.

Une fois qu'elle fut plantée à un endroit définitif, je me perdis, fasciné, dans sa contemplation. Les tonalités rouges et violettes de l'intérieur, veinées de noir et de blanc, avec un zigzag vert, et des rayures

jaunes, bleues, tout cela mêlé au parfum, faisait battre follement mon pouls, et je finis par ne plus pouvoir résister: je demandai à Luisa de s'en aller et, lorsque je la vis s'éloigner avec la brouette, je m'approchai de la fleur, la respirai à pleins poumons et m'abandonnai à son appel. Je n'eus pas besoin d'ôter mes vêtements car cela faisait un certain temps que je n'en mettais plus: mon corps insensible à la température et notre mode de vie les avaient rendu superflus. La fleur sembla se pencher, se tourner vers moi lorsque mon sexe chercha à s'introduire dans son profond calice, et les pétales se refermèrent doucement. A l'intérieur, une centaine de petites langues me caressaient à me rendre fou. Je m'étendis sur le sable et la plante se plia aimablement. Je fermai les yeux et entrai dans une espèce de somnolence délirante, et les langues convoyaient sans trêve ma vie vers ses entrailles.

VI

Ce fut un être qui me ressemblait à peine qui regagna, je ne sais combien de temps après, la grue. J'effrayai les filles. Je soutenais ma tête avec les mains, parce que le poids de la pierre devenait intolérable, et qu'il ne restait pas grand'chose du corps. Je pouvais à peine parler, les dents restant serrées. Luisa et Mabel étaient étendues sur le dos, bouche bée, le ventre et les seins gonflés d'une manière incroyable. Seule Inès restait semblable à elle-même. J'étais revenu poussé par une seule idée fixe, obsédante. Je m'adressai à Luisa:

-Le-troi-si-è-me-oeuf-rou-ge -articulai-je, et ma voix sourdissait de très profondément, rauque et à peine audible.

-Il est resté là-bas, dans la grande maison -dit-elle, et je sentis la rage bouillir en moi.

-Où? -demandai-je, et je me dis qu'elle l'avait caché dans une boîte de conserve, au plus haut de l'armoire de la cuisine, hors de portée de tout le monde. Je commençai à osciller, puis je sortis de la grue.

-Jorg! -cria Mabel- Ne fais pas de folie, ne te rends pas là-bas!

Elles s'unirent toutes trois dans un cri plaintif; je poursuivis mon

chemin, sans rien pouvoir expliquer, pas même que je ne pouvais pas mourir, que rien ne pouvait me faire mal, que je ne pourrais jamais connaître de repos tant que je n'aurais pas parachevé mon oeuvre.

En passant où s'était trouvée la chaumière, je ne rencontrai que des ruines encore fumantes. J'atteignis la grande maison. Virginia, la plus jeune d'entre nous, y était seule. Elle avait dix ans. En me voyant, elle poussa un cri de terreur; elle ne m'avait pas reconnu. Il me fut très difficile d'être doux, mais je finis par la convaincre que c'était bien moi et, même, qu'elle devait m'aider.

Elle monta sur une chaise et récupéra la boîte de conserve; elle en ôta le couvercle et me montra que l'oeuf rouge s'y trouvait effectivement. Je ne pouvais avoir l'usage de mes mains qui étaient réquisitionnées pour me soutenir la tête, sans quoi cette dernière risquait de rouler sur ma poitrine ou, même, de se détacher du tronc. Je lui expliquai non sans peine comment arriver à la grue, et la priai de cacher l'oeuf dans ses vêtements, de bien veiller dessus et de n'en parler à personne.

-Les voilà qui reviennent -avertit Virginia.

-Fais-vite -lui dis-je- par-la-por-te-du-fond-va-à-la-grue.

-Et toi?

-Le-temps-pres-se-vas-y.

Elle me considéra encore un instant, les larmes aux yeux, et, surmontant sa répulsion, elle approcha ses petites lèvres des miennes et y déposa un tendre et humide baiser sur la pierre sèche. Elle sortit ensuite en courant pour accomplir sa mission; c'était une petite fille, mais elle avait tout compris.

Je me traînai en chancelant jusqu'à la porte d'entrée, où j'entrepris d'attendre mes compagnons.

Ils ne me reconnurent pas et je n'essayai pas de les y aider. Ils s'effrayèrent de ma présence et prirent la fuite dans toutes les directions. Puis ils revinrent, lentement, brandissant des pelles et des pioches. Alberto m'asséna un coup de pelle à l'épaule, et un gros nuage de se-

mences s'éleva, que la brise éparpilla allègrement. On me frappa à la tête, mais le manche se brisa. Je ne pus rire; quelque chose s'échappa néanmoins de ma gorge. Ensuite, ils me tombèrent tous dessus, me frappant à tour de bras même avec les parties métalliques de leurs outils: il ne resta bientôt qu'un squelette, autour duquel subsistaient, comme à un trognon de pomme mal rongé, quelques organes plus ou moins pétrifiés; et une nuée de pluches, analogues aux semences de pissenlit, s'échappa de mon corps qui tombait en poussière et que l'air dispersait. La tête avait roulé à plusieurs mètres de là.

Les jeunes gens étaient allés vivre avec les adultes et ne regagnèrent pas la grande maison. Plusieurs jours s'écoulèrent avant que quelqu'un s'approchât de ma tête. J'avais gardé les yeux ouverts et je ne pensais à rien; de temps en temps, une idée tremblotait, comme une étincelle qui parcourerait un câble dans le cerveau, mais elle mourait bientôt. Je ne ressentais pas non plus l'ennui.

Une silhouette étrange s'approcha, qui ressemblait à une femme énorme née récemment. Elle marchait avec difficulté, et elle était svelte, telle que j'avais rêvé les femmes de l'île. Mais son corps était noir, d'un noir luisant, presque métallique, formé par une infinité de petits globes. Elle s'arrêta à quelques pas de ma tête et la contempla.

-Jorg -dit-elle. Je ne pouvais pas parler. Elle s'approcha de ma tête et essaya de s'accroupir; je parvins à discerner une main de six doigts. Elle tomba sur le sol et éprouva de grandes peines à coordonner ses mouvements pour se redresser. Ensuite, plus à l'aise, elle parvint à se mettre en position accroupie pour me caresser la tête. Je remarquai qu'elle avait corrigé le défaut de sa main: elle possédait à présent cinq doigts.- Jorg, Jorg -répéta-t-elle, et sa voix était chaude... mais elle ne provenait pas de cordes vocales. Si j'avais encore disposé d'un coeur à ce moment-là, j'aurais accusé le coup; mais cela me fit le même effet. Je reconnus la femme. C'étaient les fourmis

qui étaient parvenues à éviter le sort de la chaumière et avaient atteint un haut degré de perfection dans la forme humaine qu'avait adoptée leur nouvelle colonie. Et cette femme avait également un ventre gonflé. Quelques larmes, difficiles, sourdirent de mes yeux qui n'étaient pas encore de pierre.

VII

Le vieux F. arriva longtemps après. Il poussait une brouette. Il y jeta pêle-mêle mes os et ma tête, et nous conduisit sur la plage. Il creusa un puits, à proximité de l'endroit où gisait le corps démembré de l'étranger blond, et il y enfouit le squelette. Il s'accroupit ensuite et me regarda dans les yeux, comme pour m'interroger.

-Je suis vivant, vieux -voulus-je lui dire-. N'enterre pas ma tête, je suis vivant -mais je ne pouvais cligner des yeux, et ne parvenais pas non plus à me faire comprendre en recourant aux larmes ou à un autre moyen. Le vieil homme, en revanche, laissa rouler de grosses larmes tandis qu'il secouait la tête avec amertume.- Vieux, fils de pute, je suis vivant, tu ne vas pas m'enterrer! -voulais-je crier, mais le vieil homme finit par creuser l'autre puits et il y déposa avec beaucoup de soin la tête de pierre, et reboucha tout avec du sable.

Je baissai les paupières, que je ne devais plus relever. Ce n'était, de toutes façons, pas nécessaire.

Au fil du temps, la conscience de la lumière du soleil, de l'air, des couleurs et de toutes les choses que j'avais toujours aimées naquit en moi. De nombreuses semences avaient trouvé un terrain fertile et de nouvelles apparences de moi étaient en train de naître de toutes parts. Dans les champs, dans les bois, sur l'île; dans le sable et dans la terre, et au-delà du cours d'eau et plus loin, au large et avec plus d'envergure, sur une plus grande surface et plus haut, plus profondément. J'oublierai cette tête de pierre enterrée dans le sable car je commence à m'éveiller, doucement et joyeusement, à la vraie vie.

TOUT VA MIEUX AVEC COCA-COLA !

"Tout va mieux avec Coca-Cola
qui désaltère le mieux !
Tout va mieux
avec Coca-Cola ... !"

Les hauts-parleurs, possédant la maîtrise du ciel, diffusaient la rengaine dans le vent.

Goddart s'arrêta un instant à la porte, pour tenter de s'orienter. On voyait là-bas au bout de la rue les maisons que la Bayer avait hâtivement fait construire. Au coin, un policier -avec un dossart au nom de Ford- parlait au téléphone et était vraisemblablement en train de faire son rapport. Goddart consulta sa montre - elle lui avait été fournie par la Shell et on parlait de l'heure Shell-: il était quatre heures. Il devait quitter la ville avant cinq heures, moment où la Dunlop fermait les ponts qu'elle contrôlait, pour empêcher d'autres voitures d'y pénétrer au cours de la nuit.

Goddart lui-même était un G. E., à savoir un homme de la General Electric. Il portait encore l'uniforme de l'entreprise et on pouvait deviner au revers de ses manches les initiales qui semblaient avoir été récemment arrachées et qui avaient laissé des traces. Suite au dernier conflit avec la Westinghouse, ils étaient devenus les maîtres absolus de toute la production électronique des cinq planètes. Goddart avait eu l'honneur de participer aux derniers combats.

C'étaient à présent deux avions de chasse qui se livraient un duel aérien, à grand renfort de rafales de mitrailleuses: la Chesterfield venait de déclarer la guerre à la Philip Morris Inc.. L'enjeu? ... La possession de trois chaînes de télévision.

"Tuez les sales traîtres !" répétaient entretemps les hauts-parleurs, à intervalles réguliers.

Goddart se surprit à transgresser la consigne du tabac: il avait passé plus d'une heure sans fumer. Il sortit machinalement une cigarette mais il n'arriva pas à l'allumer: il se borna à la mettre en pièces et à la laisser tomber dans l'incinérateur, comme il l'avait si souvent fait. Comme s'il pouvait encore craindre une inspection publique !... Il était certain qu'il avait, quelques heures plus tôt à peine, déserté son poste à l'entreprise et qu'il avait, ce faisant, abandonné tous les autres hommes. Plus personne ne voulait à présent avoir des contacts avec lui: il avait délaissé son travail, enfreint les dispositions de consommation; il s'était, toute cette journée-là, caché dans le bâtiment de la firme et il était actuellement recherché partout dans la ville par les forces répressives des compagnies coalisées.

"Pendez le lâche !", débitaient les hauts-parleurs entre chaque disque du groupe pour jeunes "The Hurricanes", propriétaires de toutes les stations de radio qui passaient par conséquent leurs seuls enregistrements.

Les grosses entreprises toutes-puissantes avaient peu à peu rempli les fonctions que les gouvernements, toujours plus indigents, ne pouvaient pas assumer. Elles installèrent d'abord des abris aux arrêts de bus, afin de protéger de la pluie ou du soleil les passagers qui attendaient en faisant la queue. Elles placèrent ensuite des ombrelles pour les agents de police et construisirent des bâtiments pour les autorités, en veillant à mettre en valeur leurs marques respectives. Elles tracèrent des routes, érigèrent des écoles et des gares, des aérodromes et des usines. Elles en arrivèrent à équiper l'armée et finirent par la pourvoir en armes et par lui assurer son intendance. Les gouvernements, nécessiteux, ne tardèrent pas à se dissoudre, et les grandes compagnies, qui dirigeaient tout le reste, finirent par symboliser toute la réalité.

Goddart attendit que ses yeux se fussent habitués à la clarté régulière de l'après-midi: cela faisait plus d'un mois qu'il n'avait vu la lumière du soleil. Pendant tout ce temps, il n'était pas sorti de son lieu de travail où il avait en outre sa résidence. A ce moment précis, une patrouille coalisée tourna le coin et se dirigea vers lui, en remontant son trottoir. Chacun d'eux portait un fusil à sons et ceux qui marchaient en tête étaient assistés d'ours énormes, qui se précipitaient sur chaque porte, reniflant les seuils pour ensuite bondir en avant en quête de leur proie. Goddart

avait l'impression de sentir déjà le souffle des bêtes sur son visage. "Ils savent que je suis ici", se dit-il et il se mit à courir vers le coin opposé, espérant trouver quelque porte ouverte pour y chercher refuge, mais toute la ville semblait imperméable. L'annonce de sa fuite était répétée sans trêve par tous les appareils subliminaux et télépathiques, par les hauts-parleurs et les téléphones publics. "Pendez l'immoral", ressassait-on partout à la fois.

Goddart entendit les ours qui se lançaient sur sa trace et la patrouille qui leur emboîtait le pas de course, en poussant des cris d'allégresse. Une valse improvisée retentit alors dans les hauts-parleurs de la rue: c'était un thème composé spécialement par "The Hurricanes" pour de telles circonstances où on était sur le point de capturer quelque victime. Toute la ville devait certainement suivre à l'instant même la partie de chasse sur les écrans des entreprises. Goddart marqua un temps d'arrêt sans savoir où aller: une seconde patrouille était apparue à l'autre bout de la rue et approchait en toute hâte, retenant ses ours.

Une main émergea soudain d'une porte entrebaillée, le saisit par un bras et l'entraîna à l'intérieur d'un vestibule sombre et humide. Avant que Goddart ait pu revenir de sa surprise, il vit en face de lui une femme, qui ne portait aucune initiale et qui, en mettant un doigt sur sa bouche, lui signifiait de ne pas faire de bruit, tandis qu'elle refermait la porte et prêtait l'oreille aux sons extérieurs. Le flot de bêtes passa outre ainsi que la patrouille; leurs pas et leurs cris se perdirent peu après qu'ils eussent tourné le coin, où avait aussi vraisemblablement bifurqué la seconde patrouille. Goddart observa attentivement cette femme: elle était petite, d'un âge indéfinissable, avec une figure fraîche et fânée à la fois, si bien qu'on pouvait lui donner tant dix-sept que quarante-sept ans.

-Nous vous attendions -déclara-t-elle-. Accompagnez-moi.

Goddart suivit sa voix dans la pénombre et au bout du couloir ils descendirent un escalier, dissimulé sous une trappe, à la fin duquel ils se retrouvèrent dans un sous-sol illuminé, à l'envergure d'un hangar d'hélicoptères, rempli de machines qui fonctionnaient et d'échos de voix humaines.

-Il existe des milliers d'usines comme celle-ci sur toute la surface de la Terre -expliqua la femme tandis qu'ils progressaient entre les chaînes sans fin où se déplaçaient de petits emballages argentés.

-Des usines de chocolat -précisa Goddart.

-Oui. Nous devons simultanément lancer nos produits sur l'ensemble du marché des cinq planètes afin de pouvoir rivaliser avec la firme Herschel's.

-Uniquement du chocolat? -demanda-t-il.

-Que non!-rétorqua la femme-. Nous sommes en train de préparer la concurrence toutes catégories. Notre révolution sera totale: ce sera eux ou nous.

Tout devenait à présent très logique pour Goddart: comment n'avait-il pas songé que les inadaptés du système, s'ils se révoltaient, tenteraient d'opposer un front commun aux forces destructrices qui les condamnaient? Ce que Goddart n'avait jamais pu concevoir, c'est que quelqu'un pût, à la suite d'une insubordination, s'en sortir vivant et encore moins qu'il pût trouver asile dans les propres failles du système. Au bout de l'enceinte, ils rencontrèrent plusieurs bureaux analogues à ceux de n'importe quelle direction à la surface. Dans l'un d'eux, un homme était attablé à son secrétaire: Goddart le reconnut avec désespoir. Il avait été le chef de la section comptable qu'il venait de fuir la veille...

-Goddart. Je me souviens de votre nom -dit l'individu.

-Vous -se borna-t-il à répondre, un peu stupidement.

-Eh oui -s'excusa l'autre- . Vous allez rencontrer ici de nombreux collègues de notre entreprise. Nous nous réjouissons tous que vous ayez rejoint nos rangs. Nous savons que vous êtes un élément de grande valeur.

-Vous êtes en train de préparer la révolution? -demanda Goddart.

-Oui, une révolution à notre façon, dans un sens commercial. Nous envisageons de supplanter la Chesterfield, la Ford, Helena Rubinstein, Dunlop, Duperial et la General Electric. Servez-vous. Vous voulez fumer?

Et le chef tendit son étui à cigarettes qui était sur le bureau et lui en offrit une-: Ce sont des Gauloises -précisa-t-il. Goddart en prit une et la grilla à la flamme du briquet que l'homme brandissait.

-J'espère que vous en fumez une toutes les demi-heures -ajouta l'homme, avec un sourire complice.

-Ne comptez pas sur moi -conclut Goddart. Après avoir jeté un regard à la femme qui restait impassible à ses côtés, il déclara-: Je suis à bout de forces.

-Désirez-vous prendre un bain?

-Oui.

-Allez ! Nous possédons notre propre papier hygiénique, marque Oasis. Goddart la suivit.

-Ne manquez pas de venir me voir -lui cria le chef au moment où ils sortaient-. Venez me voir après. J'ai un poste-clé pour vous !

Une fois dans la salle-de-bain, Goddart chercha une fenêtre par où gagner l'extérieur mais il se souvint brusquement qu'il se trouvait à un sous-sol. Il ouvrit alors la porte connexe à celle devant laquelle attendait la femme et, d'un bond, il lui passa sous le nez. Il courut entre les machines qui étiquetaient, suivi par sa gardienne et cinq ou six autres hommes qui s'étaient joints à la chasse.

"Ecartelez le sale traître ! ", revendiquèrent les hauts-parleurs qui avaient jusque là diffusé de la musique fonctionnelle. Deux vipères avaient à présent pris la tête du contingent qui le poursuivait.

Il continua sur sa lancée jusqu'à ce qu'il rencontrât un escalier, qu'il gravit quatre à quatre , les serpents sur ses talons. Lorsqu'il atteignit le fond du vestibule, il ouvrit brusquement la porte de rue et il repéra aussitôt les deux patrouilles de la surface qui l'attendaient de pied ferme, les faucons et les ours au poing. Il se retourna et aperçut les têtes des vipères qui se coulaient dans sa direction...

A ce moment, les patrouilles ennemies se découvrirent mutuellement et procédèrent à un échange de rafales supersoniques. Goddart se jeta à plat ventre et se traîna hors d'atteinte des projectiles, qu'il entendait

ricocher. Il trouva refuge sur un seuil, sans savoir dans quelle direction fuir, lorsque la porte à laquelle il s'adossait s'entrebailla et qu'une main, surgie des ténèbres, le saisit par un bras et l'attira dans un couloir humide.

-Accompagnez-moi -dit une voix de femme tout près de son oreille-. Nous vous attendions. -Goddart crut distinguer des cheveux blonds, platinés comme la couleur qu'on utilisait pour les publicités d'armements.

A l'extérieur, les patrouilles continuaient à se tirer dessus. Goddart, faute de pouvoir faire mieux, se guidant sur cette voix, s'engagea dans une trappe et descendit l'escalier qui le menait aux caves...

LE PROCHAIN VOLUME DANS NOTRE SERIE "SF":

"ANTAN EN EMPORTE LE TEMPS"

(ANTHOLOGIE BELGE)

(illustrations de Franquin, Hausman....)

LES UNIS VERTS MARGINAUX.

La nuit passée, les dernières bandes de verts étaient bel et bien encerclées dans les bois. Il suffisait de donner l'ordre de passer à l'attaque pour que l'anéantissement fût total. Les verts n'avaient ni les moyens ni la capacité de se défendre. Du fait qu'ils ne parvenaient pas à s'adapter à une société comme la nôtre, rude et sélective, ils avaient dès l'abord posé un sérieux problème.

Ils nous avaient envahi huit mois plus tôt. Pour autant que nous puissions qualifier d'invasion une simple excursion. Jamais nous n'avions prévu quelque chose de semblable. Les feuilletons télévisés et les films de fiction nous avaient amenés à forger des idées préconçues. Dans nos esprits, l'arrivée des habitants d'autres planètes -les équipages des soucoupes volantes, comme nous les appelions alors-, était associée aux rayons mortels et aux armes atomiques, rehaussée de scènes de terreur et conclue dans le chaos universel. Le chaos excepté -qui fut engendré par des raisons assurément très différentes de celles que nous avions imaginées-, il apparut que nous nous étions ridiculement trompés sur toute la ligne. L'aspect même des envahisseurs différa de façon notable de celui qu'avaient rendu populaire les écrivains de science-fiction.

Ils arrivèrent à bord de centaines de vaisseaux spatiaux en forme de cigarres, qui se posèrent à tous les points fertiles de la planète. Et ce fut une stupeur générale qui les accueillit lorsqu'ils émergèrent de leurs écoutilles.

Peut-être les gens auraient-ils réagi autrement et nous serions-nous épargnés beaucoup de déplaisirs, s'il avait transparu le moindre détail désagréable ou alarmant dans leur physionomie ou dans leur comportement. Mais il leur suffit de sauter agilement à terre et de courir comme des fous dans le gazon, accomplissant des pirouettes comme des singes, embrassant les arbres ou y grimpant, s'enfonçant dans le feuillage, se roulant dans l'herbe et caressant les fleurs, pour conquérir l'estime de tous.

Seuls les verts qui atterrirent dans certains territoires encore sauvages d'Afrique furent rapidement massacrés par les indigènes, qui rendirent ainsi, sans le savoir, un fier service à la civilisation. Mais le nombre d'envahisseurs annihilés fut très inférieur à celui de ceux qui devinrent les idoles d'un public candide.

Il émanait des verts un irrésistible halo de sympathie. De nombreux éléments se conjuguaient pour créer cet effet. Leur conformation physique était très semblable à celle des êtres humains, et cela contribuait à éloigner la souhaitable méfiance instinctive avec laquelle nous examinons tout ce qui est inconnu et différent. Ils avaient, de surcroît, approximativement la stature d'enfants de six ou sept ans, ce qui leur donnait un certain charme infantile qui avivait la tendresse des sentimentaux.

Mais ce qui leur ralliait véritablement l'opinion, c'était l'analogie qu'ils présentaient avec les plantes. Leur corps était totalement dépourvu de poils et leur peau consistait en une très délicate membrane verte. Elle abritait une infinité de nervures que les poètes et autres bohémiens s'empressèrent de comparer à de subtiles arabesques et autres fantaisies.

Comme s'ils tiraient orgueil de leurs singularités et qu'ils savaient qu'elles constituaient une de leurs meilleures armes pour convaincre les crédules, les verts se promenaient tout nus. Ce n'est pas les ingénus qui manquèrent pour interpréter cette nudité comme un autre trait d'innocence infantile bien que nous eûmes aussitôt détecté la honteuse supercherie, en tant que personnes dotées de principes moraux solides et convaincues que le péché se cache toujours derrière ces fausses apparences.

Non seulement les créatures vertes ne se bornaient pas à mettre honteusement en valeur leurs parties génitales qui, étant donné les normes standard, étaient identiques à celles des êtres humains, mais elles se livraient à leurs ébats parmi la végétation au cours d'immondes exhibitions de lubricité, indifférentes à la présence des curieux qui accouraient par milliers. Et ce qui était grave, c'était que les foules de spectateurs comptaient de très nombreux enfants.

Mais ces actes de dépravation étaient également dissimulés sous un voile de pudique beauté. Car le dénouement d'un si honteux déchaînement se manifestait chez les créatures vertes de sexe féminin sous forme d'un bouton d'abord, d'une fleur ensuite et enfin d'un fruit qui leur poussait entre les seins. La fleur était rouge et ses pétales charnels rappelaient ceux de certaines plantes tropicales qui sont l'image même de la luxure. Il s'exhalait d'elle un parfum prenant et aphrodisiaque. Quant au fruit, il ressemblait, une fois mûr, à une petite calebasse reliée à la poitrine de la femelle par un pédoncule qui s'affinait progressivement pour finir par s'en détacher. Lorsque le fruit tombait, la pelure s'ouvrait toute seule pour livrer passage à trois, quatre ou même cinq créatures vertes.

Je ne peux rien dire au sujet de la constitution interne de cet animal nuisible , parce que ses congénères l'enfouissaient ou le détruisaient immédiatement, pour empêcher par là que nos savants le dissèquent et étudient son organisme; c'était le cas notamment des femelles qui succombaient à des causes naturelles ou à la suite de ces chocs violents auxquels je reviendrai plus loin.

On se livra, malgré ces difficultés, à de nombreuses conjectures et on élabora d'innombrables hypothèses, qui avaient presque toutes un point en commun: celui relatif au système respiratoire et nutritif des verts. D'après les spécialistes, il devait circuler dans leurs nervures une substance fort apparentée à la chlorophylle, capable de reproduire le cycle de synthèse propre à tous les végétaux. Et, lorsqu'ils plantaient leurs très fines dents blanches dans les tiges des plantes, ils le faisaient dans le but de renforcer leur alimentation en absorbant de la sève.

C'était probablement la nécessité de trouver un aliment végétal qui avait poussé les verts à émigrer sur la Terre. Leur monde devait avoir été très fertile, mais si un cataclysme soudain l'avait transformé en un désert, on s'expliquait qu'ils eussent décidé d'entreprendre une migration massive en quête d'un milieu plus accueillant.

En vérité, l'enthousiasme que leur inspiraient les plantes contribuait

à étayer cette théorie. Depuis leur arrivée, les envahisseurs ne cessaient de folâtrer dans les espaces verts. Ils s'étaient en quelques heures disséminés dans les champs et dans les bois et seuls quelques-uns d'entre eux manifestèrent de l'intérêt pour les villes. Mais, même dans celles-ci, leurs activités se circonscrivaient aux parcs, aux places et aux jardins. Quelques pots de fleurs suffisaient parfois pour les attirer dans une cour intérieure ou sur un balcon, sans que les murs et les grilles pussent les arrêter.

Ce n'est que maintenant, en écrivant ce compte rendu, que je comprends à quel point nos connaissances des verts étaient pauvres et dans quelle mesure nous devons nous borner à des suppositions et à des déductions dans nos rapports avec eux. Je ne peux par exemple rien dire au sujet de leur niveau exact d'intelligence. Il est évident qu'ils possédaient la préparation technique nécessaire pour tracer des plans et fabriquer des vaisseaux spatiaux. Mais nous n'avons pu procéder à aucune vérification à leur sujet car, à peine posés sur terre, ils les détruisirent.

Ils avaient par là voulu nous signifier qu'ils comptaient bien rester et, devant une telle attitude toute-puissante, les hommes auraient dû s'inquiéter dès le premier instant, si leur corruption et leur aboulie ne les avaient prédestinés en un terrain propice au développement du virus destructeur.

Quoi qu'il en fût, une fois sur la Terre, les verts suspendirent toute manifestation d'activité intellectuelle et ils se contentèrent de jouir du plaisir que leur procuraient les plantes et leur propre sensualisme.

Les verts s'abstinrent bien sûr de nous communiquer directement tout type de renseignement à propos d'eux-mêmes. Ils ne possédaient aucun langage intelligible et ne s'efforçaient pas à trouver une forme de dialogue. Ils émettaient seulement une espèce de trille qui se traduisait dans une gamme infinie de modulations, qui pouvait constituer tant une langue hermétique qu'une forme d'expression de leur permanente réjouissance. Il n'est pas nécessaire de souligner que ce roulement contribuait



à captiver les déséquilibrés qui avaient fait des verts le paradigme de tout ce qu'il y a de beau et de poétique dans le monde.

On ne prétend bien sûr pas que l'absence d'un langage commun chez les envahisseurs signifiait qu'ils refusaient le contact avec les êtres humains. On pourrait presque dire qu'à leur façon ils étaient trop sociables. Ils ne demandaient pas mieux que les gens participassent à leurs escapades. Ils s'empressèrent même d'assimiler quelques-unes des pires coutumes terriennes.

A peine un des verts eut-il goûté un verre de vin que tous ses congénères se prirent d'une grande affection pour la boisson. C'est ainsi que la fraternisation avec les êtres humains ne tarda pas à dégénérer en d'abominables beuveries communes, qui se déroulaient sur les places, dans les parcs et dans les bois.

Le plus lamentable fut la mauvaise influence que les verts commencèrent à exercer de la sorte sur les jeunes gens et sur les enfants. Cela faisait longtemps que le germe du mal avait perverti les nouvelles générations, mais l'arrivée des verts avait été le catalyseur qui devait accélérer et aiguiser le processus.

Les envahisseurs, qui semblaient connaître le point névralgique de l'humanité, témoignèrent une cordialité toute particulière aux jeunes. Ils leur permettaient de rester des heures durant à contempler en extase les nervures, les fleurs et les fruits de leurs corps, et ils se prêtaient même à leurs caresses qui n'étaient que le prélude à de lascifs attouchements mutuels.

Les bouteilles passaient de main en main et des rondes finissaient par se former où se mêlaient cantiques et roulements.

Les enfants également étaient des proies faciles pour la satanique conspiration. Comme les verts avaient la même stature et qu'ils étaient de surcroît empreints de traits pittoresques, non seulement ils ne les craignaient pas mais ils se sentaient attirés vers eux. Conscients de leur pouvoir de séduction, les verts permettaient aux enfants de bercer leurs petits, à peine sortis des calebasses, et à leurs rejetons plus âgés

de partager les jeux et les espiègleries des terriens. Aidés par ce panorama idyllique, ils asseyaient leur emprise sur les plus jeunes.

Les apologistes de la nouvelle situation apparurent bientôt. D'après eux, l'amour de la nature était en train de renaître chez l'être humain et sa faculté à capter et à apprécier la saveur de tout ce qu'il y avait de fascinant dans le monde était en train de s'affiner. La leçon que donnaient les verts avec leur enviable joie de vivre, affirmaient ces démagogues, démantelait les murailles artificielles qui emprisonnaient les hommes et laissait entrevoir une vaste et enthousiasmante perspective de valeurs jusqu'alors ignorées.

De là à l'insurrection, il n'y avait qu'un pas.

Les fanatiques de cette philosophie hédoniste renièrent les principes fondamentaux de la société. Gagnés par une malsaine ferveur prosélytiste, ils commençèrent à proclamer qu'il était absurde que la majorité des gens vieillît, rivée à des tâches dures et routinières, sans goûter les meilleures années de son existence. Ils incitèrent les classes défavorisées à s'adonner à la contemplation et aux loisirs, auxquels celles-ci n'étaient pas préparées et qui, chez elles, étaient synonyme de vice, en avançant comme argument que le progrès technique permettait de pourvoir moyennant très peu d'efforts à la subsistance et au confort minimals de l'homme. Ils prétendaient qu'il fallait assurer l'équitable distribution de la production. Tout se résumerait ensuite à faire la bombe. Et ils prônaient comme modèle de vie celle des créatures vertes, qui passaient leur temps à se livrer à des cabrioles et à forniquer comme des bêtes dans les prés.

Les inadaptés et les rebelles organisaient dans les rues de soi-disant festivals ambulants d'art auxquels accouraient des foules, car les gens sont toujours prédisposés à écouter les prédicateurs de l'oisiveté et du péché. On exhibait là des tableaux insensés, souvent obscènes, on représentait des pièces théâtrales irrespectueuses, on projetait des films contraires au bon goût, on récitait des poèmes séditieux et on entonnait des chansons satiriques et libertines.

De telles ripailles se concluaient fatalement dans les rires et dans les libations. Enfin, même là où les verts n'étaient pas arrivés, leur présence dans le monde devint un prétexte pour instaurer le désordre et l'indiscipline.

Toutes les nations ne disposaient bien sûr pas des réserves morales indispensables pour endiguer cette grave menace. Des doctrines subversives, qui semblaient faites sur mesure pour faciliter la contagion, avaient déjà entamé leur travail de sape de certaines d'entre elles. L'anarchie et le déchaînement des passions ne tardèrent pas à s'y institutionnaliser.

La populace éleva des monuments et des autels à la félicité terrestre, aux plaisirs sensuels, à la nature. Il était coutumier de voir des hommes et des femmes qui se promenaient nus dans les rues ou qui se couvraient de feuilles de vignes et de fleurs comme les anciens païens, en hommage aux verts. On ne travaillait qu'une à deux heures par jour et le reste du temps était dévolu à la mollesse. Les gens se montaient la tête au cours de spectacles subversifs et licencieux. Les verts étaient considérés sur un pied d'égalité avec le reste des citoyens. On racontait même des histoires d'épouvantables accouplements entre les deux races.

Notre pays fut heureusement l'un des rares à s'éveiller à temps et à découvrir la gravité du danger lorsqu'il était apparemment encore possible de freiner le débordement.

A peine les verts s'étaient-ils livrés à leurs premières esclandres que nous convoquions une réunion de personnes mûres et responsables pour évoquer le problème. Nous leur fîmes comprendre que nous ne devions pas prendre les choses à la légère.

Les indices de production baissaient dans les usines au même rythme qu'augmentait l'absentéisme du personnel. Des idées étranges faisaient leur chemin parmi les ouvriers et les intellectuels. La fibre morale de la population était en train de se relâcher et les jeunes, toujours enclins à se rebeller et à s'enflammer pour les nouveautés, commençaient

à mépriser notre forme traditionnelle de vie. Nos propres fils et filles avaient dansé avec les verts lors d'une fête équivoque qui avait eu des échos dans les journaux. J'avais entendu ratifier dans mon foyer les moeurs corrompues des envahisseurs. Si nous continuions dans ce sens, nous allions assister à un métissage de races dont les conséquences seraient catastrophiques pour les principes recteurs de la civilisation.

Il était nécessaire de réagir rapidement avant que l'irréparable ne fût accompli.

On parvint au terme de la réunion à un accord unanime et on adopta un plan d'action énergique et immédiat.

Les verts furent expulsés des villes. Il fallut, pour cela, les déloger des places ainsi que des jardins particuliers dont ils s'étaient rendu maître avec un mépris total des droits de leurs propriétaires. Ensuite, pour éviter de nouvelles incursions des envahisseurs, on rasa tous les espaces verts et on les couvrit d'asphalte. Et comme certains individus indociles s'obstinaient à offrir l'hospitalité aux verts, il fallut interdire qu'on cultivât des fleurs en pots.

Les protestations que notre programme suscita chez plusieurs groupes d'amateurs d'exotisme nous démontrèrent que nos craintes n'avaient pas été vaines et que nous nous y étions pris à temps. Les forces de l'ordre durent intervenir pour étouffer d'innombrables soulèvements populaires dont les protagonistes étaient presque toujours des jeunots entêtés qui prenaient la défense des verts. Les idéalistes de service rédigèrent des pétitions indignées où on nous accusait d'être racistes et hostiles au progrès. Ma propre fille eut l'audace de me désapprouver à table, alors que nous dînions, et de faire le panégyrique des verts et de leurs soi-disant vertus, les yeux pleins de larmes.

Une fois franchie l'étape urbaine du plan, on décréta l'extermination de tous les verts qui se trouvaient encore sur notre territoire. La tâche fut relativement aisée car, comme je l'ai dit, les envahisseurs n'avaient ni les moyens ni la capacité de se défendre. Ils se laissaient tuer comme

des mouches, et l'infâme jus vert qui coulait dans leurs nervures gorgeait les champs pour les transformer en bourbiers. Ce fut la plèbe, qui prétendait défendre les envahisseurs, qui opposa la résistance la plus farouche.

La nuit passée, les dernières bandes de verts étaient bel et bien encerclées dans les bois. Il suffisait de donner l'ordre de passer à l'attaque pour que l'anéantissement fût total. Nous n'étions pas disposés à nous laisser attendrir même pas par le fait que, deux jours plus tôt, diverses patrouilles de reconnaissance avaient trouvé, en différents endroits, des fruits tombés de leurs pédoncules dans lesquels se trouvaient non des rejetons de verts mais bien de petits êtres humains. Cette preuve des aberrations auxquelles les hommes s'étaient laissé entraîner nous renforça au contraire encore dans notre intention d'être inflexibles et nous ordonnâmes de sacrifier également ces petits monstres.

Ce n'est qu'aujourd'hui que nous avons baissé les bras. Nous savons que les verts ont fini par remporter la victoire et qu'ils ont déposé la semence d'une race qui survivra à la nôtre. C'est aujourd'hui que nous nous sommes rendus compte que dans la poitrine de nos filles, comme dans celle de millions de jeunes filles, le bouton d'une fleur a commencé à éclore.

PARANOIA.

Mendizabal avait lu l'article la veille au soir avant de se coucher, mais il ne lui avait prêté aucune attention particulière. Il en avait simplement pris connaissance parmi d'autres informations. Puis, comme à son habitude, il avait soigneusement replié le journal et s'était mis au lit. Il venait de s'en souvenir à l'instant; il fit un bond jusqu'à la salle à manger et revint avec le journal. D'infimes détails inhabituels, survenus dans la matinée, l'avaient fait se souvenir de l'article en question: ce fut d'abord lorsque Delia lui apporta le petit déjeuner et qu'il se rendit compte qu'il était déjà 7h 30.

-Il est 7h 30 -avait-il dit en se redressant sur un coude pour poser le plateau à côté de lui.

-Cela m'a pris du temps -avait-elle répondu-. J'ai dû employer le réchaud à alcool.

-Pourquoi?

-Il n'y a pas de gaz.

-Ils l'ont coupé?

-Je suppose que oui. Hier, ils étaient occupés à travailler aux canalisations de la rue.

Mais il se rendit compte peu après, alors qu'il s'apprêtait à se raser, qu'il n'y avait pas non plus d'eau.

-Il n'y a pas d'eau non plus! -dit-il à sa femme.

-Non. Je sais. Ils travaillent probablement aussi aux canalisations d'eau. J'ai dû faire le café avec l'eau qui me restait dans la bouilloire.

-Cela n'arrive pas souvent -se contenta-t-il de faire remarquer, et il essaya de faire sa toilette avec le peu d'eau qu'il put soutirer à la tuyauterie. Il dut ensuite se rendre à l'évidence en voulant brancher la radio pour écouter le journal parlé: il n'y avait pas non plus d'électricité.

-Ca commence à bien faire! -s'exclama-t-il, et c'est à ce moment qu'il

se souvint de l'article; il prit le journal et se remit au lit.

-Voilà l'explication -dit-il à Delia.

-L'explication de quoi?

-De tout! Tu trouves ça normal qu'on coupe le gaz, l'eau et l'électricité en même temps, toi?

-Oui. Pourquoi pas? Comme il y a presque toujours quelque chose de coupé, je ne vois pas pourquoi, un jour ou l'autre, tout ne serait pas coupé à la fois.

Mendizabal se mit alors à lui lire l'article à haute voix: "Sept gigantesques OVNIS ont pu être observés hier au-dessus de sept villes d'Amérique Latine. Selon les déclarations des témoins, il s'agirait de soucoupes volantes de transport, car on a pu en voir décoller plusieurs petits vaisseaux qui, après quelques courtes et rapides évolutions, ont rejoint l'engin-mère."

-Quel rapport? -demanda-t-elle.

-Ce sont les martiens. Ils ont fini par nous envahir.

-Tu es tout à fait fou! -s'exclama Delia- File t'habiller et va vite travailler. Il est bientôt huit heures.

-Où se trouve le transistor? -demanda-t-il.

Il se mit à fouiller dans la garde-robe et finit par trouver la petite radio. Mais c'est en vain qu'il tenta de la faire fonctionner: aucun son ne daignait sortir du haut-parleur.

-Alors? Je te l'avais bien dit! -fit-il avec une sorte de satisfaction morbide-. Les stations de radio ont cessé d'émettre. Toute la Terre est aux mains des martiens!

-Les piles sont à plat, oui! Voilà bien un an qu'on ne les a pas changées.

-Tu as toujours réponse à tout, hein? Mais tu peux me croire: ils ont débarqué et ils sont en train de procéder à l'occupation de tous les pays.

Ils sortirent sur le balcon: de leur appartement, au troisième étage, ils purent embrasser du regard la rue déserte, avec ses magasins aux volets clos et ses voitures immobiles et vides le long des trottoirs.

Un policier apparut au carrefour, traversa la chaussée, s'immobilisa

un instant, le pied en l'air, pour relacer sa chaussure, puis disparut derrière le coin de l'avenue. Un autobus passa, avec trois voyageurs à l'air hagard, regardant droit devant eux, comme s'ils essayaient en vain de reconstituer mentalement quelque chose. Une camionnette pilotée par une religieuse suivit presque aussitôt.

-Tu vois? -fit-elle.

-Regarde plutôt -rétorqua-t-il-. Les magasins sont tous fermés.

-Ils sont toujours fermés à cette heure-ci. Il vaudrait d'ailleurs mieux que tu t'en ailles tout de suite.

Elle le poussa jusqu'à la porte tout en l'aidant à enfiler son veston, puis elle l'écouta descendre les escaliers car l'ascenseur était bien sûr en panne, lui aussi.

Lorsqu'elle fut sûre d'être seule, elle se dirigea vers le téléphone et saisit l'écouteur: pas de tonalité, en effet. Elle composa deux ou trois numéros et dut finalement convenir que la ligne était coupée. Elle revint à la fenêtre pour voir son mari arriver au coin de la rue et traverser l'avenue pour se rendre à l'arrêt d'autobus. Elle put aussi voir une grosse femme revenir du marché avec un filet à provisions bien gonflé et remonter lentement le trottoir d'en face. Delia referma la porte du balcon et s'en fut à la cuisine d'où elle revint, armée d'une brosse et d'une loque à poussière.

Elle n'avait pas terminé de refaire le lit qu'elle entendit le claquement de la porte d'entrée qui se refermait. Mendizabal fit irruption dans la chambre et se précipita vers la penderie; puis, montant sur une chaise, il la vida hâtivement de son contenu, jetant draps et couvertures sur le lit. Delia s'était arrêtée, toute figée et toute tendue, la bouche bée, un oreiller à la main.

-Je te l'avais dit! Ce sont eux. Ils tiennent la ville. Ils se sont emparés des maisons et ils déportent les gens.

C'étaient des armes à feu que Mendizabal extrayait à présent de l'étagère supérieure de la penderie: une carabine, deux révolvers et une mitraillette. Puis il se mit à chercher et à sortir les boîtes de munitions.

-Comment as-tu fait pour...? -murmura-t-elle.

-Je les ai achetées petit à petit pour un cas comme celui-ci. J'étais bien trop sûr que ça arriverait.

Mendizabal transporta son artillerie sur le balcon et, sans attendre, il lâcha des rafales de mitraillette en direction de la rue jusqu'à ce que son chargeur fût vide. Ce fut ensuite au tour de la carabine. Lorsqu'elle fut vide elle aussi, il empoigna les pistolets. Il tirait vers le coin de la rue et vers les fenêtres des bâtiments publics qui se trouvaient en face. Delia restait statufiée, debout au centre de la salle à manger, une main plaquée sur la bouche.

-Ne reste pas là comme un piquet! -lui cria-t-il- Recharge les armes.

Elle s'approcha des boîtes de munitions et entreprit de regarnir le chargeur de la mitraillette, puis celui de la carabine. Mendizabal faisait à présent feu de manière sporadique. Il visait parfois avec un soin extrême pour finir par lâcher le coup. Autant qu'on pouvait en juger, tout le voisinage devait s'être terré.

On entendit arriver plusieurs voitures de police toutes sirènes dehors et, quelques minutes plus tard, une voix amplifiée par un mégaphone se fit entendre à l'une des fenêtres de l'immeuble d'en face:

-Y a-t-il encore quelqu'un dans cette maison? Personne pour réduire ce dément à l'impuissance?

Delia ne dit rien, se bornant à lever un bras, en signe de bonne volonté, dans la direction d'où venait la voix, d'un personnage important sans aucun doute. Ensuite, ils ouvrirent le feu à leur tour.

-Qui que vous soyez -poursuivit le mégaphone-, jetez vos armes dans la rue. Nous allons donner l'assaut.

-Montons sur le toit! -cria Mendizabal et, prenant sa femme par une main, il s'engouffra dans la cage d'escaliers en direction du sommet de l'immeuble, serrant fortement contre lui ses boîtes de munitions. Lorsqu'ils furent arrivés sur le toit, il ferma à clef la porte d'accès. Puis, se jetant à plat-ventre au bord du parapet, il tenta d'interdire l'accès de la rue à coups de mitraillette. La voix se fit à nouveau en-

endre:

-Sixto Mendizabal, nous savons qui vous êtes. N'ayez pas peur, il ne vous arrivera rien. Jetez vos armes et levez les bras.

Une interminable et furieuse rafale dans les vitres du bâtiment d'en face fut l'unique réponse de Sixto. On perçut un cri et, presque aussitôt après, les sirènes d'autres voitures de police qui arrivaient.

Delia s'affairait à charger et à recharger le magasin de chacune des armes, se brûlant les doigts aux canons fumants.

-Ils ne m'auront pas vivant! -dit Sixto- Pas tant que j'aurai des cartouches.

-Nous vous donnons une minute -fit le mégaphone-. Puis nous passons à l'attaque.

Delia put voir plusieurs attaquants en uniforme qui couraient se mettre à couvert derrière les cheminées environnantes. Elle en compta cinq, dix. Ils étaient encerclés. Ses yeux revinrent vers Sixto, tout excité et hagard. Puis, comme dans un sursaut de lucidité, elle attrapa les quatre armes et les jeta dans le vide. Mendizabal se retourna vers elle:

-Pourquoi as-tu fait ça? -dit-il. Ce furent ses dernières paroles. Les hommes en uniforme approchèrent et l'abattirent d'une longue rafale. Il tomba sur les dalles, les bras en croix, transpercé comme une bête sauvage. Delia resta debout, sans aucune réaction, à côté du corps de Sixto, comme tétanisée. Quand ils approchèrent, ils n'eurent pas un regard pour le cadavre. Ils s'emparèrent d'elle, lui attachèrent les mains derrière le dos et lui firent descendre les escaliers.

Et lorsqu'ils l'emmenèrent dans une des voitures, un baillon sur la bouche, elle put voir que chacune de ces créatures en uniforme avait sur le dos une crête noirâtre, une horrible et monstrueuse excroissance d'écailles qui leur descendait de la tête jusqu'au dessous de la taille.

LE BALLON DIRIGEABLE.

A Ernesto de la Torre V.

"Des émeutes consécutives à l'épuisement des tickets pour une partie de football."
(Manchette de journal)

"Notre monde ressemble aujourd'hui à une maison de fous où les individus accentuent leur supériorité raciale, leur orgueil religieux et leur égoïsme national, et ils finissent par être les victimes d'un aveuglement moral et spirituel." SARVEPALLI RADHAKRISHAN.

15 novembre: On vient de publier une brochure intitulée "Comment mettre fin à la guerre?". Ses auteurs -ex-membres de la Cour Internationale de Justice- y proposent, après divers considérants, que l'on accorde la victoire à l'équipe du pays qui a inscrit le plus de buts au cours de la partie qui a provoqué la guerre ou qu'on la fasse au moins rejouer sur un terrain neutre, avec pour arbitres des délégations des deux partis en présence. Le texte est convaincant. Mais il semble que ni les grandes puissances ni les autres nations belligérantes -on range également dans cette catégorie celles qui, faute de posséder une armée, se résolurent à envoyer des policiers et des volontaires- n'ont opté pour cette solution. Tout bien considéré, elles se soucient peu de solutions plus intelligentes, et surtout pas de celles qui tentent de résoudre le conflit d'une façon pacifique -il est curieux de constater que dans une autre brochure, riche en documentation graphique, on l'étudie avec un plus grand enthousiasme dans "la cote du recours à la guerre remonte en bourse"-. Ce qui les intéresse principalement, c'est d'en finir au plus tôt et définitivement avec leurs adversaires. Et comme la victoire ne sourit à aucun front du monde, de puissants courants d'opinion se sont formés dans les cercles dirigeants des deux blocs qui réclament l'utilisation des bombes atomiques et des bombes à hydrogène, soulignant leurs fonctions déterminées et, partant, leur impérieuse entrée en jeu. C'est pourquoi les personnes qui ont malheureusement une mentalité pacifiste -qui se voit à présent qualifiée de relativement anti-sportive-, attendent craintivement que les fusées

sillonnent l'espace, que poussent les grandioses champignons et que les radiations s'éparpillent équitablement sur toute la planète.

Il va sans dire que plus une épingle n'aurait pu trouver de place dans le stade. Les esprits étaient surchauffés. On pouvait presque percevoir l'angoisse des deux pays: elle se matérialisa et le vent jouait irrespectueusement avec elle. Les habitants suivaient anxieusement la partie de football qui, indubitablement, rendrait une sentence sans appel quant à la supériorité des uns sur les autres.

16 novembre:

La quête de la paix est bien entendu devenue une tâche ardue pour une minorité toujours restreinte de pacifistes. Comment réussir dans une entreprise où on ignore complètement les motifs réels de la conflagration? Ce n'est qu'aux lueurs des conflits que l'on entrevoit les intentions du genre humain. Et tandis qu'il marchait inexorablement vers sa destruction, une enquête effectuée dans les Etats est parvenue à établir un classement rigoureux des guerres. Vient en tête la guerre juste avec sa polarisation correspondante, la guerre injuste; ensuite viennent respectivement la guerre froide, avec ses divers degrés de température, celle de guérilla, celle de contre-guérillas, l'escalade, la guerre limitée, la guerre totale, la guerre bactériologique, la guerre chimique, la guerre aérienne, la guerre sur terre, la guerre sur mer, la guerre sous-marine, la guerre sainte, la guerre atomique, la guerre humide, la guerre civile, et d'autres dont l'énumération serait fastudieuse. Il faut souligner que chacune d'elles est cotée. On a également qualifié la guerre actuelle, prenant en considération ses origines sportives, et on la connaît sous le nom de guerre olympique ou, plutôt, d'olympiade guerrière.

Bien qu'ils appartiennent à l'un et à l'autre camp, les satellites artificiels n'ont pas interrompu, nulle part dans le monde, leurs émissions. Et les journaux réservaient leurs manchettes à l'annonce de la cruciale nouvelle: le résultat de la rencontre sportive. Sur le terrain lui-même, les protagonistes affichaient leur nervosité et l'agressivité prenait forme, projetait son ombre. Les gouvernements ne cessaient de procéder à

des évaluations des risques: des cerveaux électroniques se livraient à des conjectures sur les chances de succès; mais, dans de telles circonstances, on faisait moins que jamais confiance aux jugements émis par les machines -et avec raison: ils variaient, étaient contradictoires, et, dans le meilleur des cas, elles pronostiquaient la victoire du meilleur, vieille déformation humaine reprise pour argent comptant par la cinerbétique-. Par ailleurs, les paris étaient faits: le coup de sifflet marqua le début du second volet de la partie de football entre les sélections du jeune continent, disputant la Coupe d'Amérique.

17 novembre:

Tant les journalistes spécialisés que les experts en questions militaires ne se risquent pas à donner une réponse à la requête formulée par l'ONU. Il devient en fait de plus en plus malaisé de fournir une explication sur ce qui se passe. Et il sera encore plus difficile de proposer une solution sans léser les intérêts de certains peuples. On cherche en vain des antécédents: les traités, la coutume et même le Droit International ne prévoient pas ces cas; et il serait absurde d'avoir recours à un quelconque organisme pacifiste de portée mondiale, car la discorde s'y propage, ses membres discutant fiévreusement et en venant aux mains lorsque les paroles sont superflues. La solution se trouve entre les seules mains de l'opinion publique. Lorsqu'ont couru les premières rumeurs des hostilités, les puissances A et B ont publié des communiqués de presse par lesquels elles faisaient connaître au monde leur intention d'assister moralement et militairement celui des pays qui avait leur sympathie. Suivant l'exemple des puissances en question, divers Etats -des républiques, des monarchies, des dictatures, des principautés et l'un ou l'autre coin non soumis à un quelconque contrôle pour d'évidentes raisons anarchistes- ont procédé à des préparatifs militaires, et l'ancienne querelle entre deux peuples latino-américains a pris une ampleur mondiale.

Le coup franc fut habilement converti et le ballon se logea dans les filets, à la consternation du gardien de but et salué par la clameur des supporters qui, indistinctement, applaudissaient le but et huaient l'arbi-

tre. Comme la discussion sur la validité du coup de pénalité n'aboutissait à rien, les joueurs disputèrent un formidable corps à corps. Il y en eu un qui décocha un coup de pied à un adversaire, imité par un de ses coéquipiers, et tous d'agir de même avec une opiniâtreté sportive. C'est avec peine que l'arbitre réussit à annoncer l'interruption de la partie, le public venant grossir les rangs des combattants. La police dut tirer dans la foule et distribuer généreusement des gaz à droite comme à gauche (bien qu'on sache de source bien informée qu'elle mettait plus volontiers en joue les détracteurs de son équipe favorite). Cela se solda par une tuerie effroyable. On ne put identifier qu'un seul cadavre: celui de l'arbitre qui avait le sifflet coincé dans le pharynx. Solde négatif: près de mille morts; positif: le double de blessés; résultat des courses: bilan défavorable. Le gouvernement local incrimina l'équipe visiteuse (en fait parce qu'elle gagnait), ordonna que l'on fît fusiller sur le champ ceux qui avaient survécu au lynchage, assimilant ces événements à un casus belli. Afin d'éviter davantage de complications internes, il imposa le couvre-feu, suspendit les libertés individuelles et procéda au rappel massif des réservistes. Entretemps, le Congrès de l'Etat qui avait mandaté ses joueurs, fit une déclaration de guerre en bonne et due forme puisqu'on l'avait blessé dans sa dignité nationale (ses drapeaux avaient été brûlés), qu'on avait amputé son intégrité territoriale de onze footballeurs, d'un entraîneur et d'un soigneur, et qu'on avait insulté et violé l'honneur de sa république par des gros mots et des expressions unilatérales. Les missions diplomatiques quittèrent leurs sièges respectifs et les deux pays mobilisèrent leurs armées instruites en toute hâte, à la manière classique d'une Blitzkrieg sousdéveloppée.

<u>18 novembre:</u>
les économistes rejettent la faute de cette guerre mondiale si atroce sur les faibles revenus par tête d'habitant dans les pays qui l'ont provoquée; les sociologues l'attribuent à la dualité de leurs sociétés; les athlètes dénoncent le manque d'esprit sportif et de courtoisie sur les terrains; les juristes relèvent des violations du Droit; les philosophes en voient la cause dans le nationalisme exalté; les théologiens invoquent la foi et l'amour en voie de disparition; les psychologues disent que c'est le tempérament latin qui l'a provoquée. Quoi qu'il en soit, la guerre est là: décimant la population du globe -en faisant abstraction des considérations politiques, religieuses ou raciales-, devenue définitivement thermonucléaire.

"IDES . . . ET AUTRES", "PRIX SPECIAL INTERNATIONAL" à la 3e CONVENTION EUROPEENNE DE SF (POZNAN - AOUT 1976).

No1: "Social-Fiction espagnole" (Hiver 1973)
No2: "Science-Fiction soviétique" (Printemps 1974)
NoSPECIAL: Utopie Asiatique" (Eté 1974)
NoSF INFORMATIONS - SPECIAL AUDERGHEM (Automne 1974)
No3: "Fictions d'Amérique Latine" (Hiver 1974)
No4: "SF d'expression néerlandaise" (Printemps 1975)
No5: "SF et fantastique allemands" (Eté 1975)
No6: "Paralittératures de la Péninsule Ibérique" (octobre 1975)
NoSPECIAL: "Le dernier du maquis - El ultimo del maquis" (Luis Cantero)
No7: "Théâtre et SF"
No8: "Histoire de la SF et du Fantastique espagnols"
No9: "Souvenirs du Futur"
No10-11: "Le Cercle Hermétique" (Hesse & Jung et la SF)
NoSPECIAL: "Nouveau Monde, mondes nouveaux" (anthologie poétique)
No12: "SF italienne"
No13: "SF des Pays de L'EST"

"IDES . . . ET AUTRES" devient entièrement en "offset"!

No14: "La nouvelle policière latino-américaine"
No15: "SF, réalité et psychanalyse"

<u>LE PROCHAIN VOLUME DANS NOTRE COLLECTION:</u>

"T'ES QUI LA?" (№20)

(ANTHOLOGIE POLICIERE MEXICAINE)

compilé par Maria E. Bermudez

ANDRÉ CARNEIRO



LES TÉNÈBRES

Collection "IDES... ET AUTRES" , volume HORS COMMERCE N° 35
(Publication du CENTRE de DOCUMENTATION de l'ETRANGE)

Editions "RECTO-VERSO", asbl
18, rue des Eperonniers; 1000 Bruxelles
(Tél.: 02/512.83.00)

Couverture: "L'Homme et la Mort" par Michel-Ange (détail du "Jugement")

Imprimé en Belgique

André CARNEIRO est né en 1922 à São Paulo, où il vit toujours à l'heure actuelle. Dans le domaine de la SF, il est surtout connu pour la première étude sur le genre au Brésil, Introducão ão estudo da "Science-Fiction" (1968) et pour deux recueils: Diario da nave perdida (1963) et O Homem que adivinhava (1966). Plusieurs des 8 nouvelles du premier recueil -"A prostituta" ("La prostituée", N°1) et "Diario da nave perdida" ("Journal de bord d'un vaisseau perdu", N°12)- et une des 8 du second -"A espingarda" ("Le fusil", N°5)-, ainsi que d'autres, inédites -A pergunta" ("La question", N°7), "Meu nome é Go" ("Le gorille", N°10) et "O grande misterio" ("Le grand mystère", N°20)-, ont été traduites dans la revue française ANTARES entre 1981 et 1985, alors que nous avions publié "Zinga, o robot" ("Zinga, le robot") -extrait du premier, tout comme "A escuridão" ("Les Ténèbres")-, dès 1976, dans Fictions d'Amérique latine ("IDES...ET AUTRES" N°3). Il est incontournable pour toute sélection de SF brésilienne -et figure d'ailleurs au sommaire de toutes les anthologies d'auteurs locaux- et il représente son pays dans plusieurs anthologies latino-américaines voire internationales. Son seul roman de SF publié -à notre connaissance-, Piscina livre (1980), a pour cadre une société future où chacun jouit d'une totale liberté sexuelle grâce à des robots biologiques qui seront balayés par une révolution. Il est à noter que, artiste complet, il est aussi poète et se partage entre le dessin, la peinture, la photographie et le cinéma.

LES TENEBRES.

Wladas avait accepté la réalité du phénomène plus tard que tous les autres. Il était célibataire, distrait et très pratique. Il ne l'accepta que le deuxième jour tandis que les commentaires allaient bon train concernant l'obscurité croissante et la lumière qui faiblissait. Une vieille femme criait que c'était la fin du monde. Les gens créaient des cercles, où l'on fournissait principalement des explications métaphysiques, mêlées à des commentaires scientifiques des

journaux. Il se rendit à son travail, comme d'habitude. Même son chef, en principe distant, était à la fenêtre et parlait, tout en affaires. La plupart des employés n'étaient pas venus. L'immense salle, remplie de tables, presque désertes, donnait la mesure de l'événement. Cela lui rappela les jours de la révolution, dans sa jeunesse. C'était comme quelque chose qui fait irruption dans notre vie et nous emporte vers une destination que l'on n'a pas choisie. Mais une révolution, c'était différent: il y avait des coups de feu, des bombardements, des victimes. Ce phénomène-ci était étrange, il est vrai, mais il était loin d'atteindre l'ampleur d'une catastrophe publique. Ceux dont le métier consiste à observer le temps furent les premiers à le remarquer: le rayonnement solaire avait l'air moins intense, les maisons et autres objets, nimbés d'une pénombre grandissante. On avait d'abord cru à une illusion d'optique mais, la nuit venue, même la lumière électrique était plus faible. Les femmes avaient remarqué que les liquides n'arrivaient plus à bouillir et que les aliments ne ramolissaient pas. Wladas s'approcha de son chef. Il commentait des avis compétents, entendus à la radio. Ils étaient vagues et contradictoires. Des individus nerveux provoquaient des scènes de panique: stations de chemins de fer et de bus étaient assiégées par des milliers de gens qui voulaient s'en aller, sans se préoccuper de la destination. Wladas doutait que le phénomène fût universel, comme le prétendaient les bulletins d'informations.

Les derniers télégrammes confirmaient que les ténèbres augmentaient rapidement. Quelqu'un se risqua à frotter une allumette et les gens de se livrer à des expériences de toutes parts: allumant briquets, torches électriques, etc., ils gagnaient la rue pour constater que la luminosité qui s'en dégageait était plus faible. Les lampes n'éclairaient plus comme avant. Cela ne pouvait pas être dû à une maladie oculaire générale. Bien plus, des doigts léchés par les flammes n'étaient plus brûlés. Beaucoup de gens avaient peur mais ce n'était pas le cas de Wladas. Cette excitation générale, avec un sujet de conversation presque unique,

rapprocha les gens; c'était un spectacle humain qui faisait oublier les inquiétudes des lendemains.

Wladas rentra chez lui à seize heures. Les réverbères étaient allumés mais ils éclairaient de façon insuffisante et ressemblaient à ces globes rouges qui avertissent d'un danger. Au bar où il prenait ses repas, on lui servit des sandwiches froids. Il ne s'y trouvait que le patron et un garçon, qui ne tardèrent pas à s'en aller eux aussi, progressant lentement dans la pénombre.

Wladas arriva sans difficultés à son appartement. Il était habitué à rentrer tard et à ne pas allumer dans le corridor. Comme l'ascenseur ne fonctionnait pas, il gravit l'escalier jusqu'au troisième étage où il vivait. Il alluma sa radio portative à plein volume mais, en l'appliquant à son oreille même, il ne perçut que des sons lointains, ne sachant pas s'il s'agissait de voix ou d'électricité statique. Il s'assit au bord du lit, en proie à une pénible sensation de solitude. Il ouvrit la fenêtre et se sentit rassuré par les milliers de boules rouges des lampes allumées dans les immeubles, dont les silhouettes se dessinaient très vaguement dans la nuit sans étoiles. En cherchant à tâtons, Wladas trouva une bougie dans un tiroir et l'alluma. La flamme sans chaleur était petite et pâle, on distinguait à peine les heures sur sa montre-bracelet. Il se sentit triste et mal à l'aise. Cela devait être l'absence de trafic: ni tram, ni voiture ne passaient dans la rue. Les cris et voix lointains étaient peut-être poussés par des personnes égarées, des pères de famille rentrant à pied de leur travail. En raison même de la lumière de la bougie, on aurait pu croire à une panne d'électricité. Il alla au frigo et but un verre de lait. La glace s'en détachait avec un bruit sec, le moteur ne fonctionnait pas. Il survenait la même mésaventure à la pompe à eau. Bref, sous peu, le réservoir de l'immeuble allait se retrouver à sec. Il mit le bouchon au fond de la baignoire et la remplit complètement. Il trouva sa torche électrique à trois piles et parcourut le petit appartement, tentant avec angoisse de localiser ses affaires dans le

maigre faisceau de lumière. Il délaissa les boîtes de lait en poudre, quelques sucreries et d'autres mets sur la table de la cuisine. Plus loin, il trouva encore des biscuits et une boîte de caramels. Ceux qui habitaient en famille devaient s'entraider. Lui devait subvenir à ses propres besoins, prévoir le pire. Il ferma la fenêtre, éteignit la lumière et alla se coucher. Un frisson lui parcourut le dos; il sentit la réalité du danger. Une obscurité pareille, cela n'était jamais arrivé dans l'histoire du monde. C'était non seulement la clarté du soleil qui s'évanouissait mais encore tout ce qui dispensait de la lumière: les brindilles, la chaleur lumineuse, les feux de bois, les étincelles des pierres à briquet et des moteurs, les substances chimiques, les lucioles et les réverbères. Wladas le savait, les journaux l'avaient relaté. S'étaient également arrêtés: voitures, camions, tramways, avions et trains. On entendait des cris et des appels au loin. Wladas essaya de détendre ses muscles et de dormir. Tout rentrerait dans l'ordre, dès le lendemain. La lumière, la radio, les véhicules, allaient être de nouveau là...

Il eut un sommeil agité, avec des rêves confus et désagréables. Un enfant pleurait dans l'appartement d'à côté, demandant à sa mère d'allumer la lampe. Il se réveilla en sursaut. En collant la torche électrique à la montre, il vit qu'il était huit heures du matin. Sautant du lit, il ouvrit les fenêtres. L'obscurité était presque totale. On voyait le soleil au levant, rouge et rond, comme s'il se trouvait derrière un épais morceau de verre fumé. Dans la rue, des silhouettes défilaient comme des ombres. Wladas se lava avec difficulté, se rendit à la cuisine, absorba du lait entier et des biscuits. La force de l'habitude le fit songer à son emploi. Il s'aperçut qu'il n'avait pas ni ne savait où aller. Il se rappela de sa terreur infantile quand on l'avait enfermé dans une armoire. L'air lui manquait et le noir l'oppressait. Il respira profondément à la fenêtre. Le disque rouge du soleil se détachait sur le fond noir du ciel. Il se fit violence pour raisonner calmement, tirer des conclusions. Au début, les

scientifiques avaient échafaudé des hypothèses et s'étaient livrés à des analyses. L'électricité arrivait encore à faire tourner les rotatives des journaux et les radios à émettre des sons dans leurs haut-parleurs, à présent muets. Que pouvait bien faire le gouvernement pour les protéger tous? Il était inexplicable que les rayons du soleil disparaissent et que la température continue à être normale. Etait-ce un gaz inconnu et invisible qui changeait les lois communes? Wladas ne parvenait pas à ordonner ses pensées. L'obscurité l'incitait à courir à la recherche d'aide. Il serra les poings et se répéta: "Je dois rester calme, défendre ma vie jusqu'au retour à la normale."

Il avait une soeur mariée, qui habitait à trois pâtés de maisons. Le besoin de communiquer avec quelqu'un le décida à se rendre jusque là et à les aider dans la mesure du possible. Il fourra la torche électrique dans sa poche, bien qu'elle ne lui servît plus à rien. Il referma la porte de l'appartement et, progressant à tâtons dans le couloir obscur en s'appuyant contre le mur, marcha en direction de l'escalier. Une porte s'ouvrit à côté et une voix angoissée d'homme demanda:

-Qui est là?

-C'est moi, Wladas, de l'appartement 312 -répondit-il.

Il savait qui c'était: un monsieur grisonnant, marié, avec deux enfants.

-S'il vous plaît -demanda ce dernier-, dites à ma femme que l'obscurité va passer. Elle pleure depuis hier et les enfants ont peur.

Wladas s'approcha doucement. La femme semblait être à côté du mari, à sangloter tout bas. Il esquissa un sourire bien qu'on ne le vît pas.

-Ne vous en faites pas, Madame, ce ne sont que des ténèbres et on peut encore voir le soleil dehors. Il n'y a pas de danger, cela va passer.

-Tu as entendu? -renchérit le mari.- Ce sont seulement des ténèbres; il ne va rien arriver à personne. Tu dois te calmer, fût-ce pour les enfants.

A en juger aux bruits, Wladas devina que les enfants

s'accrochaient l'un à l'autre. Il resta quelques secondes silencieux puis s'éloigna en disant:
-Je dois m'en aller maintenant. Si vous avez besoin de quoi que ce soit...

L'homme prit congé de lui tout en réconfortant sa femme:
-Non, merci beaucoup, cela va passer. Au revoir.

On n'y voyait goutte dans les escaliers. Wladas descendit en s'appuyant à la rampe. Il entendait des bribes de conversation à travers les portes des appartements. Le manque de lumière faisait que l'on élevait la voix ou que celle-ci émergeait mieux du silence omniprésent. Il atteignit la rue. Le soleil était au zénith mais n'illuminait pratiquement plus, peut-être même moins que la lune. De temps en temps, des hommes passaient, seuls ou en groupe. Ils parlaient fort. Quelques-uns trébuchaient en raison des accidents de terrain. Wladas se mit à progresser lentement sur la rue, visualisant mentalement le chemin vers la maison de sa soeur. La luminosité rougeâtre s'estompait sur les silhouettes des immeubles. Les bras tendus, on pouvait à peine percevoir ses propres doigts. Il marchait prudemment, s'étonnant d'en croiser d'autres qui le faisaient d'un bon pas. Les aboiements d'un petit chien provenaient d'une terrasse proche. Plus loin, c'étaient des pleurs, des cris confus d'appel. Quelqu'un cheminait en priant.

Wladas rasait les murs pour ne se cogner contre personne. Il devait être à mi-parcours. Il s'arrêta pour reprendre son souffle. Les poumons cherchaient de l'air, les muscles étaient tendus et fatigués. Le seul point de repère était la tache solaire, sur le point de disparaître. A un moment donné, il s'imagina que les autres voyaient plus que lui. Mais des cris et des voix s'élevaient de toutes parts. Wladas tourna la tête. Le disque rouge avait disparu dans un soubresaut. L'obscurité était à présent totale. Un homme passa à côté de lui, criant dans une autre langue. On percevait des bruits de chutes, des paroles entrecoupées. Wladas retira les allumettes de sa poche et en gratta une avec précaution. Il entendit le bruit caractéristique mais

aucune flamme ne surgit. Il se braqua la torche électrique en plein visage: rien. En fronçant les sourcils, des éclairs dansaient devant ses yeux. Que faire? Rester immobile, à écouter les pleurs d'enfants apeurés et de ceux qui perdaient leur sang-froid, risquait de le pousser à des actes irréfléchis. L'obscurité était totale. Sans l'ombre des immeubles, il se sentait perdu. Il se remémora le trajet qu'il avait effectué jusque là. Impossible de continuer. Il allait essayer de regagner l'appartement. Quelle heure pouvait-il être? Il porta la montre-bracelet à son oreille. Il ne réussit pas à ouvrir le couvercle de verre avec son ongle, alors que son intention était de la déduire au toucher des aiguilles. Tâtonnant les murs de la main droite et décrivant de la gauche un demi-arc de cercle devant lui, il entreprit de tourner les talons, ses pieds raclant le trottoir. Il connaissait ce bout de chemin. Ses mains identifiaient quelques portes et vitrines. Il transpirait et tremblait, tous les sens concentrés sur le chemin du retour.

Au coin d'une rue, il entendit les paroles incompréhensibles d'un homme qui venait dans sa direction. Peut-être saoul, tout en criant à tue-tête, il s'agrippa fortement à Wladas, qui tentait de s'échapper et qui, perdant son sang-froid, entreprit de crier encore plus fort que l'autre des propos dénués de sens. Wladas lui serra désespérement la gorge, le repoussa en arrière. L'homme tomba à la renverse et se mit à gémir. Relevant sa garde à hauteur de son visage pour se défendre, Wladas fit quelques pas, regardant tout autour de lui. Le soulard pleurait et gémissait, comme s'il avait mal quelque part. Il envisagea de lui parler, de lui porter secours, mais la lutte l'avait épuisé. Il craignit d'avoir le dessous et s'éloigna en toute hâte, tandis que l'homme pleurait derrière lui. Une porte brisée faisait quelque part des claquettes contre son battant et d'autres bruits, non identifiables, provenaient des maisons et appartements, maintenant qu'ils n'étaient plus couverts par les moteurs, les radios et les véhicules. triomphant de l'obscurité, Wladas arriva au seuil de son immeuble. Au toucher, ses mains reconnaissaient des portes

de magasins, des murs d'habitations et leurs portails. Dans sa joie d'être arrivé à bon port, il heurta son escalier et tomba sur les premières marches. Quelqu'un cria:

-Qui va là?

-C'est moi, Wladas, du troisième étage.

Une voix demanda:

-Vous avez été dehors? Voit-on quelque chose quelque part?

-Non, on ne voit rien nulle part.

Le silence retomba et il gravit l'escalier à l'aveuglette. Il avait retrouvé son appartement. Là, il connaissait la position des meubles et des objets, il pouvait maîtriser des choses familières jusqu'à la fin du cauchemar. Progressant avec précaution, il ouvrit sa porte et se laissa tomber sur le lit.

Ce fut un repos bref et empreint d'angoisse. Il ne parvint pas à décrisper ses muscles ni à réfléchir tranquillement. Il se traîna jusqu'à la cuisine où, à l'aide d'un couteau, il réussit à ouvrir la montre. En touchant les aiguilles, il détermina qu'il devait être approximativement onze heures ou midi. Il n'avait pas faim mais ouvrit le frigo et mangea les sandwiches qui restaient de la veille. De l'eau tombait goutte à goutte du congélateur: la glace avait entièrement fondu. Il entreprit de dissoudre du lait en poudre dans un verre d'eau et le but. Il regagna ensuite sa chambre, se coucha mais jugea impossible de remuer de telles pensées sans prendre la moindre décision. On frappa à la porte d'entrée. Son coeur se mit à battre la chamade. Il cria d'attendre, se précipita vers la porte et demanda qui était là avant de l'ouvrir. A la réponse, il devina qu'il s'agissait du voisin aux cheveux grisonnants. Il avait éprouvé des difficultés à trouver la bonne porte. Il demandait de l'eau pour ses enfants. Wladas lui avoua qu'il en avait une baignoire pleine et l'accompagna pour aller chercher son épouse et les enfants. Il avait été bien inspiré. Ils se prirent par la main et traversèrent le couloir en file indienne. Les enfants étaient plus sereins et la feme cesa même de pleurer, ne cessant de répéter: "Merci, merci beaucoup." Wladas les conduisit jusqu'à sa cuisine et fit s'asseoir les enfants sur les genoux de leur mère. Il chercha à tâtons dans une armoire, cassa un verre, trouva une carafe en bronze qu'il alla remplir dans la baignoire et la rapporta à table. Il se mit à remplir d'eau les verres des mains qui se tendaient vers lui. Comme il les localisait difficilement, l'eau lui dégoulinait le long du bras. Pendant qu'ils buvaient, il se dit qu'il devrait leur offrir quelque chose à manger. Un enfant dit qu'il avait faim. Wladas alla chercher une grande boîte de lait en poudre et se mit à le préparer soigneusement. Tandis qu'il effectuait les gestes d'ouvrir lentement la boîte, de compter les cuillerées et de les mélanger à l'eau, il décrivait à voix haute ce qu'il faisait et recevait les encouragements des autres, lui recommandat la prudene et applaudissant so habileté. Distribuer le lait à tout le monde lui prit plus d'une heure mais la nécessité de ne pas se tromper lui fit du bien, parce qu'il acquit la certitude d'être utile.

Un des enfants risqua une blague. Pour la première fois depuis que l'obscurité s'était appesantie, Wladas ressentit de l'optimisme, ayant l'impression que tout finirait bien. Il prouva, avec des arguments logiques, que cette ombre étrange ne pouvait en aucun cas s'éterniser. Ils étaient contradictoires et compliquaient toutes les déductions mais l'homme de l'appartement voisin et sa famille les soutenaient par des exclamations, comme si, à lui tout seul, il avait le pouvoir de tout ramener à la normale. Ils passèrent l'après-midi chez lui, s'efforçant de parler bien qu'ils n'eussent rien à dire; essayant de distinguer quelque lueur lointaine, le nez collé à la fenêtre; en percevant parfois une, enthousiasmés, pour découvrir ensuite l'erreur, qu'ils n'admettaient pas: peut-être était-ce un éclair qui était apparu et avait disparu. Wladas devint le chef de cette famille; il les nourrissait et les conduisait dans le petit univers de ses pièces, qu'il connaissait "les yeux fermés"... Ils s'occupèrent toute l'après-midi, accomplissant peu de choses, du fait que les plus simples nécessitaient un temps fou: le déplacement d'une chaise, la

recherche d'objets qui étaient tombés et avaient disparu... Il devait être neuf ou dix heures du soir lorsque Wladas les raccompagna, pour les aider à mettre les enfants au lit. A un moment donné, on aurait dit que ce n'était pour eux qu'un plomb qui avait sauté tant ils sautaient et riaient. Prisonniers des ténèbres, d'autres enfants devaient être en train de souffrir, malades et endoloris, sans médecin ni médicaments, des enfants qui avaient faim et soif. Dans les rues, des parents désespérés criaient demandant à manger. Wladas referma ses fenêtres pour ne pas les entendre. Ses provisions suffiraient pour tenir un jour ou deux, en les alimentant tous les cinq. Son voisin, ému, lui demanda de rester avec eux, question de rassurer les enfants. Il accepta. Il regagna son appartement où il se changea. Il enfila son pyjama, tout en sachant pertinemment que personne ne verrait la différence. Il ferma sa porte à clé pour prévenir une improbable invasion. Il fut réconforté par la façon dont les enfants saluèrent son arrivée:

-Tonton Wladas est là, maman!

Il en fut tout bouleversé. Il n'avait pas besoin de le dissimuler dans l'obscurité. La mémoire visuelle est mauvaise. Wladas ne se rappelait que vaguement la physionomie de ses nouveaux amis, qu'auparavant il remarquait à peine lors de leurs allées et venues. Il s'installa sur un grand sofa, placé dans le salon. Ils bavardèrent, couchés, les paroles localisant leur présence et leur tenant compagnie. Ils finirent par s'endormir, agrippés aux oreillers, comme des naufragés accrochés à une planche de salut et entendant des appels au secours sans pouvoir y répondre. Ils s'endormirent ou peut-être firent-ils semblant, pour ne pas déranger les autres. Que pouvait bien faire le monde, plongé dans le noir, pour ne pas périr? Une fenêtre entrebâillée laissait entrer les voix. Ce n'était parfois qu'un: "Au secours, j'ai faim!". D'autres se livraient à des descriptions complètes, qu'ils criaient à tue-tête, marchant em zigzag à travers les rues pleines de détritus, évoquant leur famille sans nourriture. Wladas s'efforçait de ne pas penser. Il écrasait le coussin

sur sa tête, se répétant qu'il ne pouvait rien y changer. Ils dormirent, écrasés par la fatigue, rêvant d'un lever de soleil, d'un ciel bleu, du soleil inondant les chambres, les yeux frustrés, assouvissant leur besoin de couleur. La réalité fut différente. Wladas s'assit sur le sofa et son voisin murmura:

-Monsieur Wladas, êtes-vous réveillé?

Il avait laissé un couteau sur la chaise pour déduire les heures. Il avait la main; il souleva le verre de la montre: il était plus ou moins huit heures. Les autres s'agitèrent et la toilette compliquée débuta: on puisait dans une casserole d'eau, apportée par Wladas, qui entreprit précautionneusement la préparation des verres de lait et la répartition équitable des portions de gâteau. La procession en file indienne -tout le monde se donnant la main- se dirigea de nouveau vers la cuisine, où l'on absorba un repas frugal. Les enfants se heurtaient aux meubles, se perdaient dans le petit salon; leur mère, angoissée, les grondait. Quand ils s'assirent sur les chaises, ils ne savaient plus quoi faire. Les verres que l'on avait employés ne furent pas lavés, afin de ne pas gaspiller d'eau.

Ils se remirent à évoquer les causes du phénomène, imaginant des raisons et des hypothèses qui transcendaient la science. Ils enduraient momentanément les difficultés dans l'espoir d'un retour prochain à une situation normale, peut-être dans les heures qui suivraient. Wladas rappela imprudemment que la situation pouvait se prolonger à jamais. La femme se mit à pleurer et il ne fut pas facile de la calmer. Les enfants posaient des questions auxquelles il était impossible de répondre. Perplexe, Wladas palpait les aiguilles de la montre. Comme il avait envie de faire quelque chose, il se leva et proposa de sortir pour voir comment tout cela évoluait. Ce fut un concert de protestations: ce serait dangereux et inutile. Ils avaient trouvé en lui un soutien et avaient peur de rester seuls et de le perdre. Il dut s'engager envers eux à ne pas s'éloigner de l'immeuble de plus de vingt mètres, à n'aller que jusqu'au coin de la rue, à ne pas la traverser... Ils

lui serrèrent fortement la main avant son départ.

Quand il atteignit l'escalier, il le descendit plus rapidement. Ses pieds rencontraient des obstacles difficiles à identifier. Il franchit la porte principale de l'immeuble, en rasant les murs, aux aguets. Un vent froid soufflait, qui charriait des papiers avec un bruit sourd. Il percevait des aboiements au loin, avec des moments de recrudescence, ainsi que des voix, nombreuses et inintelligibles. Wladas se souvint de ses promenades dans la ferme de son grand-père. Seul parmi les arbres, il avait également entendu le vent agiter les feuilles et des bribes de conversations provenant des maisons situées de l'autre côté de la colline. Il était immobile, tendu, dans l'expectative. Il parcourut quelques mètres. Ses oreilles, seules, captaient les pulsations de la ville étouffée. Que les yeux fussent ouverts ou fermés, c'était toujours le même puits noir, sans commencement ni fin. C'était terrible de rester là, immobile, dans l'attente de rien.

Les fantômes de son enfance assaillirent Wladas et il fit demi-tour, regagnant l'immeuble presque en courant, s'écorchant les mains aux murs, trébuchant sur les marches, montant les escaliers à toute vitesse, tandis que des voix effrayées criaient: "Qui est là? Qui est là?". Il répondit, à bout de souffle, gravit les escaliers quatre à quatre, jusqu'au moment de se retrouver parmi ses amis, qui se cognèrent les uns aux autres en se précipitant à sa rencontre, craignant qu'il se fût blessé et curieux de savoir ce qui était arrivé. Il s'assit et respira, soulagé. Il rit et avoua qu'il avait eu peur, qu'il était monté en courant. Là, au-dehors, la situation était pareille à ici. Ils restèrent à l'intérieur le reste de la journée (si l'on peut encore employer ce mot). Les moindres actions devenaient difficiles sans lumière mais elles servaient à les maintenir occupés, ce qui valait mieux que de penser. Ils parlaient beaucoup et, pendant qu'ils s'affairaient, décrivaient notamment tout ce qu'ils étaient en train de faire. La chaîne de paroles qui les unissait se cassait par moments. Sans savoir pourquoi, ils levaient tous la tête en même temps, les oreilles aux aguets, respirant profondément, attendant un miracle qui n'arrivait pas.

D'abord rationnée puis partagée, la boîte de bonbons toucha à sa fin. Il restait encore des gâteaux et du lait en poudre mais, si la lumière ne revenait pas rapidement, la suite des événements était imprévisible. Les heures s'égrenaient. A nouveau couchés, les yeux fermés, s'efforçant de dormir, ils attendaient une matinée lumineuse de l'autre côté de la fenêtre. Mais leur réveil fut semblable à celui du jour précédent: les yeux inutiles, les flammes éteintes, les fours froids et la nourriture touchant à sa fin. Wladas distribua les dernières rations de gâteau et de lait. Devant la fenêtre, ils cherchaient des yeux une lumière. Impénétrable, le mur noir semblait s'écraser sur leurs têtes. Ils ressentaient de l'inquiétude. Ils disposaient encore d'une bonne provision d'eau mais leurs réserves de nourriture étaient épuisées. L'immeuble comptait dix étages. Wladas estima qu'il devait monter jusqu'au dernier, afin de voir au loin.

Il sortit et commença à gravir les escaliers. Des questions fusaient des appartements: "Qui est là? Qui monte?" Wladas déclinait son identité bien que peu de locataires le connussent. On lui demandait quelles étaient ses intentions et, au sixième étage, une voix lui assura:

-Vous avez beau monter aussi haut que vous voulez, vous perdez votre temps. J'y étais, il y a peu, avec deux compagnons. On ne voit rien nulle part.

Wladas se risqua:

-Ma réserve de nourriture est épuisée. J'ai avec moi un couple et leurs deux enfants. Pourriez-vous m'aider?

La voix répondit:

-La nôtre nous permettra de tenir exactement jusqu'à demain. Nous ne pouvons rien faire...

Il réfléchit quelques secondes et décida de redescendre. Allait-il dire la vérité à ses amis?

Quand ils le pressèrent de questions, il mentit:

-Je n'ai pas été jusqu'en haut. J'ai rencontré quelqu'un qui y avait été. Il prétend que l'on voit quelque chose, fort

loin; il n'a pas pu déterminer de quoi il s'agit.

Le couple et les enfants reprirent espoir, tandis qu'il suggérait la seule hypothèse viable. Il proposa de sortir à nouveau, équipé d'un levier quelconque, afin de forcer la porte de l'épicerie, qui se trouvait à plus ou moins cent mètres. Il connaissait le trajet et ne se perdrait pas. Il s'empara de la boîte à outils au sommet de l'armoire et en retira un pied-de-biche, un marteau et un tournevis. Son voisin insista pour l'accompagner. Wladas ne broncha pas mais le désespoir de la femme et des enfants, à l'idée de rester seuls, était tel qu'il finit par décliner l'offre. Il mit les outils en poche, emballés dans un sac, tout en glissant le pied-de-biche dans sa ceinture, pour avoir les mains libres. Il les pria de ne pas s'inquiéter s'il ne revenait pas tout de suite.

Il sortit de son abri pour aller voler de la nourriture. Il ne savait pas ce qui l'attendait là-bas. L'obscurité avait effacé les hiérarchies. L'argent ne valait plus rien, pas plus que les pièces d'identité. Il n'existait plus de police, de gouvernement ni de lois applicables. On devait se fier aux voix, jaillissant de physionomies non identifiables, dont les mains pouvaient être secourables ou agressives. Wladas rasait les murs, son cerveau retraçant les détails de ce parcours. Ses mains exploraient chaque fissure. Soudain, les souvenirs se firent confus, le sol sembla se dérober sous ses pieds; il s'arrêta, s'adossant au mur pour y trouver un appui, la main droite immobile, indiquant la direction à suivre. Il s'approcha lentement de l'objectif. Bien que justifiable, la perspective de voler le faisait trembler, comme si quelqu'un avait les moyens de le surprendre. A tâtons, les doigts étudiaient le parcours jusqu'au moment où ils s'arrêtèrent sur un volet de fer. Il ne pouvait pas se tromper.

C'était la seule épicerie du quartier. Wladas marqua une pause pour écouter. Il percevait des sons lointains, comme ceux d'une salle d'hôpital, portes closes. Il s'abaissa pour localiser le cadenas. Ses mains ne rencontrèrent pas de résistance. Le volet était à moitié fermé, il ne devrait pas

le forcer. Il s'accroupit et entra sans bruit. Il devait y avoir sur les étagères de droite des boîtes de conserve et des pâtisseries. Il heurta le comptoir. Il poussa une exclamation et s'immobilisa, les muscles tendus, aux aguets. Personne ne se manifesta. Il enjamba le comptoir, tendit le bras, toucha l'étagère... Il n'y avait plus rien. Ils devaient avoir tout vendu avant l'obscurité totale. Il chercha plus haut, fébrilement. Rien, absolument rien! Il poursuivit la fouille, sans se préoccuper du bruit qu'il faisait, ses doigts devenant secs en raison de l'accumulation de poussière. Il redescendit, sans prendre de précautions, le corps penché en avant, les mains battant imprudemment l'air dans toutes les directions, heurtant les coins, se râpant sur les murs, comme s'il disputait à quelqu'un d'autre des boîtes de conserve et des articles qui n'existaient pas. Il revint à plusieurs reprises à l'endroit où il avait débuté sa quête. Il n'y avait rien, nulle part. Il arrêta, tout en ayant des envies de recommencer et en sachant pertinemment que cela ne l'avancerait à rien. Il avait été naïf en imaginant qu'il allait trouver de la nourriture. Pour ceux qui n'avaient pas de provisions, il était évident que les épiceries étaient la seule solution possible.

Wladas s'assit sur une caisse vide et des larmes montèrent à ses yeux. Quel idiot il avait été de tant espérer! On avait déjà pillé l'épicerie, la veille probablement, quand il avait entendu des cris et du remue-ménage. Comment allait-il faire pour manger et alimenter ses amis? Il se sentit désemparé et ridicule, se souvenant de son calme du début, de la baignoire pleine d'eau, du lait en poudre... Et tout cela réduit à néant, en si peu de temps, sans perspective d'avenir... Que faire? Retourner bredouille, recommencer les recherches dans des magasins plus éloignés, dont il ne connaissait pas l'emplacement précis? Et s'il ne trouvait rien? Il regagna la rue, les bras endoloris par l'effort, au bord du désespoir, qu'il savait dangereux. Il était seul dans un monde limité par la longueur de ses bras. Il craignait

d'aller de l'avant, de rencontrer un assaillant rendu fou par l'obscurité.

Il retourna à grandes enjambées à son immeuble, en quête des ses amis invisibles. Il s'arrêta subitement, recherchant à tâtons un repère connu. Pas à pas, il progressa de quelques mètres, explorant portes et fenêtres jusqu'à un coin inconnu. Il devait regagner l'épicerie pour retrouver son chemin. Il refit soigneusement le trajet en sens inverse, les doigts égratignés dans l'obscurité, à la recherche du volet métallique qui ne réapparaissait pas. Il avait trop marché dans toutes les directions. Il était perdu. N'ayant aucune idée de l'endroit où il se trouvait, comment allait-il faire pour retrouver le chemin de son domicile? Il s'assit à même le trottoir, le coeur battant dans ses tempes. Il se redressa ensuite comme quelqu'un qui se noie et cria:

-Je vous en prie, je suis perdu. Je veux connaître le nom de cette rue!

Il répéta cela à plusieurs reprises, chaque fois plus fort, sans que personne répondît. Plus le silence s'appesantissait autour de lui, plus il implorait qu'on l'aidât. Pourquoi devraient-ils le faire? Il avait lui-même, de sa fenêtre, entendu des appels au secours de gens perdus, dont les voix désespérées laissaient transparaître la crainte d'une agression. Wladas se mit à courir à l'aveuglette, appelant au secours, expliquant que quatre personnes dépendaient de lui. Il ne suivait plus les murs, marchait à grands pas, en zigzag comme les ivrognes, implorant des informations et de la nourriture. Il ne savait pas dans quelle mesure il s'était éloigné de sa rue; il avait l'espoir de la retrouver:

-Je suis Wladas, je vis au numéro 215. S'il vous plaît, aidez-moi.

Il y avait des bruits dans les ténèbres; il était impossible qu'on ne l'entendît pas. Il pleurait et mendiait sans vergogne, se sentant réduit par le manteau noir à l'impuissance d'un enfant sans défense. Combien de temps s'était écoulé? Il ne savait pas; sa montre fonctionnait

mais il n'avait pas emporté un fin couteau pour en soulever le verre; d'ailleurs, peu lui importait. L'obscurité l'asphyxiait, pénétrant par les pores, modifiant ses pensées. Wladas cessa d'implorer. Il insultait ses semblables, les traitant de maudits, leur demandant pourquoi ils ne lui répondaient pas. Sa colère se transforma en rage; il brandit le pied-de-biche, prêt à obtenir de la nourriture par la violence. Il croisa d'autres personnes qui, comme lui, demandaient à manger. Wladas progressa, le pied-de-biche brandi, jusqu'à ce qu'il heurtât quelqu'un, qu'il retint de force. L'homme hurla mais Wladas, sans lâcher prise, exigea qu'il lui dise où ils se trouvaient et comment obtenir de la nourriture. L'homme paraissait vieux: terrorisé, il éclata en sanglots. Wladas relâcha l'étreinte et le laissa repartir. A quoi cela rimait-il de se balader, armé d'un pied-de-biche, agresseur potentiel de ceux qui étaient frappés des mêmes malheurs que lui? Il jeta son pied-de-biche. Il fut victime d'une perte d'équilibre et s'assit pour ne pas s'évanouir, se serrant la tête entre les genoux. Il se sentit un peu mieux mais son corps était endolori d'épuisement et de faim. Il put se relever et poursuivit sa marche en silence. Les ténèbres avaient engouffré son sens pratique et il s'obstinait à chercher de l'aide dans la nuit profonde.

Perdre la vie de la sorte était indigne. Wladas recommença à jeter les hauts cris, appelant au secours, expliquant sa situation, discutant avec des êtres invisibles qui devaient l'écouter derrière leurs portes et fenêtres mais n'ayant ni le courage ni la force de lui répondre. Aux coins de rue, il tournait systématiquement à gauche, afin de ne pas aller trop loin; il faisait probablement à chaque fois le tour du même pâté de maisons, passant devant chez lui et s'en éloignant, sans s'en rendre compte. Exténué, souffrant de faim et de soif, il parlait tout seul, demandant parfois de l'aide à voix haute. Il s'assit de nouveau à même le trottoir pour écouter les moindres bruits. Le vent faisait claquer les fenêtres ouvertes des appartements abandonnés.

Des bruits divers surgissaient de différentes directions: des sons creux ou aigus, d'animaux ou d'êtres humains, peut-être prisonniers ou affamés. Il disposa ses mains en éventail sur ses oreilles. Un bruit de pas rythmés approchait. Il appela à l'aide et se remit à l'écoute. Une voix d'homme lui répondit au loin:

-Attendez, je viens vous aider.

Wladas le remercia, en lui disant de ne pas avoir peur; il avait seulement besoin d'un peu de nourriture et de quelqu'un pour l'aider à regagner son domicile. Il parlait encore quand il sentit un bras toucher son épaule. Il se releva et implora l'homme de ne pas l'abandonner. Ce dernier portait un lourd sac et gémissait de fatigue. Il demanda à Wladas de l'aider en supportant l'autre extrémité du sac; lui passerait devant. Wladas étouffait ses sanglots, le poids lui faisant mal aux bras; il raconta d'une traite tout ce qui lui était arrivé, depuis le début. L'homme lui répondait par monosyllabes et continuait à marcher, relativement vite. Wladas se tut, éprouvant une impression inexplicable. Il ne pouvait presque pas suivre l'homme, qui tournait les coins avec assurance. Un doute s'insinua dans son esprit. Peut-être son compagnon voyait-il et dès lors la lumière allait-elle revenir pour les autres? Il lui demanda:

-Vous marchez avec tant d'assurance. Verriez-vous, par hasard...?

L'homme tarda à répondre:

-Non, je ne vois absolument rien. Je suis complètement aveugle.

Wladas bégaya:

-Avant ce... avant ceci, également?

-Oui -répondit l'autre-. Je suis aveugle de naissance. Nous nous dirigeons pour le moment vers l'Institut pour aveugles, où je vis.

Wladas éprouva un sentiment paradoxal. Cet homme connaissait le chemin, sa voix était naturelle, elle n'avait pas le ton anxieux qu'il avait pris l'habitude d'entendre. L'obscurité leur était commune à présent. Seulement,

l'aveugle -qui s'appelait Vasco- avait toujours vécu dans le noir; c'était son monde, fait de bruits, d'odeurs et de tâtonnements d'objets solides. Il était sorti pour aller chercher un sac de victuailles et avait besoin de l'aide de Wladas pour le porter.

L'aveugle lui apprit qu'ils assistaient les personnes perdues et en avaient recueilli quelques-unes mais que leurs provisions étaient maigres. Ils ne pouvaient plus héberger personne. L'obscurité était bien implantée, sans le moindre indice pour supposer qu'elle pût cesser. A court terme, des milliers de personnes allaient mourir d'inanition et on ne pouvait rien faire.

Ils finirent par atteindre l'Institut pour aveugles. Wladas se laissa conduire à travers les différentes pièces jusqu'à un endroit où on lui présenta une chaise. Il se sentait comme un enfant que les adultes sauvent d'un danger et à qui ils apportent confort et sécurité. Il but un verre de lait et mangea quelques biscottes qu'on lui mit en main. Il ne pouvait toutefois ôter de son esprit l'image de ses amis, dont le coeur battait plus fort au moindre bruit, endurant leur faim et attendant son retour. Il voulut parler à Vasco, son sauveur, et dit avec insistance qu'il ne pouvait laisser ses voisins prisonniers de l'appartement. On lui répondit que l'immeuble était grand et que tous les autres locataires devraient également être secourus, ce qui était impraticable. Wladas ne pouvait s'empêcher de penser aux enfants. Il demanda qu'on lui indiquât la route à suivre et il irait seul. Il se leva pour sortir, trébucha sur quelque chose et tomba. Vasco, malgré les protestations des autres, rappela qu'ils avaient une baignoire pleine d'eau; c'était une réserve qui pourrait se révéler utile. Ils emportèrent deux grands récipients en plastique et Vasco conduisit Wladas jusqu'au seuil de porte. Ils attachèrent une petite corde à leurs ceintures. Ils pouvaient ainsi marcher l'un derrière l'autre, en prenant un minimum de risques. Vasco signala qu'ils se trouvaient à cinq blocs de distance de son domicile. Il était né dans le quartier et le connaissait parfaitement.

Arrimé à son guide, Wladas ressentait la peur de ceux qui entrevoyaient un sauvetage encore douteux et fragile. Il marchait le plus vite possible. Vasco choisissait les meilleurs endroits, citant le nom des rues, changeant d'itinéraire quand ils entendaient des bruits suspects ou des cris de fureur. Vasco s'arrêta et dit tout bas:
-Ce doit être par ici.

Wladas avança de quelques pas, reconnut la poignée de sa porte. Vasco lui suggéra à voix basse d'ôter leurs chaussures; ils progresseraient sans faire de bruit. Après les avoir attachées à leur ceinture, ils entrèrent, Wladas en tête; il gravit l'escalier, quatre à quatre. Ils heurtaient des objets en cours de route et remarquaient des voix inintelligibles à travers les portes.

Arrivés au troisième étage, ils se dirigèrent vers l'appartement du voisin. Ils frappèrent à la porte doucement puis plus fort. Personne ne répondit. Ils supposèrent que les voisins se trouvaient dans l'autre appartement puisque Wladas leur avait laissé la clé pour se ravitailler en eau. Ils s'y rendirent, entendirent un bruit et une voix demanda:
-Qui est là?
-C'est moi, Wladas, laissez-moi entrer.

On s'exclama comme si on ne pouvait le croire mais la porte s'entrebâilla et il fut accueilli à bras ouverts.
-C'est moi. Comment allez-vous? J'ai rencontré un ami qui m'est venu en aide et connaît le chemin.

Il ne révéla pas qu'il s'agissait d'un aveugle; il semblait que la parole suffisait à identifier le malheur commun. Entouré de sa femme et de ses enfants -différents à présent, avec leurs voix éteintes par la faiblesse-, le voisin leur raconta ses souffrances, ne s'alimentant qu'en eau, ayant placé tout son espoir dans le retour de Wladas. Ce dernier leur expliqua la situation à l'Institut pour aveugles et leur conseilla d'y aller.

Dans la salle de bain, ils remplirent d'eau les deux récipients, que Vasco attacha sur leur dos à tous deux. Il aida à choisir quelques vêtements à emporter. Ils ôtèrent leurs souliers et, à la queue leu leu, se donnant la main, ils se dirigèrent vers l'escalier. Ils progressaient rapidement. Il était inévitable qu'ils fussent repérés. Au rez-de-chaussée, près de la porte, une voix demanda:
-Qui êtes-vous? Qu'emportez-vous?

Personne ne répondit. Vasco entraîna tout le monde vers la rue. La voix se tourna dans leur direction mais ils étaient déjà sur le trottoir et s'éloignaient. L'homme leur demanda encore en criant s'ils avaient de l'eau ou de la nourriture. Leur cortège s'éloignait. Ils seraient difficilement rejoints.

Ils continuèrent déchaussés, pour ne pas perdre de temps, même si les pieds sensibles se blessaient aux aspérités du parcours. Ils mirent plus de temps pour le trajet retour à cause des enfants et des arrêts marqués chaque fois qu'ils entendaient des bruits proches. C'est éreintés qu'ils atteignirent l'Institut mais soulagés comme des soldats qui obtiennent une permission après avoir livré une bataille.

Vasco leur servit du lait avec du gruau puis alla discuter avec ses compagnons de ce qu'il y aurait lieu de faire pour survivre si l'obscurité persistait. Un autre aveugle leur aménagea un coin pour dormir, ce qui ne leur fut pas difficile car ils avaient perdu le sommeil depuis belle lurette. Quelques heures plus tard, Vasco vint les réveiller, leur annonçant qu'il était trois heures du matin et qu'il avait été décidé de quitter l'Institut pour se réfugier à la ferme modèle, que l'institution possédait à quelques kilomètres en dehors de la ville. C'était nécessaire car les provisions n'allaient plus durer longtemps et il n'existait pas aucun moyen sûr pour renouveler le stock. Même si c'était un plus long trajet, ils avaient projeté de suivre les rails du chemin de fer, qui croisait des rues, à quelques pâtés de maisons de l'Institut. De ce côté, les difficultés étaient plus improbables. Les dernières instructions allaient être données dans la grande salle, où furent conduits Wladas et ses amis.

Cela devait être un local très vaste car les bruits de

voix résonnaient presque comme un écho. Vasco, qui devait être plus âgé ou avoir une certaine ascendance sur les autres, prit la parole et déclara que le réalisme était de rigueur s'ils voulaient survivre. Il s'adressa d'abord à ses compagnons aveugles, affirmant que les ténèbres qui affligeaient les autres ne constituaient pas une nouveauté pour eux. Ce qui était pénible, c'était l'impossibilité de produire de la chaleur par n'importe quel type de combustion. Cela empêchait d'ingurgiter la plupart des aliments communs. Ils avaient recueilli onze personnes à l'Institut. Avec les douze aveugles qui y vivaient, cela donnait un total de vingt-trois. Les réserves de nourriture permettraient de tenir le coup pendant 6 ou 7 jours. Il ne fallait pas s'attendre à ce que la situation se normalisât dans ce laps de temps, outre le risque d'être agressés ou volés par des marginaux affamés. A la ferme modèle, il y avait normalemernt dix personnes. Ils possédaient plusieurs plantations, des vivres en stock pour le commerce et de l'eau potable en quantité, ce qui pourrait garantir -si l'on était parcimonieux en optant pour un mode de rationnement- la vie de tous pendant un certain temps. Vasco ajouta que les possibilités de préserver les organismes plus de trente ou de quarante jours étaient minces. L'union de tous s'imposait ainsi que la soumission aux décisions. Il fut convenu qu'ils sortiraient silencieusement de l'Institut, sans répondre au moindre appel. Les adultes devraient conribuer au transport des boîtes de gruau, bocaux de miel et des aliments secs qu'ils possédaient. Leur emballage et la distributon commencèrent immédiatement. Quelques-uns voulurent avoir plus de précisions, d'autres firent des suggestions. Personne ne s'opposa à ce qui avait été décidé. Les aveugles achevèrent la distribution des sacs, valises et boîtes pleines à transporter. Wladas et les réfugiés restaient figés sur leur siège, dans l'expectative. Ils ne pouvaient rien faire sinon gêner, Les ordres, donnés à voix haute, étaient aussitôt exécutés. Ils avaient beau faire, ils ne parvenaient pas à s'imaginer que les aveugles vivaient dans la même obscurité. Comment s'habituer à cela,

à la sensation de vide, à la difficulté de s'orienter? Le simple fait de s'habiller constituait déjà un problème; celui de faire deux pas sans cogner quelque chose, une gageure. Ils vivaient maintenant dans le même monde invisible et dangereux. Wladas pensait au nombre de fois qu'il avait croisé ces hommes aux lunettes noires, à la canne blanche, la tête immobile, toujours dirigée vers l'avant. Il est vrai qu'il leur avait, sa vie durant, consacré une fugitive pensée émue. Ah, s'il avait su alors qu'ils allaient se transformer en protecteurs magiques, capables de sauver d'autres êtres humains, faits de chair, de muscles et de pensée, et aux yeux inutiles, tout comme les leurs!

Ils constituèrent quatre groupes, reliés par des cordes, comme des alpinistes. Les aveugles, connaissant le trajet, marchaient en tête. La partie la plus dangereuse consisterait à traverser les quartiers jusqu'à la voie ferrée. Le plus grand silence fut demandé; ils ne devaient parler que si c'était absolument indispensable. Wladas fut incorporé au dernier groupe et portait un petit paquet. Ils sentirent sur leur visage l'atmosphère froide du monde extérieur en prenant leur départ à l'aveuglette. Ils traversèrent des rues, tournèrent des coins, se sentant protégés par l'obscurité puisqu'ils avaient confiance en leurs guides. Quand notre survie est menacée, nous nous bardons d'une rude cuirasse d'égoïsme. Les cris anonymes entendus dans les ténèbres se muaient en obstacles à éviter. La colonne, chargée de vivres, contournait ceux qui imploraient un morceau de pain pour survivre. Le vent véhiculait des cris et le convoi de naufragés se réfugiait dans la plus étrange des fuites, avec ses timoniers aveugles. Quand ils sentirent sous leurs chaussures l'acier des rails sans fin, la tension baissa. Ils devaient encore franchir un autre carrefour, puis les ponts, et il était improbable qu'ils rencontrent d'autres obstacles sérieux. La progression devenait pénible; ils devaient compter leurs pas pour ne pas trébucher. Le temps passait -plusieurs heures devaient s'être écoulées, d'après Wladas, mais ces

impressions pouvaient être trompeuses-. Ils s'arrêtèrent soudain. Vasco se rendit de groupe en groupe pour expliquer qu'il y avait devant eux un train ou des wagons. Il partit seul en éclaireur. Ils s'assirent pour un repos dont ils ne tirèrent pas grand profit car ils entendaient un bruit qu'aurait fait quelque chose que l'on griffait. Vasco ne revenait pas. Un mot d'ordre, qui circula de bouche à oreille, leur enjoignit de reprendre leur marche. Ils devaient contourner les wagons. Le bruit provenait de l'un d'eux. Ils progressaient, le coeur battant, les oreilles presque collées aux parois de bois. Il devait s'agir d'un homme ou d'un animal, en train de mourir... Il s'estompa, leurs jambes fatiguées les portant machinalement vers l'avant. Wladas se souvint d'une longue marche qu'il fit lors de son service militaire. Le soleil le brûlait, ses os étaient endoloris par le poids de l'équipement et il y avait cette écrasante sensation de fatigue. Maintenant, dans ce tunnel de cauchemar, où il marchait comme un condamné à mort, ce qu'il éprouvait des regrets. Les ténèbres concentraient toute sa vie dans ses souliers, qui lui frayaient un chemin entre les cailloux acérés, compris entre les parallèles des rails.

Wladas fut surpris quand la corde attachée à sa ceinture le tira vers une route en terre. Sans savoir comment, il s'aperçut qu'ils étaient à la campagne. De quelle façon les aveugles repéraient-ils l'endroit exact? Peut-être par l'odorat, le parfum des arbres, tel un citron mûr. Il respirait à pleins ppumons. Il connaissait cette odeur, c'était celle de l'eucalyptus. Il pouvait les imaginer en files serrées, des deux côtés de la route qu'ils empruntaient.' Peut-être n'était-ce pas une route mais un simple sentier: comment le savoir? Le convoi s'arrêta; ils étaient arrivés. Il était difficile de s'habituer aux transitions brusques que l'absence de vision provoquait. Ils ignoraient les dimensions de la propriété ainsi que les mesures de sécurité. Ils furent autorisés à parler et posèrent tous en même temps des questions, auxquelles on ne répondit pas toujours. Il y avait à la ferme huit aveugles

et quelques employés. Vasco leur dit de se reposer mais ils étaient déjà assis ou couchés à même le sol. Wladas resta près de son voisin d'appartement. Quelques-uns dormirent sur la pierre dure, les enfants dans les bras de leurs parents. Des sanglots, étouffés par une serviette, provenaient de l'intérieur et quelqu'un parlait tout bas. La lutte contre la faim avait provisoirement pris fin. Les aveugles apportèrent un brouet froid, qui paraissait contenir du miel et de l'avoine. Vasco dirigeait les opérations pour que l'on ne se cogne pas. Ils bénéficiaient d'un abri et de nourriture. Mais qu'allait-il advenir de ceux qui étaient restés en ville: les malades des hôpitaux, les enfants en bas âge?... Personne ne pouvait ni ne voulait savoir. Les plus grands malheurs collectifs impressionnent moins que le plus petit mal qui nous atteint. Il ne fut pas nécessaire de cacher aux réfugiés les scènes de détresse et d'inanition laissées derrière eux, dans les rues et maisons. Ils étaient emprisonnés en eux-mêmes, leurs suppositions et pensées virevoltant dans une suite fallacieuse.

Quand Wladas s'était déplacé dans son quartier et dans son appartement, il se souvenait de la forme des bâtiments, meubles ou objets. Dans ce nouveau milieu ambiant, ses doigts inexpérimentés progressant à tâtons ne lui fournissaient pas d'éléments tangibles pour se forger une idée d'ensemble. Lui, Vasco et d'autres, étaient réunis en cercle pour décider de la voie à suivre. Il était évident qu'ils ne pouvaient être d'une grande utilité aux aveugles, en raison de l'expérience des ces derniers. Dans les potagers, il y avait carottes, tomates, salades, etc... Dans le verger, quelques fruits prêts à être mangés. Il fallait déterminer des rations égales, un peu plus grandes pour les enfants. On se demandait si les légumes, privés des rayons de soleil depuis plusieurs jours, n'allaient pas pourrir. Le préposé à la volaille rapporta qu'il n'avait cessé d'alimenter les poules depuis le premier jour sans lumière mais qu'elles n'avaient plus rien pondu. Les chèvres avaient été relâchées mais l'on ne savait pas si elles étaient encore en vie. Chaque réfugié devrait aider aux travaux

généraux. Leur coopération étant moins importante que le fait d'être guidés ou d'apprendre, ils y gagnaient au change.

La tension du danger immédiat ayant décru, Wladas sentait les réactions que l'obscurité suscitait. Ses paroles ne suivaient plus la ligne la plus droite vers les yeux de son interlocuteur, plus rien -comme un léger froncement de sourcils ou un signe de tête approbateur- ne venait apporter plus de poids à ses arguments. Quand on parlait sans voir, le doute subsistait si on était écouté ou non. Les muscles du visage rendus inertes, il comprenait à quoi était dû le manque d'expression des aveugles. Les dialogues perdaient de leur naturel et, quand on ne lui répondait pas immédiatement, il lui semblait qu'on ne l'écoutait pas.

Ils résolurent néanmoins les problèmes de logement, lequel serait collectif, dans un bâtiment pourvu de lits en herbe. L'usage des quelques rares installations sanitaires fut également réglé. Vasco annonça qu'il était dix heures du soir et qu'ils feraient mieux d'aller dormir. Chaque aveugle prenait en charge un petit groupe, dont il appelait les membres et qu'il conduisait en file indienne. Se heurter à des obstacles était chose courante. Quelqu'un fit une plaisanterie et il y eut un éclat de rire général, inespéré, comme si la joie était revenue quelques secondes pour illuminer les pensées enfouies dans les ténèbres.

Wladas dormit d'un sommeil profond, avec des rêves sans lien, plein de lumières fortes et une angoisse qui l'opprimait. Il se réveilla brusquement et, pendant un moment, attendit qu'on allumât une lampe. Il acceptait la réalité d'être aveugle, comme quelque chose de fantastique et de transitoire. Il imaginait que dans d'autres pays la situation était différente, que des laboratoires et des savants atomistes oeuvraient au sauvetage général. Il devait rester sur place jusqu'à ce qu'un aveugle vienne le chercher. Il ne voulait réveiller personne. Il murmura le nom de Vasco et attendit. Il ne savait pas comment mais il parvenait à lui faire découvrir ce monde vide, où les choses se matérialisaient sous les pieds ou sous les doigts. Il est

vrai que ces contacts perduraient dans la mémoire et on devinait le trou de la veille, les mains reconnaissant la forme touchée précédemment. Mais quand mains et pieds exploraient un nouvel itinéraire, les bruits seuls permettaient de s'orienter ou bien il fallait réclamer l'aide de ceux qui étaient pour toujours les fils des ténèbres.

On en était au sixième jour sans lumière. La température avait baissé mais c'était normal à cette époque de l'année. C'était la preuve que le soleil influait d'une façon ou d'une autre sur l'atmosphère. Le phénomène ne devait pas être d'ordre cosmique. Quelqu'un cita les prophéties de la Bible, la fin des temps. Un autre évoqua une mystérieuse invasion par une autre planète. Parlant fort dans le noir, Wladas s'efforçait d'arbitrer les suppositions, les confrontant à ce que la science pouvait élucider. Il ne s'agissait apparemment ni d'invasion d'autres planètes ni de fin du monde. La Terre, au cours de son voyage dans l'espace, devait avoir été pénétrée par une substance quelconque, qui aurait atteint son système nerveux central, empêchant en même temps la combustion. C'étaient des explications aussi tirées par les cheveux et improbables que métaphysiques et transcendantales. Vasco disait que même sans regarder sa montre, il sentait la différence entre les heures du jour et celles de la nuit. Wladas affirmait que c'était l'habitude, l'organisme étant accoutumé aux périodes successives de travail et de repos. De temps en temps, quelqu'un montait sur une échelle placée près de la porte à l'extérieur et tournait la tête vers les quatre points cardinaux. On criait parfois avec enthousiasme quand apparaissaient de vagues éclairs. Ils se réjouissaient, marchant vers la porte comme des somnambules, certains dans la direction opposée, cognant les murs et interrogeant: "Où êtes-vous? Avez-vous vu quelque chose? Qu'était-ce?" A force de fausses alertes, la joie alla décroissant au fur et à mesure que quelqu'un pensait avoir aperçu quelque chose. Après examen et mises au point, l'obscurité restait bel et bien totale. La vie se déroulait à la ferme dans une

certaine confusion et non sans désagrément, les problèmes étant finalement toujours résolus par les aveugles. Wladas remarqua qu'il pouvait reconnaître ces derniers au timbre de leur voix. Vraiment étrange, car personne n'y voyait rien.

On discernait de l'amertume chez les réfugiés quand ils demandaient ou disaient quelque chose. Quand ils s'essayaient à des phrases gaies, les ténèbres effaçaient le sourire, la vivacité des yeux. Lorsque nous voyons, ces derniers donnent à la parole un sens subtil, espèce d'auréole intraduisible qui n'existe plus dans le noir. Les aveugles avaient une inflexion de voix différente. On ne peut pas savoir si c'est l'obscurité elle-même qui les avait changés. Probablement que oui. Il se dégageait, chez Vasco, une attitude ferme, une manière d'agir sûre et plus positive que chez les autres, comme quelqu'un qui se sent bien dans sa peau. Ces mêmes hommes à la canne blanche et aux lunettes noires qui, en temps normal, demandaient avec humilité le numéro du bus qui arrivait ou s'éloignait lentement, étaient maintenant rapides, efficaces, miraculeux dans leur habileté manuelle. Ils répondaient aux questions et guidaient les réfugiés par le bras, avec sollicitude et la satisfaction de la charité bien ordonnée, celle dont eux bénéficiaient auparavant. Ils étaient patients et tolérants à l'égard des erreurs et des incompréhensions de leurs protégés. Leur malheur était devenu le lot commun. Quelques-uns oubliaient parfois que ces hommes, qui croisaient peut-être leur chemin quelques mois plus tôt dans un monde de lumières et de couleurs, étaient devenus aussi dépendants que des enfants dans le noir qu'ils maîtrisaient, eux. Il n'y avait pas assez de bras pour les travaux que la vie et la subsistance du groupe nécessitaient. Il y avait peu de temps de repos mais, après le dernier repas, les aveugles chantaient, accompagnés par deux guitares. Wladas notait l'enthousiasme naturel et même une joie que la situation n'expliquait pas. Pendant quelques instants, il imagina les autres voyant et lui aveugle. Combien de pitié hypocrite et superficielle, combien

d'aumônes avilissantes n'avaient-ils pas dû endurer, avec leurs lunettes noires et leurs cannes blanches? C'est avec plaisir qu'ils prenaient à présent leur revanche: ils étaient à leur tour les guides qui rendaient service et subvenaient généreusement aux besoins de ceux qui avaient des yeux parfaits.

Quand on ne peut modifier une situation, il faut l'affronter ou périr. Wladas nota que les enfants y résistaient mieux que les adultes. Les deux fils de ses voisins avaient eu peur au début mais la proximité permanente de compagnons les avait poussés à sortir pour des explorations difficiles à contrôler. Leur mère aurait préféré qu'ils ne la quittent pas mais tous deux s'éclipsaient, sans trop s'éloigner. Ils étaient enguirlandés, reçurent même une tripotée, ce qui engendra l'intercession de voix conciliantes.

Wladas finit par constater, avec surprise, qu'ils avaient pris leurs petites habitudes. Se rendre au WC, l'hygiène au bord de la rivière, les heures -importantes- des repas, qui devenaient de plus en plus insipides: crudités desséchées, concombres, tomates, papayes, avoine, lait, miel, pas toujours identifiables au goût. Aucune catastrophe, aucun événement humain n'était plus extraordinaire ni plus dangereux que celui-là. Qu'est-ce qui provoquait l'obscurité et quand prendrait-elle fin? Comment parler de routine, alors que s'accomplissaient peut-être les prophéties, la fin du monde, annoncée depuis des temps immémoriaux. Il fallait accepter cette sinistre perspective et veiller aux banalités essentielles: vêtements, soins du corps, tout ce qui nous maintient en vie depuis notre naissance. Beaucoup priaient à haute voix, implorant un miracle. Un événement général allait-il changer à cause d'appels isolés? Wladas ne les critiquait pas. Si la prière donnait un peu d'espoir et la tranquillité d'esprit, c'était aussi une parcelle de salut. Si les ténèbres, qui les enveloppaient, apportaient inconfort et problèmes, ce n'était rien en comparaison des pensées que le mur impénétrable glissait dans leurs cerveaux.

Sans la vue pour distraire l'esprit, il était difficile de supporter les moments d'oisiveté. L'acharnement au travail était exagéré car, tandis que l'on contrôlait les mouvements des doigts, on recherchait le quotidien normal; c'était une velléité de conserver un mode de vie absurde, devenu désuet. L'alternative de l'issue -soit le monde retrouverait une situation normale, soit les hommes mourraient à petit feu- constituait un dilemme plus pesant que l'obscurité qui les étouffait. Wladas ne trouvait plus de temps pour bavarder avec Vasco. Quand il y parvenait, il notait la préoccupation pour l'avenir, moins angoissante pourtant que la sienne. Confrontés simultanément à une expérience commune, il leur était impossible de se mettre dans la peau de l'autre. Vasco était né sans la vue et ne savait pas ce que c'était d'en avoir bénéficié et puis de l'avoir perdue. Wladas ne pouvait pas supporter l'état d'esprit de celui qui n'avait jamais vu la lumière. Le savoir-faire le plus élémentaire, qu'il apprenait, lui montrait la distance qui le séparait de Vasco et des autres, en manipulant des objets et en les créant si nécessaire. La routine se pliait aux habitudes et aux horaires mais jamais à l'expectative de l'issue aléatoire, que laissait présager l'épuisement de la nourriture. On en était au seizième jour. Vasco appela Wladas à part. Il lui révéla que même les réserves rationnées -avoine, lait en poudre, conserves- s'amenuisaient. La tension nerveuse augmentait et il ne serait pas prudent de mettre les autres au courant. La veille, l'un des réfugiés, jeune encore, était sorti à tâtons et on l'avait retrouvé au fond d'un fossé. Des discussions surgiraient pour des bêtises et dégénèreraient. La plupart étaient au bord d'une dépression nerveuse qui ne s'extériorisait pas.

Aux premières heures du dix-huitième jour, la salle fut éveillée par des cris de joie et de l'animation. Un des réfugiés n'avait pas réussi à dormir et senti une différence dans l'atmosphère. Il avait gravi l'escalier extérieur et aperçu, à l'horizon, une pâle boule rouge. C'était le soleil. Il y eut une course éperdue: tous coururent en même

et attendant que la lumière augmente. Vasco demandait s'ils voyaient réellement quelque chose, s'il ne s'agissait pas d'une erreur, comme il s'en était déjà produit à plusieurs reprises. Quelqu'un songea à gratter une allumette et, après plusieurs tentatives, la flamme apparut, fragile et dénuée de chaleur mais visible aux yeux de ceux qui la contemplaient, comme un miracle hors du commun. La lumière revenait progressivement, comme elle avait disparu.

Ce fut une journée splendide, avec ces joies inespérées et totales, qui agissent comme une boisson alcoolisée. Les coeurs semblaient réchauffés, pleins de bonne volonté. Les yeux naissaient à nouveau comme des enfants innocents, dépourvus de méchanceté. Ils prirent les repas dehors et Vasco décida de ne pas lésiner sur la quantité puisque les jours normaux allaient revenir. Le soleil décrivit son arc de cercle dans le ciel. A quatre heures de l'après-midi, on distinguait déjà la silhouette d'une personne à quatre mètres. Après le coucher du soleil, l'obscurité redevint totale. Ils firent un feu, qui donna des flammes pâlottes et translucides, le bois sec se consumant peu. Il s'éteignait souvent et les réfugiés le ravivaient au moyen de feuilles de papier, soufflaient dessus, préservant la faible source de lumière et de chaleur, symbole de vie future. A minuit, il fut difficile de les convaincre de se retirer et ils ne s'y résignèrent que devant l'insistance de Vasco. Seuls les enfants dormirent cette nuit-là. Ceux qui avaient encore des allumettes en grattaient de temps à autre et riaient tout seuls, comme s'ils avaient trouvé la pierre philosophale.

A quatre heures et demie du matin, ils étaient debout et dehors. Aucune aurore de l'histoire du monde n'avait été attendue comme celle-ci. Ce n'était pas seulement la beauté des couleurs, la poésie des horizons que l'on découvrait dans les nuages et les montagnes, les arbres et les papillons. Comme à l'Age du feu, l'homme préservait son feu et le vénérait; la divinité de la lumière était attendue par les réfugiés comme un condamné à mort accueille le

fonctionnaire qui lui apporte la commutation de sa peine. Le soleil reprit vigueur; les yeux, qui en avaient perdu l'habitude, se fermaient; les aveugles présentaient les paumes de leurs mains aux rayons puis pivotaient pour les sentir sur tout le corps. Wladas fut incapable de décrire ces moments. Quels mots fallait-il pour symboliser une vie qui reprend?... Des physionomies différentes surgirent avec des voix connues; ils riaient et s'embrassaient. Les aveugles surtout furent serrés et portés en triomphe. Ils pleuraient, ce qui rendait leurs yeux, peu habitués à la lumière, encore plus rouges. Vers midi, les flammes redevenaient normales et ils purent consommer, pour la première fois depuis trois semaines, des plats cuits et chauds. Pratiquement plus personne ne travailla le reste de la journée, baignés par la lumière, envisageant les perspectives, se promenant dans les endroits où ils s'étaient traînés dans l'obscurité et qui leur semblaient différents et faciles.

Et la ville? Comment y était-on? Ceux qui y avaient des parents perdirent leur sourire. Combien étaient morts ou en proie aux difficultés? Wladas suggéra de s'y rendre en reconnaissance le lendemain. D'autres se proposèrent et il fut décidé qu'ils partiraient à trois.

Wladas passa une mauvaise nuit. Il subissait le contrecoup de toutes ce :s: ses mains tremblaient, il avait peur et ne savait pas de quoi. Rentrer en ville, reprendre la vie... Le boulot, les amis, les femmes... Les valeurs qu'il respectait avaient été enterrées dans les ténèbres. C'était un homme différent qui se retournait dans le lit improvisé, sans trouver le sommeil. Un quadrilatère de clarté, dû à une lampe allumée, dansait dans l'embrasure de la porte, ce qui signifiait que tout allait bien. Il avait eu une existence calme. Le fait d'avoir frôlé la mort, alors qu'il était privé de vue, avait sapé chez lui toute résistance. Que sommes-nous, que valons-nous, où allons-nous? Des fragments de souvenirs se présentaient fugacement à son esprit: l'aboiement d'un chien, l'homme gémissant sur la chaussée, sa main soulevant le levier,

Vasco le conduisant à travers les rues, le chef bavardant à la fenêtre... Des épisodes de son enfance s'y mêlèrent. Le sommeil s'empara de lui, peu à peu, mais il ne cessa pas de s'agiter, en proie à des cauchemars.

Ils partirent au lever du soleil, par la route qui menait au chemin de fer. L'un d'eux était entre deux âges, marié, sans enfants; sa femme était restée à la ferme. L'autre devait avoir l'âge de Wladas; ses frères et soeurs habitaient de l'autre côté de la ville; il avait été sauvé par un aveugle et n'avait plus pu retourner chez lui. Ils marchèrent en bavardant au début mais l'envie d'arriver vite leur fit augmenter la cadence et la fatigue s'abattit plus fortement sur eux à cause de l'alimentation insuffisante des dernières semaines. Les maisons, qui se trouvaient de part et d'autre de la ligne de chemin de fer, avaient une apparence normale. Après un virage, la ville apparut. Ayant franchi les premiers ponts, les rails traversaient des rues. Wladas et ses compagnons s'engagèrent dans l'une d'elles. Les deux premiers pâtés de maisons paraissaient fort tranquilles: on y voyait quelques personnes, circulant plus lentement que d'habitude peut-être. Au coin suivant, un groupe portait vers un camion un mort recouvert d'un drap grossier; l'assistance pleurait. Un véhicule vert de l'armée passa. Il diffusa par haut-parleur un communiqué gouvernemental. La loi martiale avait été décrétée. Ceux qui envahiraient des propriétés seraient fusillés. Le gouvernement réquisitionnait tous les dépôts de vivres et les distribuerait aux nécessiteux. Tout véhicule serait réquisitionné si nécessaire. Il fut recommandé de communiquer à la police sans retard tout endroit d'où se dégagerait r nauséabonde, afin de localiser les cadavres. Les morts seraient enterrés dans des fosses communes...

Wladas ne voulut pas aller jusqu'à son immeuble. Il se souvenait des voix qui appelaient par les portes entrebâillées alors que, nu-pieds, il déambulait, les abandonnant à leur propre sort. Il téléphonerait pour savoir s'il y avait une mauvaise odeur... Il en avait assez vu et

ne voulait pas rester là. Son jeune compagnon avait discuté avec un officier et décidé de se mettre immédiatement à la recherche de sa famille. Ils se séparèrent, émus et omettant de se communiquer leurs adresses respectives. L'autre réfugié voulut retourner à la ferme avec Wladas. Ce dernier ne pouvait s'y résoudre avant d'avoir porté secours à sa soeur. Il s'informa pour savoir si les téléphones fonctionnaient et apprit que c'était le cas, du moins pour certains circuits automatiques. Il téléphona à la maison de son beau-frère. On répondit au bout d'un moment. Ils étaient bien affaiblis mais vivants. Il y avait eu quatre morts dans leur immeuble. Wladas leur raconta comment il s'en était tiré et demanda s'ils avaient besoin de lui. Son aide n'était pas indispensable: ils avaient de la nourriture et allaient mieux que la moyenne.

Tous les gens s'adressaient à des visages inconnus, racontant toutes sortes d'histoires. Les enfants et les malades avaient le plus souffert. Des décès étaient survenus dans des circonstances poignantes. Les services se réorganisaient avec l'aide de l'armée, pour secourir les nécessiteux, enterrer les morts et tout recommencer. Wladas et son compagnon ne voulurent pas en apprendre davantage. Ils avaient traversé quelques quartiers et englouti le peu qu'ils avaient emporté. Ils se sentaient faibles, l'esprit fatigué, voyant, entendant des choses bizarres, où l'absurde n'était pas une hypothèse: c'était arrivé contrairement à toute logique, aux lois scientifiques.

Ils retournèrent en longeant les rails, encore déserts, marchant lentement, sous un ciel agréable quoique nuageux. Des arbres verts tremblaient sous la brise, quelques oiseaux volaient entre les branches. Coment avaient-ils pu survivre dans les ténèbres? Wladas pensait à tout cela pendant que ses jambes endolories le portaient. Ses certitudes scientifiques étaient battues en brèche. Au même moent, des hommes faisaient fonctionner des ordinateurs, des microscopes étudiaient des coupes, des religieux expliquaient dans leurs égliss la volonté de Dieu, des

politiciens rédigeaient des décrets, des mères pleuraient des morts qui avaient sucombé aux ténèbres...

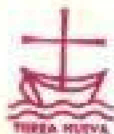
Deux silhouettes fatiguées marchaient entre les rails. Elles apportaient des nouvelles, peut-être meilleures que celles qu'on attendait. L'homme avait résisté. Se nourrissant d'aliments inapropriés, buvant n'importe quel liquide, il avait passé trois semaines dans le monde des aveugles. Wladas et son compagnon rentraient tristes et affaiblis mais avec la joie secrète et inavouée d'être en vie. Au-delà des spéculations rationnelles venaient le mystère du sang qui coule, le plaisir d'aimer, de réaliser des choses, d'agiter des muscles et de sourire. Vus de loin, ils étaient plus petits, que les rails qui les bordaient. Leurs pensées franchissaient les frontières et le temps. Le corps revenait au quotidien, tributaires des forces et des pertes de contrôle, depuis l'aube des temps.

Il existait des planètes, des systèmes solaires et des galaxies. Eux n'étaient que deux hommes, entourés de rails impassibles, rentrant chez eux avec leurs problèmes.

André Carneiro "A Escuridão"

Bernard Goorden pour la traduction française





La ciudad es un extenso monólogo,
de construcción rigurosa,
exagerada a veces hasta extremos
casi paranoicos.
Datos muy concretos y banales
van creando un clima sofocante,
donde cada nuevo personaje
o situación
no hace más que contribuir
a la sensación de callejón sin salida
que vertebra todo el relato.
La ciudad, es mención del Concurso
de Marcha 1969.

LITERATURA DIFERENTE

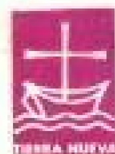
LA CIUDAD

mario levrero

mario levrero

LA CIUDAD





BIBLIOTECA DE CIENCIA FICCIÓN Y FANTASÍA

"*La ciudad* es apenas un pueblo. Un pueblo de campo donde las casas crecen hacia adentro. . . Una experiencia de extrañamiento, un infierno pampeano donde las sombras de Franz Kafka y Lewis Carroll asoman tras un calentador Primus o una vieja bicicleta."

PABLO CAPANNA

Mario Levrero LA CIUDAD

LA CIUDAD

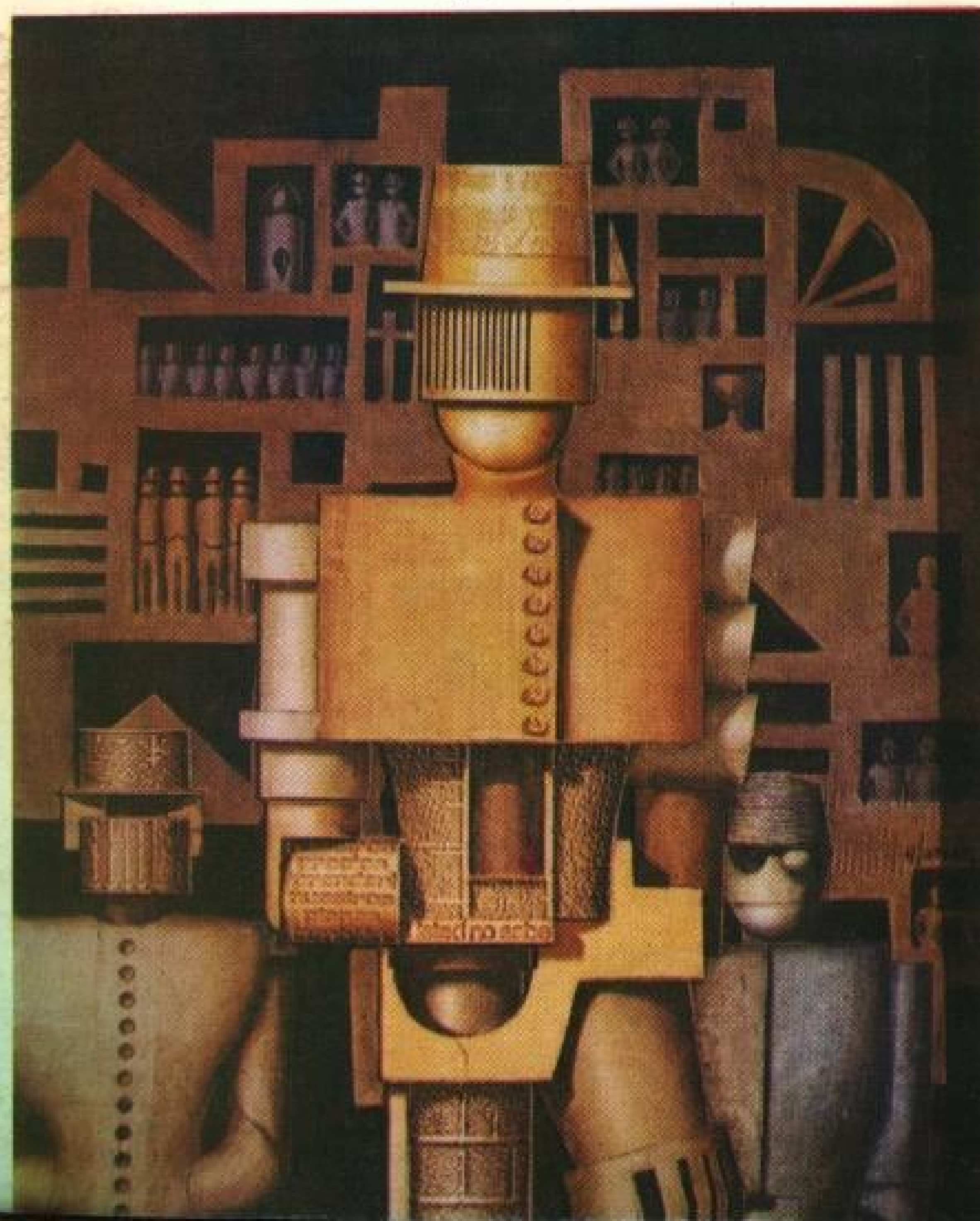
Mario Levrero

ENTROPÍA





LECTORES DE BANDA ORIENTAL



M. LEVRERO - LA CIUDAD

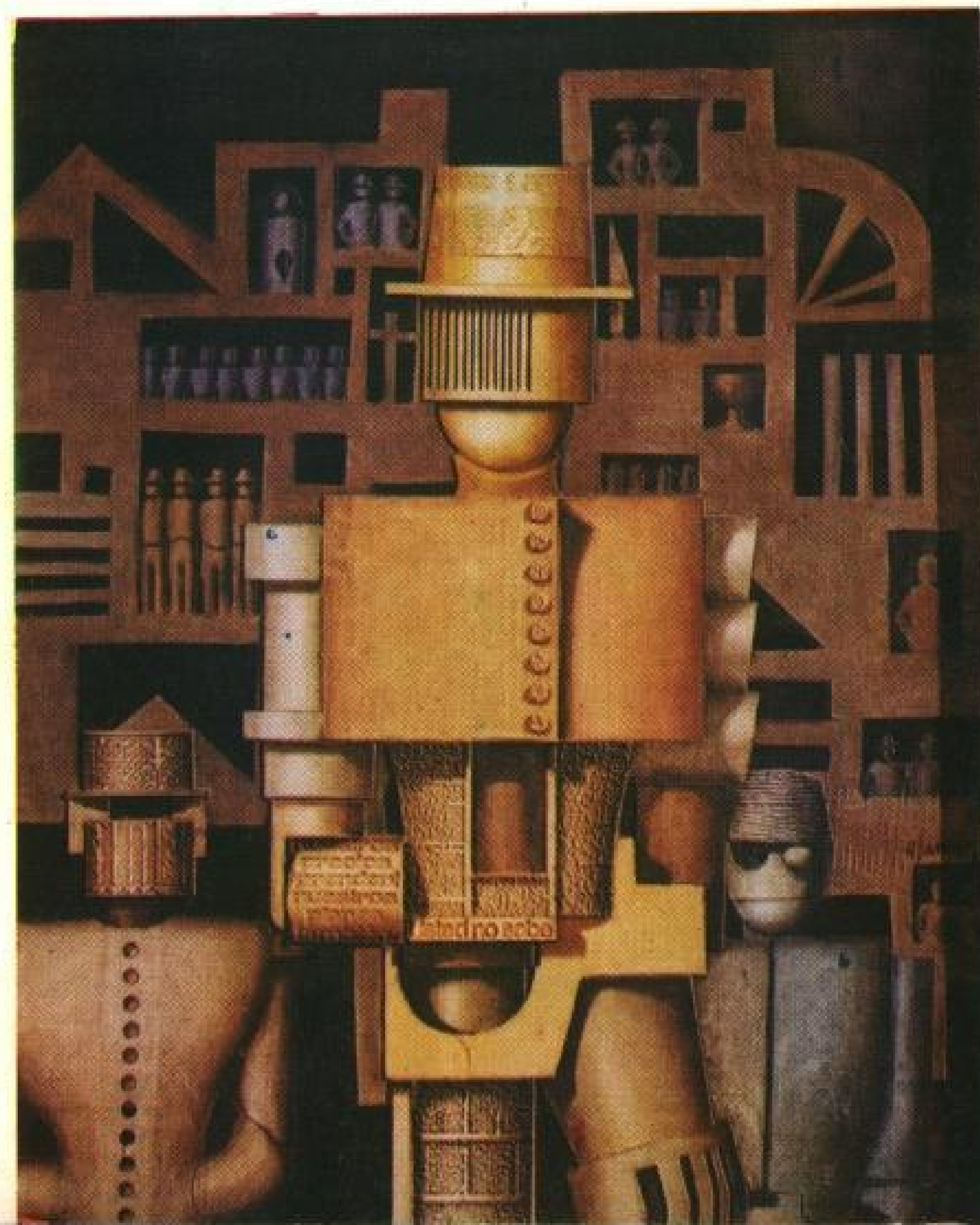
21



MARIO LEVRERO

LA CIUDAD

NOVELA



MARIO LEVRERO

LA VILLE

CHAPITRE I

I

La maison semblait inhabitée depuis longtemps. Une forte odeur de renfermé se dégageait en rentrant; les meubles étaient couverts de moisissure et l'on glissait sur le plancher. Le temps n'améliorait pas les choses: depuis quelques jours on ne voyait plus le soleil et une pluie fine tombait sans arrêt.

Aucun système de chauffage. Dans la cuisine, je découvris un vieux réchaud mais pas de combustible. Sous l'évier s'entassaient quelques bonbonnes vides cachées derrière un rideau crasseux. Je me souvenais d'avoir vu un magasin non loin de là, et un instant je pensai à y aller, mais je me sentais trop fatigué pour ressortir sous la pluie.

J'ouvris les fenêtres et peu à peu un air nouveau commença à circuler. Ensuite je mis un peu d'ordre afin de pouvoir habiter la maison, ne serait-ce que de façon précaire. J'enlevai les matelas pliés sur les lits et les entassai dans un coin. Puis, avec du linge sec que j'avais apporté dans mes valises, j'improvisai un lit sur un des sommiers rouillés. La nuit s'approchait. Le lendemain il ferait peut-être beau et tout serait plus facile.

Mais au bout d'un moment j'eus faim. En essayant d'allumer une lampe, je constatai qu'il n'y avait pas d'électricité. Elle avait dû être coupée, faute de paiement. Comme je ne trouvai non plus ni torche ni bougies, j'enfilai mon imperméable et sortis, laissant portes et fenêtres ouvertes.

Je n'étais pas sûr de l'emplacement du magasin où je n'étais allé qu'une fois, quelques années auparavant. Je partis instinctivement vers la droite, cherchant des yeux un signe qui éveillerait mon souvenir. Les maisons paraissaient abandonnées, les jardins envahis par l'herbe et les plantes sauvages. Les terrains vagues se succédaient et rien ne me donnait l'espoir de rencontrer qui que ce fût.

Découragé, je songeai à faire demi-tour. Pourtant je continuai à avancer, un peu par inertie et aussi parce que je ne voulais pas rentrer l'estomac vide dans cette habitation humide et sombre.

La nuit tombait. Les contours déjà dilués par la pluie s'effaçaient de plus en plus. J'espérais que quelque lumière se ferait bientôt et que là je trouverais un endroit où reprendre mes forces.

Mais l'obscurité devint complète et aucune lumière ne se fit.

II

La situation empirait.

J'avais dû enlever mes lunettes et maintenant la pluie m'entrait dans les yeux. Mon mouchoir trempé était devenu inutile. J' m"écartais souvent de la route et mes pieds s'enfonçaient dans les flaques. J'enlevai chaussures et chaussettes qui, transpercées par l'eau, me gênaient pour marcher. L'imperméable ne me servait plus à grand chose, la pluie s'y infiltrait et en remplissait même les poches.

Je continuai ainsi, trébuchant et jurant, pendant je ne sais combien de temps. J'aurais voulu m'allonger par terre et rester là, mais la volonté de mes jambes me poussait en avant.

Soudain j'aperçus les lumières de deux phares. Avec la pluie, la distance, la sinuosité du chemin, je ne distinguai pas d'abord dans quelle direction elles avançaient. Mais bientôt je reconnus la silhouette d'un camion qui s'approchait. J'étais sur le bord de la route et j'eus peur qu'il ne passât sans me voir. Pour attirer son attention, je courus à sa rencontre en agitant les bras.

Il s'arrêta. Je m'approchai du volant et m'écriai:

-Laissez-moi monter, pour l'amour de Dieu, emmenez-moi quelque part!

La cabine était dans le noir, je ne voyais pas à qui je m'adressais. Il n'y eut pas de réponse immédiate. Je crus entendre une discussion mais le bruit du moteur m'empêchait de comprendre les paroles.

-Montez -dit finalement une voix grave et sèche.

J'allais faire le tour par derrière, mais j'eus peur que le camion ne partît sans m'attendre. Je me demandai aussi s'il y aurait assez de place dans la cabine, puisqu'une personne au moins voyageait déjà à côté du chauffeur. Sans m'arrêter à d'autres considérations, je fis le tour par devant. J'eus du mal à atteindre la poignée: puis, appuyant un pied sur la roue, je réussis enfin à

grimper jusqu'au siège. De l'intérieur, il ne vint aucun effort pour m'aider.

La voix marmonna qu'on n'avait pas toute la nuit à perdre et que j'aurais pu faire plus vite. Je n'avais pas encore refermé la portière que le camion démarrait.

A côté de moi je distinguai le profil d'une femme dont les traits me restaient cachés par les cheveux qui lui tombaient sur le visage. De l'homme, je remarquai des moustaches épaisses et un nez proéminent.

Au bout d'un moment de silence, la femme s'écria:

- Mais vous êtes trempé! -puis, s'adressant au camionneur: -Je t'avais dit qu'il ne fallait pas le laisser monter!

L'homme resta silencieux, mais elle continua à grommeler. Je crus devoir dire quelque chose et je profitai d'une pause de la femme pour expliquer que je ne connaissais pas la région, qu'étant sorti pour faire quelques courses la nuit m'avait surpris et je m'étais égaré. Mon histoire ne paraissait pas éveiller le moindre intérêt, et je la laissai mourir.

Bien vite je sentis le corps de la femme se glisser lentement contre le mien. Je crus d'abord qu'elle cherchait une position confortable et je me serrai contre la portière. Mais, à mon étonnement, elle me pinça le bras avec violence.

Elle continuait cependant à marmonner des paroles contre moi, décrivant les dommages que mes vêtements mouillés causeraient au siège, qui, du reste, était en très mauvais état. Pendant qu'elle parlait elle approcha sa jambe nue contre la mienne, la frottant légèrement malgré l'état de mes pantalons. Je la regardai du coin de l'oeil mais elle faisait semblant de rester dans son attitude réprobatrice, continuant ses reproches et ne regardant pas de mon côté.

Je ne savais que faire. Toute réponse à ses provocations aurait été un manque de respect vis à vis du camionneur qui m'avait pourtant recueilli contre la volonté de la femme. D'autre part, un refus ouvert risquait d'augmenter la mauvaise humeur de cette dernière, obligeant l'homme à me faire descendre pour ne plus avoir à subir ses plaintes.

Un instant je songeai que leurs rapports n'avaient peut-être pas ce caractère intime que je leur avais attribué au premier abord. Je

ne trouvai pourtant pas d'autre explication plausible. Je considérai même la possibilité d'un lien de travail, mais j'écartai cette hypothèse qui me parut stupide.

Cependant la femme poursuivait son jeu. Elle se collait de plus en plus contre moi et me pressait parfois le genou avec sa main. En d'autres circonstances, son attitude aurait pu éveiller mon désir, mais maintenant l'angoisse et la peur commençaient à me gagner.

Je résolus le conflit sans le vouloir, car je m'endormis. Le résultat fut si bon -toutes les provocations cessèrent- que chaque fois que je me réveillais je faisais semblant de poursuivre mon sommeil. Alors j'écoutais attentivement, dans l'espoir d'entendre quelque commentaire important pour moi, mais je crois qu'à aucun moment ils n'ouvrirent la bouche.

Les pensées et les images de mon rêve, entremêlées par la fatigue et la tension nerveuse accumulées, se prolongeaient de manière confuse. Je rêvais que j'étais dans la maison, où les pièces s'étaient multipliées et se trouvaient habitées par des inconnus. Des gens allaient et venaient sans arrêt dans les couloirs. Ils passaient près de moi, ignorant ma présence. Je croyais être devenu invisible, et, exprès, me mettais sur leur chemin. Mais ils m'évitaient distraitement sans jâmais poser leur regard sur moi, comme s'ils faisaient un détour par hasard.

Parallèlement, le problème du camioneur et de sa femme continuait à me hanter. Je me reprochais le sentiment de reconnaissance qui m'empêchait de répondre aux avances de la femme, car si l'homme m'avait en effet recueilli contre l'avis de cette dernière, c'était là son devoir, et il m'avait d'ailleurs traité d'une manière brusque, gardant un silence agressif que je n'avais pas mérité.

Je me retrouvais alors dans la maison, étendu par terre, faisant l'amour avec la femme. La chambre était vide et le rêve dénudé de charge érotique. Nous nous embrassions distraitement; j'étais préoccupé par mes pensées et je regardais les gens qui passaient dans le couloir. Quelques-uns se penchaient pour nous observer d'un air curieux, comme s'il s'agissait d'une expérience de laboratoire.

III

Quand j'ouvris les yeux, le soleil s'était déjà levé. La femme dormait encore, la tête sur l'épaule de son compagnon. Elle était

jeune, d'un corps menu et bien proportionné.

Lui continuait au volant, sans donner de signe de fatigue, le regard fixé sur la route dans une moue sérieuse et concentrée que je ne trouvai pas désagréable. Ses cheveux étaient d'un noir plus profond que ceux de la femme. Il devait avoir 35 ans.

Je me dis qu'avec la lumière du jour, il serait plus communicatif. Pour montrer que j'étais éveillé, je tirai un peigne de ma poche et me coiffai; puis je me frottai les yeux; mais l'attitude de l'homme ne changea pas, et je me mis à regarder par la fenêtre.

Je ne reconnus pas le paysage, mais ceci ne m'étonna pas. J'ai peu voyagé, et comme je n'observe jamais les détails, pour moi tous les endroits se ressemblent.

Quand le soleil nous frappa de face, la femme se réveilla. Elle passa sa main sur ses cheveux, jeta un coup d'oeil de mon côté pour s'assurer que j'étais toujours là, puis se mit à faire des caresses au camionneur, à lui parler d'un ton câlin, à vanter ses qualités au volant.

Je voulus fumer, mais mes cigarettes étaient encore humides. Je jetai ostensiblement le paquet par la fenêtre, dans l'espoir que l'homme m'offrirait des siennes, mais il fit semblant de ne pas voir mon geste. Au bout d'un moment je toussottai et demandai si on allait bientôt arriver quelque part.

Ma question fut accueillie par un éclat de rire.

- Monsieur veut savoir si on va bientôt arriver quelque part! -s'exclama l'homme d'un ton moqueur. Ils continuèrent à rire sans me répondre, puis ils bavardèrent entre eux, souriant même de temps à autre.

Je n'osai pas insister. J'étais excédé par leur attitude et j'aurais voulu descendre, mais je me dis que nous n'avions rencontré aucun autre véhicule depuis le début du trajet et j'eus peur de me retrouver bloqué sur cette route inconnue. Dans le camion, au moins, je me sentais en sécurité.

Tout à coup, l'homme freina et dit:

- Le voyage se termine ici.

Rien dans le paysage ne faisait supposer que nous étions arrivés à destination. Eux ne bougeaient pas et l'homme n'arrêta pas le moteur. Je conclus donc que le voyage ne devait être fini que pour moi, et me disposai à descendre. Je ramassai mes affaires et murmurai

quelque remerciement qui, aussitôt prononcé, me parut hors de propos.

Je fis claquer la portière, non sans soulagement, et attendis de les voir partir. En descendant je me blessai un pied et une douleur aiguë me remontait la jambe. L'air sentait mauvais, et je me demandais d'où une pareille odeur pouvait bien venir, quand soudain la portière se rouvrit et la femme se précipita dehors.

- Vous pouvez la garder! -me cria le camionneur sortant sa tête par la fenêtre- Si le règlement n'interdisait pas le moindre retard, soyez sûr que je vous donnerais une bonne leçon! -et il ajouta d'un ton adouci: -Mais vous recevrez quand même votre châtiment, bien plus terrible d'ailleurs que celui que je pourrais vous infliger. En attendant, vous pouvez continuer à la tripoter, puisque cela vous amuse. Elle a la chair ferme, élastique, propre à être caressée et pincée. Et ses jambes! Elles sont couvertes d'un duvet fin qui vous chatouille en y passant la main!-son visage était devenu presque doux, mais il se reprit- J'ai déjà perdu assez de temps avec vous deux.

Comme le camion démarrait, il nous cria encore:

- Cochons!

Je restai cloué sur place, mal à l'aise et confus. Je n'avais pas eu l'occasion d'ouvrir la bouche pour me défendre, De toutes manières je ne l'aurais pas fait, car j'aurais été obligé d'accuser la femme. Je le suivis des yeux en silence, et de derrière je vis avec surprise que sa charge consistait en un amas de déchets provenant sans doute des poubelles d'un quartier habité. Pourquoi diable transportait-il des ordures si loin, alors qu'il aurait été si facile de les brûler sur place? Je ne trouvai pas d'explication, et lorsque le camion se perdit derrière une colline, je fus soulagé à l'idée que je ne le reverrais plus.

IV

Je m'attendais à ce que la femme ait une attitude humble et même craintive,mais elle m'observait au contraire avec une expression hautaine de reproche. Elle entr'ouvrit les lèvres comme pour dire quelque chose, mais elle dut changer d'avis, car elle se mit à marcher en silence, d'un pas rapide et ferme, dans la même direction que le camion.

J'avais aussi l'intention d'aller dans cette direction-là, car je savais déjà ce qu'il y avait derrière nous; rien qu'un paysage monotone et désert. Je partis donc derrière elle.

La route était bonne et sèche malgré la pluie de la veille. Je me dis qu'une voie aussi bien entretenue devait aboutir à un centre important, et que plus tard dans la matinée il y aurait peut-être une circulation relativement intense.

Je m'arrêtai pour remettre mes chaussures, car mon pied blessé me faisait souffrir et j'étais fatigué de porter tant d'objets dans mes mains; la femme avança encore un peu, puis s'arrêta aussi. Je me remis en route et elle aussi, toujours en silence, toujours au même pas. Au bout d'une demi-heure elle s'arrêta et m'attendit. Quand je l'eus rattrapée elle me prit par le bras et me dit:

- J'ai faim.

Ce n'était pas un simple commentaire. Le ton était impératif, comme si j'avais le devoir de la nourrir.

- Moi aussi -lui dis-je, et je la regardai droit dans les yeux, pour lui faire comprendre que je ne me sentais pas coupable de la situation.

Nous repartîmes avec moins d'entrain. Plus que la faim, la conscience que nous en avions nous affaiblissait, d'autant plus que nous savions que, sauf imprévu, nous n'étions pas près de l'assouvir.

Mais j'ai tort de parler pour elle, car j'ignore quels étaient alors ses sentiments.

Plus tard, elle s'arrêta de nouveau.

- Je ne veux plus marcher -dit-elle- Tu dois me porter.

Je la regardai incrédule.

- Quoi?

- Tu dois me porter. Je ne marche plus. Je suis fatiguée et de toute façon nous n'arriverons jamais nulle part.

- Mais c'est ridicule! -m'écriai-je- Toutes les routes mènent quelque part! Et même si ce que tu dis était vrai, à quoi cela nous avancerait-il que je te porte? Dans ce cas-là il vaudrait mieux rester ici, sur le bord de la route, au lieu de marcher inutilement!

- Et le camionneur? -continuai-je, de plus en plus irrité par ce raisonnement élémentaire- Il ne va nulle part, lui non plus? Pour quoi aurait-il pris ce chemin s'il ne menait pas quelque part? Et pourquoi n'arriverions-nous pas au même endroit que lui?

- Ne me parle pas du camionneur! -interrompit-elle, ignorant toutes mes autres paroles- Je ne veux plus qu'on le nomme devant moi!

Elle même, pourtant, reprit le sujet.

- C'est un homme rude et souvent violent -dit-elle- mais il a en réalité un très bon coeur. Il est honnête et dévoué, il accomplit fidèlement son devoir et ses supérieurs l'apprécient beaucoup. Il est tendre, aussi, surtout vis à vis de sa femme et de ses enfants, et de toutes les femmes et tous les enfants en général. Il devait être très fâché pour me faire descendre ainsi du camion. Et sa colère était justifiée par ton attitude enfantine et déloyale.

- Quand on sait lui parler -ajouta-t-elle- on peut tout tirer de lui. On aurait pu finir notre voyage tous les trois comme de bons copains, au lieu de s'être séparés en ennemis. Et pour comble de malheurs tu es si égoïste que tu ne veux même pas me porter!

Je ne voulus pas discuter ses mensonges. J'étais convaincu de mon innocence et ses raisonnements absurdes et interminables me firent soupçonner en elle quelque dérangement mental. Comme elle allait reprendre la parole, je lui dis que j'accédais à son caprice.

J'essayai d'abord de la porter comme on porte un enfant ou un fagot de bois, la nuque sur mon bras droit étendu et les jambes ballantes à gauche, mais cette position me fatiguait beaucoup. Quand elle s'aperçut que je vacillais sur mes jambes, elle éclata de rire. Je la posai par terre et elle y resta un bon moment à s'esclaffer, s'écriant que je n'étais même pas capable de porter une femme et que je ne pourrais probablement pas porter un bébé nonplus.

Excédé, je repartis. Elle interrompit net ses rires et me cria de ne pas l'abandonner. Mais je ne voulais plus m'arrêter. Alors elle se leva, me rattrappa en vitesse, et, me prenant par surprise, fit un bond et s'installa à califourchon sur mon dos. C'était, en fait, le meilleur système, et je ne fis aucun effort pour me dégager.

J'observai ses jambes croisées autour de ma taille et je notai qu'elles étaient très belles, couvertes, comme l'avait dit le camionneur, d'un duvet fin. J'eus envie de les caresser, et, tout en le faisant, je ressentis le doux chatouillement dont il avait parlé. Au contact de ma main, elle agita les jambes, me donna des coups sur les côtes et m'insulta. Puis elle commença un de ses discours, disant que tout le monde trouvait très amusant de la tripoter , qu'ils abusaient d'une pauvre femme sans défense, etc. Mais un rire gai accompagna ces paroles, dont le ton parodiait avec humour celui de ses

discours antérieurs.

Heureusement elle arrêta bientôt de me frapper. Parfois elle me pinçait le visage ou me mordait les oreilles, mais malgré la douleur qu'elle m'infligeait, je pris ces gestes comme des manifestations de tendresse.

V

Le soleil de midi rendit la situation insupportable: j'étais épuisé, perdu dans ce parage désert, portant une femme inconnue sur mon dos, écrasé par la chaleur croissante, baigné de sueur et affamé. Je songeai à la maison, aux matelas humides qui maintenant auraient pu sécher à l'air chaud, au travail qui m'attendait en rentrant, et l'angoisse me gagna.

Je m'arrêtai et lui dis de descendre; mais elle n'en fit rien. Au contraire, elle pressa encore plus ses jambes contre mon corps, Je lui dis que je ne la supportais plus et que je la ferais descendre de force, mais elle rit et se mit à sautiller comme si elle chevauchait.

Alors je me laissai tomber, lentement pour ne pas la blesser, et nous restâmes couchés au milieu de la route. Elle ne me lâchait toujours pas mais se plaignait que je lui faisais mal. Alors je m'allongeai sur elle et l'embrassai. Elle répondit avidement à mon baiser. Nous nous mordîmes les lèvres, l'étreinte se reserra, devint suffocante, et je sentis un goût de sang dans ma bouche. Comme j'essayais de déboutonner son chemisier, son attitude changea. Elle se mit à lutter furieusement pour se débarrasser de moi, bientôt elle commença à crier, et plus tard à pleurer. Emporté par la colère, je voulus déchirer ses vêtements; pour m'en empêcher, elle tenait mes poignets et me repoussait de son mieux. Quand je fus à bout de forces, elle me jeta une poignée de terre au visage et se dégagea.

J'étais aveuglé et furieux. Elle me bouda un moment, puis comprit que mes yeux me faisaient horriblement mal, se repentit de son geste, essuya mon visage et m'aida à me lever.

- Je ne veux pas faire l'amour ici, sur la route -dit-elle d'une voix câline- Continuons plutôt à marcher. Ma maison n'est pas loin et là nous serons tranquilles. Tu pourras te reposer, je laverai tes vêtements et je te donnerai à manger. Et, si tu veux, tu peux vivre avec moi.

Je ne lui avais pas pardonné et répondis quelque grossièreté. Elle insista mais je n'essayai pas de discuter. Comment l'aurais-je crue? Elle avait affirmé un peu plus tôt qu'elle ne savait pas où nous étions et maintenant elle disait qu'elle habitait tout près!

- Tu ne me crois pas? Regarde ta montre et tu verras qu'en moins d'une demi-heure nous rencontrerons un chemin qui part sur la gauche. Eh bien, ce chemin mène chez moi. Ce n'est pas très loin, mais il faut marcher encore un peu. Quand nous arriverons tu auras ta récompense, crois-moi -ajouta-t-elle avec malice.

Nous repartîmes. Je lui dis que je ne croyais pas un mot de ce qu'elle venait de me dire, que je la suivais parce que je n'avais pas le choix. Je lui reprochai aussi tous les mensonges qu'elle avait racontés, son attitude dans le camion, son manque de respect envers son mari , dont elle avait pourtant vanté elle-même les qualités.

- Mon mari? -m'interrompit-elle étonnée- Je n'ai pas de maris.

- Et le camionneur? Qui est-ce? Ton amant?

- Non, j'ai rencontré le camionneur un peu avant toi. J'étais sortie faire quelques courses, la nuit m'a surprise et je me suis égarée, puis...

- Assez! -m'écriai-je- Plus un mot! C'est mon histoire que tu racontes là, et non pas la tienne! Si tu continues je te laisserai toute seule.

- Je ne mens pas -murmura-t-elle- mais tu ne vois les choses que de ton point de vue. Tu refuses d'admettre qu'elles soient autrement que tu ne les avais imaginées.

Elle me regarda dans les yeux avec une expression de sincérité profonde.

- Tu vois cet arbre, par exemple -dit-elle en montrant du doigt un arbre quelconque- et tu te dis que le vent a apporté la graine, qu'il a poussé là, qu'il a toujours été là. Il ne te viendrait pas à l'idée que quelqu'un l'ait transplanté déjà grand, parce qu'il ne te paraît pas logique que quelqu'un se soit donné la peine de transplanter un arbre qui ressemble à tous les autres dans cet endoit où, de toute apparence, il n'accomplit aucune fonction. Mais il en accomplit pourtant bien une, il est en train de me servir pour t'expliquer à quel point tu peux te tromper dans ton raisonnement.

- D'ailleurs, poursuivit-elle en me caressant la joue- si tu regardes à gauche, tu constateras qu'il y a effectivement un chemin, car je ne mens pas.

C'était vrai. Il ne s'agissait en réalité que d'un tout petit sentier, mais je dus reconnaître que, pour une fois, elle n'avait pas menti. Je me dis que j'avais peut-être été injuste dans l'interprétation de ses mots et de ses gestes, mais j'hésitai malgré tout à quitter la route pour ce piètre chemin de terre.

Je décidai finalement que le mieux serait de continuer ensemble; au bout d'un moment de marche silencieuse, je demandai:

- Et comment s'appelle le village où tu habites?

- Je n'habite pas dans un village -dit-elle.

- Alors ce chemin mène directement chez-toi? -insistai-je.

- Non -répondit-elle agacée- Il y a un village avant d'arriver chez moi. Il est très petit, je ne sais même pas s'il a un nom.

- Allons-nous le traverser?

- Nous ne pouvons pas l'éviter -commenta-t-elle avec un soupir, comme si l'idée lui déplaisait.

Quelques nuages couvrirent le soleil et un bref orage éclata.

VI

Nous ne tardâmes pas à arriver. Ce n'était pas vraiment un village, mais plutôt un ensemble de vieilles maisons groupées autour d'une immense station de service peinte de couleurs brillantes.

Je me demandai à quoi pouvait bien servir cette station, éloignée de la route principale, dans un hameau misérable où l'on n'arrivait que par un chemin en mauvais état; mais je ne voulais plus raisonner en vain. Les arguments de la femme m'avaient un peu intimidé, et je choisis donc de penser que le garage devait avoir quelque utilité, puisqu'il était là, comme l'arbre au bord de la route, et je me dis que je comprendrais probablement plus tard.

Sur un des trottoirs opposés à la station, on distinguait trois magasins. Les enseignes suspendues à leurs portes m'apprirent qu'il s'agissait d'un bar, une épicerie et un magasin de chaussures: ils semblaient constituer toute l'activité commerciale de l'endroit.

Poussé par la faim et la soif, je me dirigeai instinctivement vers la bar, mais ma compagne m'arrêta.

- Le bar est plein d'ivrognes grossiers -dit-elle- Ils vont sans doute nous provoquer et pourraient même aller jusqu'à l'agression.

Des rideaux sales m'empêchaient de voir l'intérieur de l'établissement. Je voulus y entrer tout seul, mais elle me prit par le bras et me supplia de ne pas le faire. Je compris que sa peur était réelle et n'insistai pas. Je commençais à éprouver pour elle une sympathie sincère et je ne voulus pas la contrarier.

Nous entrâmes dans l'épicerie. La boutique, très petite, était parfumée d'une essence de violettes que l'on associe avec certaines pharmacies de luxe; les marchandises, surprenantes par leur qualité et leur variété, s'entassaient dans tous les coins, de telle sorte qu'il était difficile de toucher à quoi que ce soit sans provoquer un désastre. Tout était mélangé: montres, cannes à pêche, postes de radio, livres, savonnettes, produits cosmétiques, outils, valises, jouets, bibelots du genre qu'achètent les touristes, disques, éléctrophones, ballons, rames, machines à calculer, appareils électroniques, ainsi que beaucoup d'autres objets que je ne reconnus pas au premier abord. Il s'agissait de marchandises neuves, pour la plupart très modernes, mais présentées sans attrait, sans doute à cause du manque de lumière et de la poussière accumulée.

Ma compagne devait déjà connaître le magasin: elle m'attendait ostensiblement, promenant sur les étagères un regard ennuyé.

Un vieillard habillé en combinaison bleue se tenait derrière le comptoir. Son visage, qui me parut doux et bienveillant, était en partie caché par des lunettes rondes et un béret.

Je lui demandai s'il pouvait nous offrir à boire et à manger. Il répondit d'un ton aimable que le meilleur endroit pour cela serait le café qui se trouvait à côté de sa boutique. J'expliquai alors que je n'ignorais pas l'existence du bar, mais que j'avais des raisons personnelles pour préférer manger chez lui, et il ne fit plus d'objections. De dessous le comptoir, il tira une bouteille de Coca-Cola qu'il décapsula et me tendit sans m'offrir de verre ni de paille. Je lui en demandai une autre pour ma compagne, qu'il ne semblait pas encore avoir remarquée. Quand il ouvrit la seconde bouteille, j'eus l'impression que ses gestes, plus lents et maladroits, indiquaient quelque appréhension vis à vis de la femme, qu'il connaissait sans doute. Il lui tendit la bouteille sans un mot et disparut par une porte latérale.

Quelques minutes plus tard, il revint avec deux assiettes de potage chaud que nous mangeâmes avec appétit, ainsi que le morceau de pain qu'il nous donna pour l'accompagner.

L'attitude du vieillard envers la femme m'avait intéressé et je l'observai pendant le repas, mais il garda les yeux baissés et resta en silence, plongé dans ses propres réflexions. Je cessai alors de m'occuper de lui, et continuai à inspecter le magasin. Me souvenant que mes chaussures étaient complètement abîmées, je demandai au vieillard s'il en avait à vendre. Il me répondit, toujours sur le même ton, qu'il y avait un magasin de chaussures dans la même rue. Je dus insister, expliquant que je voulais aussi jeter un coup d'oeil sur les autres marchandises, car j'avais plusieurs achats à faire. Il me demanda alors ma pointure et se mit à fouiller parmi des boîtes entassées sans ordre.

Ma compagne avait fini son repas et manifestement voulait partir. Comme je lui fis signe de patienter, elle murmura à mon oreille que le vieillard allait probablement passer le reste de la journée à chercher vainement. Mais j'avais déjà commencé à établir mentalement la liste des provisions dont j'avais besoin: avant tout, plusieurs paquets de cigarettes. J'avais bien réprimé jusque là mon envie de fumer, mais maintenant, l'estomac plein, le besoin se faisait pressant. En deuxième lieu, du chocolat, en prévision de contretemps futurs; troisièmement, des chaussettes, une paire au moins.

La vue de tant d'objets me tentait. J'aurais volontiers acheté un poste de radio, par exemple, mais je me dis qu'il serait prudent de réserver mon argent pour d'éventuelles dépenses.

Ce raisonnement me fit prendre conscience de l'angoisse dans laquelle j'étais. Depuis combien de temps l'improviste me préoccupait-il ainsi? Depuis que j'avais quitté la maison? Ou avant, déjà? Peut-être même depuis toujours? Ce fut en tout cas à ce moment précis que je mesurai clairement, presque objectivement, cette peur qui m'habitait.

La femme insista à nouveau pour partir. Dans ses yeux, je découvris un mélange de perversité, d'angoisse et de simulation difficile à décrire. Sa présence serait-elle la cause de ma peur? En tout cas, il était certain qu'elle l'accentuait. J'éprouvai le besoin d'avoir une fois pour toutes une conversation claire avec elle. Il fallait qu'elle m'explique son attitude et ses intentions depuis notre ren-

contre dans le camion. Et, si je ne trouvais pas ses raisons satisfaisantes, je la quitterais à l'instant. Ceci ne résoudrait bien sûr aucun de mes problèmes, mais un des éléments angoissants, au moins, disparaîtrait, me laissant l'esprit plus libre pour récupérer la confiance en moi-même et faire face à la situation. Je la pris par le bras et m'approchai du vieillard pour lui dire que je ne pouvais plus attendre.

Je découvris alors avec étonnement qu'au lieu de chercher mes chaussures il jouait avec de petits camions en plastique; il les plaçait d'abord en rang, puis de sa main ridée les poussait par derrière en les faisant avancer comme un train. Dès que l'ensemble s'ébranlait, le premier véhicule se cognait contre un objet quelconque et tous les autres sautaient du rang; il le reconstituait alors avec une patience et une lenteur infinies.

Je restai près de lui, le contemplant en silence, sans oser l'interrompre. Son regard rempli d'amour semblait être destiné à quelque autre chose à laquelle il penserait.

La femme pressa encore mon bras de sa main. Je me promis de revenir plus tard, laissai de l'argent sur le comptoir pour payer ma consommation et sortis.

Dehors, je cherchai un endroit où nous asseoir pour discuter tranquillement. Ayant vû un banc sur le trottoir d'en face, nous nous disposions à traverser la rue, quand nous entendîmes un cri:

- Anne!

La voix de l'homme vibrait de surprise et démotion. Sa silhouette grande et maigre, vêtue d'un bleu de travail taché de chaux, se détachait contre la porte du bar qu'il venait d'ouvrir.

La femme se retourna aussitôt et lui répondit dans un cri que je ne pus interpréter, peut-être un nom. Elle lâcha mon bras, courut vers lui et l'embrassa.

Je restai quelques instants immobile, incapable de réagir, jaloux et délaissé. Quand, emportés par leurs caresses, ils se laissèrent glisser lentement sur le trottoir, je ne pus le supporter. Je fis demi-tour et m'éloignai à pas rapide.

VII

Ne sachant que faire de moi-même, je marchai longtemps à la dérive. Le ciel s'était découvert et maintenant le soleil brillait. Le

souvenir de la femme me mortifiait. Les interrogations se succédaient dans ma tête sans s'y attarder, comme des images dépouillées de sens. Toute la frustration des dernières heures m'envahit d'un coup et se figea à cet instant où Anne m'avait quitté.

Pour me calmer, j'eus l'idée de retourner dans l'épicerie, mais je n'en avais plus envie. Je continuai donc à marcher.

Le village ne comprenait que quelques ruelles étroites et très vite je me retrouvai en pleine campagne. Je fis demi-tour et revins sur mes pas. Sans m'en apercevoir, j'arrivai de nouveau devant le bar.

La rue était déserte, le couple avait disparu. Je ne savais plus où aller. Je regardai autour de moi, essayant de prendre une décision. De la station service, il me sembla que quelqu'un me faisait signe de la main. Cela me parut étrange, car je ne connaissais personne, mais l'homme continua à gesticuler. Je cherchai mes lunettes dans mes poches, mais elles avaient disparu. Je décidai donc de traverser vers la station afin de savoir de quoi il s'agissait.

Un homme assez petit, habillé en combinaison bleue, se tenait appuyé contre une pompe à essence peinte en rouge. A côté de lui, sur un panneau, on pouvait lire le mot "BIENVENUS" en plusieurs langues.

- Je m'appelle Gautier -dit-il en me tendant la main- Cela fait un moment que je vous observe faire des tours comme si vous étiez égaré- il sourit- Moi aussi, un jour... -Il s'interrompit, m'examina brièvement par-dessus ses lunettes, puis ajouta: Mais vos vêtements sont humides! Allons dans la maison, vous pourrez les faire sécher près de la cheminée.

Nous entrâmes dans ce qui semblait être le bureau de la station. Quelques cartes accrochées aux murs attirèrent mon attention, mais je n'eus pas le temps de les examiner, car Gautier ouvrit une porte latérale et m'invita à le suivre.

Nous longeâmes un couloir et arrivâmes, à ma surprise, dans une grande pièce que, de l'extérieur du bâtiment, rien ne permettait de soupçonner. Un bon feu de bois brûlait dans la cheminée. Il n'y avait aucune fenêtre, et l'atmosphère intime, rassurante, que donnait la lueur des flammes me fit tout de suite sentir à l'aise.

Gautier m'invita à m'asseoir et disparut. Il revint au bout de quelques minutes portant quelques vêtements sur son bras.

-Il faut que je m'occupe de quelques affaires importantes et je vais être obligé de vous laisser seul -s'excusa-t-il- En attendant, vous pouvez vous changer et étaler vos vêtements mouillés devant le feu.

- J'espère -ajouta-t-il- en me tendant le paquet qu'il avait apporté- que ceux-ci ne vous iront pas trop mal.

Il eut un petit rire, s'excusa à nouveau et sortit. Je me demandai ce qui poussait cet inconnu à être si aimable avec moi, mais je refusai de me lancer une fois de plus dans des spéculations inutiles. J'enfilai avec plaisir les vêtements secs; Gautier avait pensé à tout: il m'avait même apporté des sous-vêtements et des pantoufles. La combinaison m'allait très bien. Je me sentis un peu ridicule en la mettant, mais c'était là, de toute apparence, la tenue habituelle des hommes de l'endroit, et je n'avais d'ailleurs pas le choix. Puis je m'installai dans un fauteuil auprès du feu. A mesure que la chaleur me pénétrait, je sentais mon corps revivre, comme si mon sang circulait pour la première fois depuis longtemps. La tristesse et l'amertume qui m'avaient gagné dernièrement ne s'étaient pas dissipées, mais elles avaient au moins perdu la charge d'angoisse qui les rendait insoutenables.

Je restai immobile pendant un bon moment, et je finis par me sentir vraiment en forme. J'avais envie de bavarder avec Gautier, de lui poser une quantité de questions concernant le village et la station service. Je voulais aussi acheter des cigarettes et jeter un coup d'oeil sur les cartes que j'avais aperçues dans le bureau, afin de me renseigner sur ma situation exacte et sur la meilleure façon de rentrer à la maison. Là-bas, certes, je ne disposerais pas du confort que l'on m'offrait ici, mais l'idée d'être enfin chez moi me paraissait alléchante. Je me rappelai soudain que j'avais laissé les portes et les fenêtres ouvertes en partant et l'inquiétude m'envahit. Pour me rassurer, je me dis qu'il était peu probable que quelqu'un eût l'idée de cambrioler une pareille maison, et que, d'ailleurs, je ne possédais pas d'objets de grande valeur. Mais le mieux serait quand même que je rentre le plus tôt possible.

Je résistai à la tentation d'aller tout de suite retrouver Gautier. craignant de l'interrompre dans son travail. Je restai dans mon

fauteuil, réfléchissant aux derniers événements. Cet homme -Gautier- était bien curieux. Que faisait-il dans la station? En était-il le propriétaire? Il semblait en disposer à sa guise. Pourtant, quelque chose dans son attitude me portait à croire qu'il n'était qu'un subalterne. Dans ce cas-là, qui était le propriétaire? Une entreprise, sans doute. J'essayai de me souvenir de la marque du produit, que j'avais lue sur les panneaux publicitaires, mais ce fut en vain: il s'agissait non seulement d'une entreprise étrangère, mais en plus d'une marque qui n'était pas courante, ou du moins inconnue de moi.

J'avais de plus en plus mal à rester en place. Je regardai ma montre: quatre heures et demie, déjà. Dans deux heures il ferait nuit. Je me décidai enfin à sortir; je quittai la pièce par le même couloir que nous avions pris pour entrer. Arrivé à la porte du bureau, je la poussai timidement.

Gautier était dans son fauteuil, les pieds sur sa table de travail, et, à ma grande surprise, dormait profondément. Cette découverte inattendue me vexa: était-ce donc là l'affaire importante qu'il avait prétextée pour me laisser seul? Je fus tenté de le réveiller; puis je changeai d'avis et sortis sans faire de bruit.

Dans la rue, la température avait nettement baissé. En plus, la station étant bien chauffée, j'étais probablement devenu plus sensible au froid. Je traversai la rue en frissonnant, et me sentis mieux quand, entrant dans le bar, je constatai qu'il y faisait bon. Je me rappelai soudain des commentaires d'Anne à propos de l'agressivité des clients de l'établissement. Mais je fus vite rassuré: il n'y avait là que quatre hommes jouant aux cartes en silence, et leur aspect n'avait rien de menaçant. Il levèrent à peine les yeux sur moi, puis continuèrent tranquillement leur partie.

Au bout d'un moment, l'un d'eux se leva et se dirigea sans hâte de l'autre côté du comptoir. Arrivé en face de moi, il s'arrêta et me regarda d'un air interrogateur.

- Des cigarettes -lui dis-je- Et un café.

Au lieu de me servir tout de suite, il me demanda d'une voix sèche et nasillarde si j'étais sûr de vouloir acheter du tabac. Comme je lui répondis, étonné, que j'en voulais même trois paquets, il haussa les épaules, me donna les cigarettes et se mit à préparer mon café.

Cet homme me déplaisait. Il avait un regard froid et peu intelligent. "Un de ces hommes -me dis-je- qui, sûrs d'eux-mêmes et incons-

cients de leurs actes, font facilement de l'argent".

Il mit de l'eau à chauffer, versa dans une tasse une cuilérée de café, deux de sucre, un peu d'eau froide, et mélangea le tout.

Je n'aime pas le café en poudre et lui demandai s'il n'en avait pas en grain.

- Non -dit-il avec un sourire de supériorité- nous ne servons que du café de qualité.

Sur ces curieuses paroles il retourna auprès des autres, qui continuaient à jouer en silence. J'allai m'asseoir à une table et me mis à fumer en les regardant. J'eus envie de m'approcher d'eux, par curiosité, mais le patron inspirait si peu de sympathie que je n'osai pas le faire. Je jetai alors un coup d'oeil autour de moi. L'établissement présentait l'aspect caractéristique des cafés de village: des chaises et des tables en bois, sans nappes, un grand miroir abîmé, quelques affiches publicitaires annonçant des produits qui ne se fabriquaient plus depuis longtemps. L'absence d'odeur d'alcool me surprit. Je me demandai aussi pourquoi il y avait si peu de monde dans ce qui semblait être l'unique bar du village.

L'eau pour mon café se mit à bouillir avec bruit. Le patron ne broncha pas; je pensai que c'était peut-être son tour de jouer. L'eau déborda de la casserole et se mit à crépiter sur le feu. A la table de jeu l'immobilité était totale; chacun regardait ses cartes et, de toute évidence, la partie n'avançait pas. L'eau finit par éteindre le feu et une odeur de gaz se répandit dans la pièce. Je me levai, inquiet, et m'approchai du comptoir, ne sachant pas trop quelle attitude adopter. J'eus l'idée d'aller moi-même éteindre le réchaud et verser l'eau dans ma tasse. J'allais le faire quand la porte s'ouvrit et Gautier se précipita sur moi.

- Vous êtes là, Dieu merci! -s'écria-t-il d'un ton soulagé- Je me demandais où vous étiez passé. Vous n'auriez pas dû partir sans me le faire savoir! -il me prit par le bras et m'entraîna dehors. Il paraissait avoir repris le calme et la bonne humeur qui semblaient lui être habituels, et ajouta d'un ton moqueur:

- J'ai même cru qu'Anne vous avait attrapé encore une fois!

- Anne? -je l'avais oubliée, mais maintenant son image revenait très nettement à mon esprit, avec toute sa charge d'angoisse.

- Que savez-vous d'elle? -demandai-je.

Gautier parut se repentir de l'avoir nommée. Il continua à parler d'un ton insouciant mais je m'aperçus qu'il m'observait du coin de l'oeil.

- Je sais très peu d'elle, très peu. En fait, je ne sais rien du tout, sauf une chose: elle vous a plaqué devant le bar cet après-midi -conclut-il avec un petit rire féminin.

- Mais vous la connaissiez sans doute avant? Elle habite tout près! -insistai-je.

- Oui, je crois que je l'avais déjà aperçue une ou deux fois auparavant -murmura-t-il vaguement.

Nous passions devant le magasin de chaussures, et il me dit soudain:

- Si vous voulez acheter des chaussures, profitez-en maintenant, car demain c'est dimanche et le magasin sera fermé.

Il était évident qu'il voulait changer de sujet. Irrité, je fus sur le point de répondre que je ne voulais rien acheter, que je voulais en savoir plus long sur Anne; mais je me rappelai que, pour mon voyage de retour, il me faudrait effectivement des chaussures confortables, et je finis par le suivre dans le magasin sans opposer de résistance.

IX

Depuis mon arrivée dans le village, cette boutique m'avait intrigué presque autant que la station de service: les deux établissements semblaient hors de proportion avec l'importance du village. D'autres magasins -une boucherie, un marchand de légumes- m'auraient paru beaucoup plus utiles, surtout que toutes les personnes que j'avais rencontrées jusque là chaussaient des espadrilles. Je ne comprenais pas comment les ventes pouvaient suffire pour couvrir les frais que devait occasionner l'entretien d'une boutique.

Il s'agissait d'ailleurs d'un local assez petit et encombré. Des étagères remplies de boîtes bien rangées montaient jusqu'au plafond, Comme il n'y avait personne pour nous servir, Gautier s'approcha d'une porte à moitié cachée par un rideau et frappa dans ses mains. Il n'y eut aucune réponse. Il cria plusieurs fois:

- Madame Germaine! Hé,oh! Madame Germaine!

Puis il se retourna vers moi et me dit:

- Ils ont dû sortir, mais vous pouvez commencer à chercher dans les boîtes, vous trouverez sans doute une paire qui vous conviendra. Madame Germaine ne doit pas tarder, et de toutes façons je peux lui payer après, elle me connaît et il n'y aura pas de problème.

Ce procédé ne me parut pas très régulier, mais j'avais besoin de ces chaussures, et après quelque hésitation je me mis à déchiffrer l'étiquette de la boîte la plus proche. Il me fut pourtant impossible de trouver une logique quelconque à la série de lettres et de numéros qui y était inscrite, et je dus me résigner à ouvrir les boîtes une par une.

Bien vite je m'aperçus que l'ordre n'était qu'apparent. Bien que les boîtes fussent entassées d'après leurs dimensions et leurs couleurs, ceci n'avait aucun rapport avec ce qu'elles contenaient: des souliers très grands se trouvaient resserrés dans des boîtes trop petites, alors que d'autres nageaient dans des boîtes immenses; les chaussures pour homme étaient mélangées à celles pour femme, et la confusion était telle que je fus presque soulagé de voir que les deux chaussures à l'intérieur de chaque boîte étaient appareillées.

La recherche devenait ainsi horriblement longue et compliquée. Je devais prendre chaque boîte, l'ouvrir, regarder ce qu'elle contenait, la refermer et la remettre en place.

Gautier m'observa d'abord sans bouger, puis décida de venir à mon secours. Commençant par l'autre bout, il prenait aussi les boîtes une à une, mais une fois qu'il avait vu les chaussures, il les laissait par terre, les entassant pêle-mêle autour de lui. Il paraissait beaucoup s'amuser et je me rendis compte qu'il ne faisait même pas attention aux chaussures, car certaines de celles qu'il mettait de côté auraient très bien pu me servir.

Au bout d'un moment le désordre avait pris de telles proportions que je m'inquiétai sérieusement et décidai de quitter le magasin le plus vite possible. Je choisis une paire d'une affreuse couleur violacée et dont la pointe était bien trop large, mais du moins j'arrivais à les chausser. Je dis à Gautier que j'avais trouvé ce que je voulais, que nous pouvions ranger et partir. Il fut d'abord surpris par mon interruption, puis jeta un regard critique sur les chaussures que j'avais gardées aux pieds et observa qu'il n'en aimait pas la couleur. Il me fit marcher un peu et remarqua en plus qu'elles étaient trop larges. J'essayai de le convaincre que cela n'avait aucune importance, prétextant qu'il n'y avait peut-être rien de meilleur dans la boutique, mais il s'obstina à chercher encore un peu, et continua donc à ouvrir des boîtes et à les entasser par terre comme auparavant.

En fait, les chaussures étaient vraiment inconfortables, surtout pour la longue marche qui m'attendait, et je me remis à chercher de mon côté.

Quand je trouvai une autre paire qui m'allait mieux et dont la couleur était plus acceptable, Gautier se déclara satisfait. A vrai dire, il les regarda à peine. Il paraissait fatigué et il ne restait d'ailleurs presque plus de boîtes sur les étagères.

Comme je me mis à ranger en vitesse, Gautier m'arrêta:

- Ce n'est pas la peine de ranger, Madame Germaine s'en chargera.

Et il ajouta en riant:

- Elle n'a d'ailleurs rien d'autre à faire.

Je répondis indigné que son raisonnement me paraissait très inconsidéré vis à vis de Madame Germaine et continuai à travailler.

Gautier se borna à sourire encore et me laissa faire, sans toutefois m'aider. J'essayai naturellement de mettre les chaussures dans les boîtes qui correspondaient à leur taille, et ceci m'obligea à aller si lentement qu'après une heure de travail j'avais à peine fini la première étagère. Impatienté, Gautier me dit alors qu'il s'en allait, que je n'avais aucune obligation de ranger, qu'il en avait assez de perdre son temps et que si je voulais continuer à faire cette tâche idiote je pouvais rester là tout seul, mais que lui rentrait à la maison et que Madame Germaine serait fâchée de trouver chez elle un inconnu à tripoter ses boîtes.

Je ripostai aigrement que s'il m'avait aidé, au lieu de rester planté là les mains dans les poches, on aurait terminé bien plus vite, et que c'était d'ailleurs lui et non moi qui avait fait le plus de désordre.

Gautier n'ajouta pas un mot, mais ne partit pas; il resta là immobile, jusqu'à ce que j'eus terminé.

X

Dans la rue, à ma surprise, il faisait déjà nuit. Je regardai ma montre: sept heures passées. J'avais perdu trop de temps dans le magasin. Cependant j'étais décidé à partir sans plus tarder, et je demandai à Gautier de m'indiquer les moyens de transport disponibles. J'eus l'impression qu'il s'attendait à cette question et qu'il la craignait.

qu'il cherchait des excuses pour me faire rester. Au lieu de me répondre tout de suite, il attendit d'être installé près du feu, puis essuya ses lunettes, et seulement alors il me répondit, confirmant d'ailleurs mes soupçons.

- Je ne vois pas pourquoi vous tenez à partir aujourd'hui même -dit-il- Ici vous pouvez vous considérer chez vous. Oublions notre petite discussion dans le magasin, je comprends votre fatigue, les angoisses passées... Ici, vous ne manquerez de rien, et vous pourrez profiter de votre séjour pour méditer calmement sur votre avenir. Quelle urgence avez-vous de quitter la ville? Je sais que presque personne n'arrive ici exprès, que c'est toujours le hazard qui les amène, un jeu de circonstances désagréables. Mais l'on ne vous posera pas de questions, et, j'insiste, vous aurez toute votre aise pour réfléchir à ce qu'il vous convient le mieux de faire.

- D'ailleurs -poursuivit-il- non seulement je ne vous conseille pas de partir ce soir, mais je ne crois pas que ce soit possible. Dans cette ville, il n'y a aucun moyen de transport, car les gens ne voyagent pas. Mais il existe une possibilité de voyager, gratuitement d'ailleurs, car parfois des camions s'arrêtent ici faire le plein d'essence. On ne sait jamais à l'avance quand un camion va arriver mais il y en a au moins un par mois. A certaines périodes il y en a même un tous les jours, et parfois plus. Il suffit d'attendre. Autrement, vous devez prendre le train. Je sais qu'il existe une gare à quelques kilomètres, mais je ne sais pas du tout dans quelle direction elle se trouve, ni comment on y arrive. Je suppose que quelqu'un dans la ville doit pouvoir vous renseigner, mais ce ne sera pas facile de faire parler les gens d'ici: ils sont réticents, surtout avec les étrangers, et il est probable que si vous le leur demandez directement ils vous répondront qu'ils ne connaissent aucune gare. Vous devrez d'abord gagner leur confiance, leur parler d'autres sujets -le foot-ball, par exemple, les passionne- et mentionner la gare comme si de rien n'était, en passant. Il se peut qu'alors ils en parlent.

- En tout cas, je ne vous conseille pas de partir maintenant. N'oubliez pas qu'il fait nuit et que les routes sont en très mauvais état. Et même si vous trouvez la gare, il faut encore qu'il y ait un train allant dans la direction que vous désirez prendre; or, il se peut qu'il n'y ait aucun train pendant plusieurs jours, et je suppose que vous n'avez pas envie de passer la nuit à marcher dans l'obscurité et de vous perdre en pleine campagne.

Il s'arrêta pour reprendre haleine. J'étais sûr qu'il exagérait les difficultés mais il m'avait convaincu de ne pas partir avant le jour. J'étais irrité de me voir ainsi manipulé, d'avoir bien deviné son objectif avant même qu'il n'eût commencé à parler. J'étais inquiet, aussi, je me demandais quelles pouvaient être ses raisons pour ne pas vouloir que je m'éloigne de ce patelin qu'il appelait ville.

Je passai lentement mes mains sur mon visage. J'avais mal aux yeux depuis que j'avais perdu mes lunettes, et je sentais que ma tête allait éclater. Je pris une cigarette, mais quand j'allais l'allumer, Gautier m'arrêta:

- Je suis désolé -dit-il d'un ton qui me parut plutôt satisfait- mais le règlement m'interdit de vous permettre de fumer. C'est même un des points les plus importants et catégoriques. La personne qui vous a vendu ces cigarettes -Ernest, je suppose- aurait dû vous en parler. J'aurais dû vous prévenir moi-même, mais j'ai oublié, je vous prie de m'excuser.

Je remis la cigarette dans le paquet; mon visage devait être très expressif, car Gautier ajouta:

- Si vous y tenez absolument, vous pouvez aller sur le trottoir d'en face: le règlement ne s'applique que pour le pâté de maisons où se trouve la station. Ailleurs, vous pouvez fumer à votre guise; je resterai ici et voùs attendrai.

Je le remerciai et me disposais à suivre son conseil, quand il me fit une dernière recommandation:

- Ne vous attardez pas trop; il est dangereux de circuler dans la ville après neuf heures du soir, surtout pour un étranger.

Je ne pus m'empêcher de sourire à cette dernière remarque. Sa méthode pour m'intimider me semblait puérile. Pourquoi y aurait-il plus de danger après neuf heures qu'avant? Et pourquoi y aurait-il du danger? Les personnes que j'avais rencontrées ne semblaient pas agressives, ni envers moi, ni entre elles. Durand devait encore craindre que je ne parte à la recherche de la gare, et je ne voyais aucune nécessité de le rassurer.

Dans la rue, j'allumai enfin ma cigarette. Tout était désert, les gens étaient sans doute rentrés chez eux pour dîner. Une lumière très faible sortait de quelques maisons. Le café était encore ouvert, mais les autres magasins avaient baissé leurs rideaux. Le seul endroit bien

éclairé était la station service. Me rappelant l'interdiction de fumer, j'eus l'idée de chercher à louer une chambre loin de la station. Puis je changeai d'avis, comprenant que je blesserais Gautier en refusant son hospitalité. Cet homme devenait de plus en plus encombrant. Je me demandai ce qu'il pouvait bien attendre de moi. Son attitude était chargée d'intentions que je ne comprenais pas.

Ayant fini de fumer, je pris sans entrain le chemin du retour. Gautier m'attendait probablement dans le salon. Pourquoi ne pouvait-on pas allumer une cigarette là où brûlait un grand feu de bois? Ce règlement dont ils parlaient tous avec tant de respect me paraissait bien absurde. Je m'amusais quelques instants à imaginer un règlement insensé où toutes les clauses seraient du genre de l'interdiction de fumer; mais l'envie de jouer me quitta bien vite et la dépression me regagna.

Avant de refermer la porte du bureau, je jetai un dernier coup d'oeil vers les maisons d'en face: les reflets jaunâtres augmentaient encore leur aspect de misère et d'isolement profond. Et Gautier osait appeler cela une "ville"!

Je retrouvai Gautier dans la même attitude que quand je l'avais quitté. J'imaginai qu'il s'ennuyait et me reprochai de m'être attardé dehors. Il paraissait méditer ou rêver, le regard absent, et ne m'adressa pas la parole. Je m'assis à côté de lui en silence, ne voulant pas interrompre le fil de ses pensées. Puis, remarquant les plans et les cartes qui couvraient les murs, je m'approchai d'eux pour les examiner. Gautier resta calme et silencieux, quoique j'eus l'impression que son demi-sourire s'accentuait.

Bien vite je découvris pourquoi: ces plans ne m'apprenaient rien. L'un d'eux représentait une coupe de la station. Un autre, aussi grand que le premier, correspondait au village. Sur une inscription faite à la main, on lisait: "Ville de Saint-Jean et Saint-Pierre". Toutes les autres inscriptions m'étaient incompréhensibles. Je fus incapable non seulement de déchiffrer un seul mot, mais même de me faire une idée approximative de quelle langue il s'agissait.

Le dessin était lui-même confus. On y trouvait le détail de coupes de maisons, avec toutes les chambres. Les rues formaient des tracés irréguliers, certains même circulaires ou elliptiques.

Le troisième plan était considérablement plus petit. Il s'agissait en réalité d'une carte où je reconnus les frontières de la république. Elle était imprimée avec soin, à plusieurs couleurs, mais malgré cela les traits étaient vagues et me semblèrent inexacts. Les inscriptions étaient dans la même langue inconnue et les symboles étaient utilisés

d'une façon déconcertante: ce qui habituellement indique les rivières, par exemple, se trouvait là pour les montagnes, et celles-ci se confondaient par endroits avec les routes et les chemins de fer. Une rivière apparaissait coupée sans raison, et se trouvait prolongée par des traits indiquant une voie ferrée. Les autres cartes étaient imprimées de la même manière. L'une paraissait représenter le continent, une autre représentait sans doute la Terre. Mais les lignes étaient toujours floues et les pays à peine reconnaissables. J'étais extrêmement déconcerté. Me retournant vers Gautier, je vis qu'il souriait franchement.

- Et quelles sont vos conclusions, mon ami? -me demanda-t-il.

- Aucune -répondis-je- Sauf qu'il existe dans ce monde beaucoup de choses que je ne comprends pas.

Il rit de bon coeur et me regarda avec affection.

- Et aussi -ajoutai-je- que chaque jour je comprends un peu moins.

Sur cette remarque, je me laissai tomber dans un fauteuil, dépassé par le poids de mes propres pensées.

- Ce que vous venez de dire est très important -commenta Gautier- du moins pour vous.

Je ne lui demandai pas d'explication. A quoi bon? Cela ne ferait que compliquer encore plus les choses et multiplier les interrogations. Depuis que j'avais quitté la maison -où peut-être même depuis longtemps auparavant- je me sentais égaré dans une mer immense qui engloutissait tout.

Et maintenant je ne voyais même plus aucune raison pour retourner dans la maison. Rien ne m'y attendait que l'humidité, l'isolement, le travail, la fatigue inutile, tous les objets dont je ne me servirais peut-être jamais. J'avais la sensation que la maison ne m'appartenait pas, que je ne ferais que l'occuper circonstanciellement, que j'en serais délogé avant d'avoir réussi à m'y sentir à l'aise.

- Allons manger quelque chose -dit Gautier d'un ton encourageant, se levant et me prenant par le bras avec tendresse.

J'eus envie de lui répondre comme un gamin que je ne voulais ni manger ni bouger ni rien.

- Nous dînerons dans la cuisine -ajouta-t-il familièrement- Ce sera plus pratique.

Son entrain m'arracha de mon état dépressif. Je partis donc derrière lui, répondant que je préférais manger dans la cuisine.

A ma surprise, le repas était déjà prêt et servi. J'avais la certitude que Gautier n'avait pas eu le temps de le préparer. Quelqu'un

d'autre avait donc dû le faire, mais qui?

Sans me donner d'explication, Gautier m'invita à m'asseoir, et nous commençâmes à manger avec appétit.

Le plat principal, à base de viande, avait un goût inconnu pour moi, un certain mélange de sucré et de salé auquel j'eus du mal à m'habituer. Tous les plats, même le dessert, étaient composés de ce mélange curieux que je finis par trouver agréable.

Le vin rouge était très bon, et j'aurais volontiers vidé la bouteille, mais Gautier nous servit de très petites quantités et je n'osai pas lui en redemander.

XII

- Vous auriez peut-être aimé prendre un bain avant le dîner -me dit Gautier quand nous quittions la table- Je n'y ai pas pensé, je vous prie de m'excuser, mais vous pouvez en prendre un maintenant, si vous le désirez.

J'y avais en effet pensé plusieurs fois depuis le matin et je m'empressai d'accepter.

- Très volontiers -répondis-je- Mais avant, permettez-moi de vous aider à faire la vaisselle.

Gautier accueillit ces paroles avec un éclat de rire et dit que ce n'était pas nécessaire. Je m'attendais à cette réaction, et espérais qu'il laisserait échapper quelques mots sur la personne qui faisait ce travail; mais il n'en parla point. Il me montra l'emplacement de la salle de bains, m'expliqua où se trouvait chaque chose et me quitta.

Gautier paraissait devancer tous mes désirs. Il semblait même les connaître avant que je ne les eus formulés intérieurement. Sur une chaise, par exemple, je trouvai mes vêtements, secs et propres. Ils avaient sans doute été posés là par la même personne qui avait préparé le dîner. Je me demandai pourquoi elle ne se montrait pas. "Peut-être est-ce contre le règlement", me dis-je avec ironie.

Avant de me déshabiller, j'allai fermer la porte. Je n'avais pas envie que quelqu'un entre dans la pièce pendant mon bain, mais je ne trouvai ni clé ni verrou et je dus me contenter de mettre la chaise contre la porte en guise d'alarme.

M'approchant ensuite du miroir, je poussai un cri effaré: l'image qui s'y reflétait ressemblait si peu à celle que je gardais de moi-même que j'aurais pu me croire en présence d'un étranger. Ma barbe avait poussé; mes cheveux, blanchis par la poussière de la route, me donnaient l'aspect d'un vieillard; des yeux enfoncés et hagards, d'une expression animale, se détachaient exhorbités de mon visage maigre et émacié.

Je ne pouvais pas comprendre comment ce changement si profond avait pu s'opérer en si peu de temps.

Je pris dans l'armoire le nécessaire pour me raser. A mesure que ma barbe disparaissait, mon aspect devenait plus reconnaissable, mais les yeux terribles m'observaient toujours avec méfiance.

Je m'interrogeais encore sur ce regard, lorsque je fis une découverte qui m'étonna: un mégot flottait dans le water; quelqu'un avait donc fumé! Je me sentis instantanément libéré de l'interdiction et allumai une cigarette.

Je me délectai des premières bouffées, mais cette sensation agréable fut vite gâchée par un sentiment de culpabilité. Ce n'était probablement pas Gautier qui avait fumé, me dis-je, mais ce personnage mystérieux qui faisait le travail de la maison. Et je ne voulais pas me rendre son complice en mettant en danger le poste de Gautier et sa responsabilité à la station.

Je jetai à mon tour la cigarette dans le w.c. et fis fonctionner la chasse d'eau. Mais les mégots refusèrent de partir et maintenant flottaient tous deux à la surface. Ne voyant pas d'autre solution, je dus me résigner à repêcher le mien, non sans dégoût. Puis je le défis entre mes doigts et fis disparaître les petits bouts de tabac par le lavabo.

Comme j'allais entrer dans la baignoire, je me dis soudain que si Gautier voyait l'autre mégot, il allait peut-être me l'attribuer; j'entrepris donc la même opération avec celui-ci, le faisant disparaître comme le précédent.

Quand j'eus fini d'enlever toutes les traces, mon envie de fumer avait redoublé, mais il n'était pas question de recommencer.

Je m'allongeai enfin dans la baignoire et peu à peu je sentis mon corps se détendre. J'eus envie de chanter, mais je me retins de peur de déranger Gautier. Je me contentai de m'abandonner à la sensation voluptueuse de fatigue, de bien-être et de sommeil qui m'envahissait.

Quand l'eau commença à refroidir, je sortis de la baignoire et me rhabillai. Je cherchai ensuite une serpillère pour essuyer un peu le carrelage mais n'en trouvai pas. Alors je sortis de la pièce, empor-

tant sur mon bras les vêtements que Gautier m'avait prêtés.

Je retrouvai ce dernier dans le salon, confortablement installé auprès du feu et je le remerciai encore une fois pour son aimable hospitalité. Puis je m'excusai d'avoir laissé la salle de bain éclaboussée, et lui demandai où je pouvais laisser ses vêtements.

Gautier me pria de ne pas m'occuper de ces choses-là, mit par terre les vêtements que je lui tendais, et, m'offrant un verre de liqueur qu'il avait préparé m'invita à le suivre.

Nous montâmes un escalier et arrivâmes dans un long couloir. J'étais très surpris, car, de l'extérieur, la station apparaissait comme un bâtiment à un seul niveau. De nombreuses portes s'ouvraient des deux côtés du couloir comme dans un hôtel.

S'arrêtant devant une de ces portes, Gautier se retourna vers moi.

- Il y a une autre clause du règlement que je dois vous demander de respecter strictement -dit-il- Sous aucun prétexte vous ne devez entrer dans cette pièce: c'est formellement interdit. Répérez-la bien, je vous en prie, pour ne pas la confondre avec les autres.

En entendant ceci, j'eus un sursaut de révolte qui me donna envie d'entrer dans cette pièce qu'autrement je n'aurais pas remarquée.

Je rassurai pourtant Gautier, disant que je n'avais aucune raison d'y pénétrer. Il parut satisfait de ma réaction et reprit sa marche vers le fond du couloir.

Alors un bruit très léger se fit entendre dans la pièce, comme si une feuille en papier fin tombait lentement, à peine suspendue dans l'air, froissant des murs paints à la chaux ou quelque autre surface rugueuse.

J'eus l'impression qu'on essayait d'attirer mon attention sans que Gautier s'en aperçut. Après quelques secondes, le bruit disparut, alors je suivis Gautier, non sans avoir bien fixé l'emplacement de la porte dans ma mémoire, car je pressentais que cette chambre renfermait un secret important pour moi. Le souvenir du mégot dans la salle de bains renforçait mon sentiment de révolte contre ce règlement sévère et absurde. J'eus la certitude que, tôt ou tard, je pénètrerais dans cette pièce, et que je le ferais avec une grande curiosité, mais je savais aussi que je n'y entrerais pas à moins d'avoir une raison plus puissante que la curiosité.

Nous arrivâmes enfin dans une pièce qui ressemblait beaucoup au salon du rez-de-chaussée. Nous nous assîmes auprès du feu et bûmes lentement notre verre de liqueur. Il s'agissait d'un très bon alcool de menthe, que je n'avais pas goûté depuis des années. Je regrettai encore une fois que les doses de Gautier fussent si minces.

- Qué pensez-vous faire? -me demanda celui-ci après un long silence.

- M'en aller -répondis-je sans hésitation.

En vérité, j'avais perdu toute conviction, mais je le disais surtout pour gagner de l'assurance et pour provoquer Gautier, espérant ainsi le faire parler.

- Je m'en irai le plus vite possible -ajoutai-je- Je vous suis très reconnaissant de votre hospitalité, mais je ne voudrais pas en abuser, et d'autre part, j'éprouve le besoin de rentrer chez moi.

Gautier ferma les yeux et murmura:

- Dommage... -après une pause, il ajouta:

- On a besoin de quelqu'un comme vous, ici. Je vous assure que vous n'auriez aucun problème pour trouver du travail et que vous seriez généreusement rémunéré.

- Un travail dans la station? -demandai-je avec quelque ironie.

- Dans la station ou ailleurs. Votre employeur serait quand même l'Entreprise, bien entendu, puisque tout ici lui appartient, mais si vous préférez la station, c'est tout à fait possible. Il y a beaucoup de travail spécialisé à faire, et nous manquons de main d'oeuvre. Quel est votre métier?

Je réfléchis un moment, afin de choisir ce qu'il me conviendrait le mieux de répondre, puis je déclarai:

- Je suis peintre.

- Excellent! -s'exclama Gautier en se levant, pris d'un enthousiasme que je ne voyais aucunement justifié.

- Excellent! -répéta-t-il, se promenant de long en large devant la cheminée- C'est justement ce dont l'Entreprise a le plus besoin. Vous aurez sans doute un très bon salaire. Pour l'Entreprise, voyez-vous, l'aspect de la station est essentiel. Dès qu'on termine de la peindre, il faut recommencer, car ce qui a été peint en premier lieu n'a déjà plus cet aspect reluisant, indispensable pour se genre d'établissements. Parfois, aussi, la couleur n'est plus à la mode, les laboratoires en lancent de nouvelles, plus attrayantes, et il faut tout changer. Bref -conclut-il en s'arrêtant devant moi- Vous avez de la chance.

- Je crois qu'il y a un malentendu -répliquai-je tranquillement et presque avec plaisir- Je me suis peut-être mal exprimé: je suis peintre, en effet, mais je peins des tableaux, et non pas des objets ou des murs.

- Aucune importance! -s'excla ma Gautier sans se décourager- Au contraire, si vous êtes un artiste, vous devez avoir, plus qu'un autre, le sens de la couleur, et vous connaissez sans doute les meilleures techniques pour obtenir les tons exacts... N'oubliez pas que, au fond, l'idée est la même: il s'agit de couvrir de peinture une surface donnée, suivant une méthode donnée, et vous en avez certainement la compétence.

- C'est possible -répliquai-je avec entrain- Mais il faut absolument que je parte. J' n'ai d'ailleurs aucun intérêt à travailler ici, même si le salaire est très bon. A quoi me servirait l'argent? Cet endroit est mort, laid, ennuyeux...

- En en plus -ajoutai-je en élevant la voix pour empêcher Gautier de m'interrompre- Même si j'arrivais à être un très bon peintre en bâtiments, ce n'est franchement pas ce à quoi j'aspire. Je ne méprise pas ce travail , ni aucun travail d'ailleurs, mais il ne m'intéresse pas. Il est dans doute moins utile de peindre une toile qu'une pompe à essence -dis-je avec une ironie un peu aigrie- mais je ne veux faire rien d'autre.

Je finis par un sourire d'excuse pour adoucir le ton ferme de ma voix. Gautier n'ajouta pas un mot. Il se dirigea vers un coin de la pièce, d'où il revint vers moi en traînant derrière lui un appareil que je ne reconnus pas d'emblée, et qui par la suite se révéla être un harmonium électronique.

Il brancha l'instrument et éteignit les lumières, laissant la pièce éclairée uniquement par les flammes de la cheminée. Il approcha un tabouret, s'assit et commença à jouer quelques notes isolées.

Agréablement surpris, je m'appuyai contre le dossier de mon fauteuil. Je n'attendais pas grand chose du jeu d'un homme comme Gautier, mais cela ne m'empêcherait pas de profiter de la belle sonorité de l'instrument.

Mais bientôt je dus reconnaître que j'avais mésestimé les talents de Gautier, car il se mit à jouer Bach d'une manière qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme.

Transporté par la majesté de la musique, j'oubliai même où j'étais et tous les problèmes de ma situation présente.

Puis il enchaîna avec d'autres pièces que je ne pus reconnaître. Enfin il interpréta quelques morceaux brefs et merveilleux, si étranges qu'ils ne paraissaient obéir à aucune forme de composition connue de moi. Je n'aurais pu l'assurer, mais il me sembla que Gautier les avait composés lui-même.

Quand il s'arrêta de jouer, il posa ses mains sur ses genoux et resta longtemps immobile et silencieux. J'éprouvais aussi le besoin de prolonger l'enchantement des derniers accords et ne bougeai pas.

Au bout d'un moment, Gautier se leva et remit chaque objet à sa place. Le feu était presque mort et la soirée, de toute évidence, était terminée.

Nous sortîmes en silence dans le couloir. Alors que nous passions devant la chambre interdite, je fis attention et perçus, en effet, le même bruit léger qui m'avait frappé auparavant. Gautier ne parut toujours pas l'entendre.

- Voici votre chambre -dit-il enfin, s'arrêtant devant une porte. Il pénétra dans la pièce et alluma. La chambre était large et gaie, remplie d'objets divers; le lit avait été fait. Sur une étagère, plusieurs livres attirèrent mon attention.

- Avant de nous séparer, je voudrais vous demander une faveur -poursuivit Gautier- Demain, c'est dimanche, mon jour de congé. Mais, au lever du soleil, c'est mon devoir d'éteindre les lumières de la station. A cette époque-ci de l'année, cela doit être fait à 5 heures 37 précises, car le règlement est très strict sur ce point. Mais voilà; je suis terriblement fatigué, et j'ai peur de ne pas me réveiller à temps. Serait-il possible, pour une fois, que vous vous en occupiez? Croyez-vous que vous pourriez vous charger d'éteindre ces lumières à ma place?

Cette demande me surprit, et je lui répondis, bien sûr, que je le ferais volontiers, bien que l'idée de me lever de si bonne heure me rendait déjà malade; mais je ne pouvais pas refuser. Je le priai donc de m'indiquer l'emplacement des interrupteurs et de me prêter un réveil.

Gautier parut soulagé.

- Si vous voulez bien me suivre -dit-il- je vous montrerai où sont les interrupteurs, et vous trouverez un réveil sur votre table de nuit.

Nous descendîmes l'escalier, traversâmes le salon, où le feu que nous avions laissé mourant avait été ravivé avec quelques bûches fraîches et nous entrâmes dans le bureau.

Nous nous approchâmes du tableau de commandes et Gautier m'en expliqua le fonctionnement:

- Vous devez tous les manipuler -me dit-il en signalant les interrupteurs- sauf un. Vous devez baisser tous ceux qui sont relevés et remonter ceux qui sont baissés: c'est facile. Mais celle-ci -poursuivit-il en me montrant une touche identique à toutes les autres- il ne faut pas que vous la touchiez, sous aucun prétexte, car cela pourrait provoquer un désastre.

Intimidé par cet avertissement, j'essayai de me rappeler l'emplacement de cet interrupteur sinistre avec la plus grande précision. Il aurait été simple de le marquer d'une façon quelconque, mais Gautier s'y opposa, disant que c'était interdit. Je fis donc un croquis du tableau, comptai les interrupteurs et mis une croix au-dessus de la manette que je ne devais pas toucher; puis je gardai le papier dans la poche de mon blouson.

Nous remontâmes ensuite au premier étage. Avant de nous quitter, j'aurais aimé faire quelque commentaire sur la musique que j'avais tant aimée, mais je ne trouvai pas le mot qui convenait, Gautier ne paraissait d'ailleurs pas s'y attendre, et nous nous séparâmes avec un bref "bonsoir".

Comme je passais devant la porte mystérieuse, je prêtai l'oreille, mais il n'y eut aucun bruit.

XIV

Je me déshabillai et me couchai sans tarder. J'aurais aimé jeter un coup d'oeil sur les objets qui remplissaient la chambre; les livres, en particulier, m'attiraient, mais il fallait que je m'endorme le plus vite possible afin d'être debout à 5 heures. J'avais d'autre part un énorme besoin de repos, et le lit était tiède et moelleux. Je fermai les yeux et m'endormis presque aussitôt.

Bien vite, je me relevai en sursaut: je n'avais pas mis le réveil! J'allumai la petite lampe de chevet et constatai tout de suite que le réveil n'était pas à la place indiquée par Gautier. Dans le tiroir, je trouvai toutes sortes d'objets dont on peut avoir besoin pendant la nuit (aspirines, insecticide, gâteaux secs, chocolat, et même des contraceptifs) mais pas de réveil.

Alors je me levai et me mis à chercher dans la pièce. Je fouillai même les tiroirs de la commode, mais ce fut sans succès.

Espérant que Gautier ne serait pas encore endormi, je partis le chercher. Dans le couloir, les lampes avaient été éteintes et aucune lumière ne filtrait des chambres. Je me rendis compte alors que j'ignorais où pouvait être Gautier. Je ne voulais pas faire le tour de toute la maison et il était même possible qu'il dormît tout à fait ailleurs, qu'il eût sa maison en-dehors de la station. Je retournai donc dans ma chambre de mauvaise humeur et considérai les deux alternatives qui me restaient: je pouvais m'endormir sans plus m'occuper du réveil, de ma responsabilité et du reste, ce qui me permettrait de prendre le repos dont j'avais tellement besoin; ou bien je devrais veiller jusqu'à 5 heures 37, ce qui m'obligeait, épuisé comme j'étais, à une attente de presque quatre heures.

"Si la question des lumières était vraiment si importante -pensai-je- Gautier n'aurait certainement pas oublié de me donner le réveil".

Puis je me dis qu'il s'agissait peut-être d'un oubli de la part du personnage mystérieux qui semblait s'occuper du ménage, et que, dans ce cas là, Gautier ignorait l'embarras dans lequel je me trouvais et comptait toujours sur moi. Je n'avais pas le droit de mettre son poste en danger pour un oubli dont il n'était pas responsable, et puis, il m'avait traité avec tant d'égards que je lui devais bien cette faveur, même si elle me coûtait un gros effort.

Je décidai donc de veiller. Je m'approchai de la bibliothèque, espérant y trouver un livre qui m'aiderait à passer le temps; un bon roman policier aurait été idéal, mais je constatai avec ennui que la plupart de ces livres étaient écrits dans la même langue étrange que les inscriptions sur les plans dans le bureau. Ils avaient des couvertures attrayantes, et tous les détails de l'impression étaient très soignés, mais aucun ne contenait d'illustrations et il me fut impossible de déchiffrer même une lettre.

Les autres livres, l'un en français et l'autre en anglais, étaient deux versions de la Bible. Il n'était pas question que j'entreprenne une pareille lecture, et je me demandai ce que ces deux volumes pouvaient bien faire là. Bientôt je soupçonnai que toute l'histoire des lumières et du réveil avait été montée dans le but de m'obliger à les lire. C'était une supposition insensée, mais le sommeil et le méfiance paranoïaque que j'avais acquise ces derniers jours me poussaient

à y croire.

Prenant la petite boîte à musique qui se trouvait sur une des étagères, je la remontai; le mécanisme se déclencha, laissant échapper une mélodie qui me déçut: c'était un air banal qui contrastait avec le beau travail artisanal de la boîte.

Puis j'examinai un par un tous les bibelots en plâtre et en porcelaine qui se trouvaient sur la commode. Une des figurines m'attira particulièrement: un berger, appuyé sur son bâton, portant un grand chapeau champêtre du XVIème siècle, qui éveillait en moi des souvenirs, quelque image enterrée dans ma mémoire depuis mon enfance.

Le sommeil me gagnait. Les objets prenaient vie, remuaient, le berger grandissait et son visage, déjà remplacé par celui de mon souvenir, devenait gigantesque.

Je dus faire un gros effort pour me tirer de l'engourdissement, et, de crainte de ne pouvoir résister plus longtemps, je pris la Bible et m'efforçai de lire au hasard.

A ma surprise, n'ayant plus le faux respect ni la crainte religieuse de mon enfance, je fus entièrement séduit par quelques passages d'une beauté saisissante et le temps s'écoula imperceptiblement.

Quand je consultai de nouveau ma montre, il était cinq heures. Je me relevai en sursaut, car je tenais à me dégourdir un peu et à me rincer le visage avant de me rendre dans le bureau.

Gautier ne m'avait pas signalé l'existence d'une salle de bains près de ma chambre, et je me trouvai contraint de descendre à celle du rez-de-chaussée. Je sortis dans le couloir, laissant la porte ouverte pour avoir un peu de lumière pendant que je cherchais l'interrupteur. Mais ce fut une recherche vaine: il devait être placé, comme tous ceux de la maison, à quelque coin invraisemblable. Je dus donc me servir de quelques alumettes qui me restaient pour retrouver mon chemin dans l'escalier et arriver sans accident jusqu'à la salle de bains. Là, je rinçai abondamment mon visage, et j'allais m'essuyer quand je m'aperçus qu'il n'y avait pas de serviette. Pour me consoler, je me dis que l'humidité ferait du bien à ma peau; j'avais lu quelque part que les pores absorbent les minerais contenus dans l'eau, et cette idée m'amusa.

Dans le salon, le feu avait été éteint et la cheminée impeccablement nettoyée. Là aussi, j'eus du mal à trouver l'interrupteur, mais je commençais à me faire aux bizarreries de la maison, et je finis par arriver dans le bureau sans incidents.

Là je consultai ma montre: il manquait plus de quinze minutes et j'allais donc sans me dépêcher m'installer dans un fauteuil, quand mes

yeux s'arrêtèrent sur l'horloge électrique qui se trouvait sur un mur: d'après ce qu'elle indiquait, il ne me restait que 5 minutes!

Je ne sus d'abord quoi faire, déconcerté par cette différence importante, puis je décidai que le mieux serait de me guider sur l'horloge de la station. J'avais donc juste le temps d'étudier le croquis. Avant de le prendre, j'essayai de mémoriser l'emplacement de la clé interdite: je la reconnus sans hésiter, et, pour vérifier qu'il s'agissait bien de celle-là, je comptai les touches suivant les deux coordonnées dont je me rappelais par coeur. Cette opération me ramena au même interrupteur: ma mémoire visuelle était correcte. Puis, pour occuper les quelques secondes qui me restaient, j'observai mon croquis, et fus soudain pris de panique: l'interrupteur que j'y avais marqué n'était pas le même que j'avais localisé de mémoire!

Je refis en vitesse tous mes calculs, pour obtenir le même résultat qu'auparavant. Je désespérais déjà quand je compris la cause de l'erreur: si on commençait à compter d'en bas, on obtenait une touche différente que si on commençait d'en haut. Ceci ne résolvait pourtant pas mon problème: quel système fallait-il suivre? J'aurais volontiers fait confiance au croquis, mais est-ce que je n'avais pas commis la même erreur au moment de le dessiner?

N'ayant plus de temps à perdre, je commençai à actionner les interrupteurs qui ne posaient pas de doute. Quelques lumières extérieures s'éteignirent. D'autres interrupteurs n'apportèrent aucun changement visible. Les touches que je devais relever, en particulier, ne semblaient avoir aucun effet, et en tout cas, aucune nouvelle lumière ne s'alluma.

Arrivé à la rangée où se trouvait la clé sinistre, je dus prendre une décision rapide. Laissant intacte l'interrupteur que ma mémoire visuelle me suggérait, j'actionnai sans hésitation celui indiqué sur mon croquis et attendis: rien, aucun effet. Ma réussite n'était pourtant pas certaine, car je ne connaissais pas la nature du "désastre" dont Gautier avait parlé, et les effets pouvaient ne pas être évidents dans l'immédiat.

Je retournai lentement dans ma chambre, préoccupé mais impuissant: seul Gautier aurait pu me fixer dans mon incertitude, et je ne savais pas où le trouver. Je me déshabillai avec lassitude, me couchai, éteignis ma petite lampe de chevet, et m'endormis aussitôt d'un sommeil profond et sombre, sans images, sans paroles, sans pensées.

CHAPITRE II

I

Personne ne vint perturber mon sommeil. Je me réveillai près de midi et restai encore un bon moment couché, savourant le bien-être que m'avait apporté le repos .

Lorsqu'enfin je me levai, je parcourus la maison à la recherche de Gautier, mais, de toute évidence, il était sorti. Ceci me contraria; je m'étais presque habitué à ce que tout fût prêt au moment où j'en avais besoin, et j'avais imaginé qu'un succulent petit-déjeuner m'attendrait dans la cuisine. Mais ce n'était pas le cas, et je dus aller le prendre dans le bar.

Je traversai donc la rue, m'installai à une table et commandai un sandwich. Les joueurs de cartes n'étaient pas là, ou du moins je ne les reconnus pas, mais il y avait plus de monde que la veille. Plusieurs clients, accoudés au comptoir, prenaient quelque boisson alcoolisée, et ne firent pas attention à moi. A vrai dire, une telle indifférence me frappa: dans tous les cafés de campagne que j'avais connus les étrangers se faisaient beaucoup remarquer. Ici, ils se bornèrent à me regarder distraitement, sans interrompre leur conversation.

Malgré la clientèle nombreuse, le patron -M. Ernest- ne semblait pas disposé à accélérer son rythme habituel. Il mit un bon moment avant de venir prendre ma commande, et je remarquai qu'il faisait d'ailleurs attendre tout le monde. Parfois il nettoyait une table avec un torchon sale et s'occupait à d'autres petites tâches également inutiles, mais les commandes sortaient peu à peu et personnellement je n'étais pas pressé. Je voulais au contraire rester là un moment pour mettre un peu d'ordre dans ma tête et décider de mes prochains mouvements.

Parfois, interrompant mes réflexions, je m'amusais à écouter des bribes des conversations autour de moi. J'entendis par exemple quelques commentaires sur des matches de foot-ball, mais il s'agissait sans doute d'équipes et de joueurs locaux, car ils m'étaient inconnus. Soudain quelqu'un prononça un nom qui me fit sursauter: Anne! Je l'avais oubliée, mais maintenant mon intérêt se raviva. Je prêtai discrètement l'oreille, me rappelant les paroles de Gautier sur l'étrange attitude de ces gens lorsqu'on démontrait un intérêt précis.

Quelqu'un demanda où elle habitait, et un autre homme, d'une quarantaine d'années, lui répondit:

- Vous n'avez qu'à suivre cette rue jusqu'au magasin de chaussures. Là, vous verrez qu'elle se poursuit par un chemin de terre; vous le suivez: Anne habite dans la première maison que vous rencontrerez.

- Est-ce loin? -insista le premier.

- Oui -répondit l'autre- C'est un peu loin, mais si vous y allez en bicyclette, vous y serez en moins d'une heure.

Ce fut tout. Après une pause, ils passèrent à un autre sujet.

Je restai aux prises d'émotions ambigües: j'avais l'impression que cette explication, trop détaillée pour un habitant du village, m'était spécialement destinée. Je me dis que peut-être Anne m'envoyait elle-même ce message par l'intermédiaire de ces hommes, ou qu'il s'agissait d'un guet-apens préparé à mon insu pour des raisons que j'ignorais. Cela pouvait aussi être tout simplement une blague; si ces hommes avaient été témoins de la scène de la veille, ils cherchaient peut-être maintenant à s'amuser à mes dépends; mais quel intérêt pouvait avoir une blague dont ma présence les empêchait de rire? Je n'avais d'ailleurs remarqué aucun signe de complicité entre eux, et à aucun moment ils ne m'avaient regardé.

Quoiqu'il en fût, je résolus sur le champ d'aller chez Anne, sans trop savoir ce que j'attendais de cette visite. Cette femme m'attirait et en même temps m'inspirait du dégoût, mais mon envie de la revoir était indiscutable.

Il fallait donc que je me procure une bicyclette. Je me dis soudain que je pourrais aussi m'en servir pour aller jusqu'à la gare, et je remerciai intérieurement cet homme pour l'excellente idée qu'il venait de me suggérer.

N'osant pas demander là-même où je pourrais louer un vélo -c'était peut-être ce qu'ils attendaient tous pour éclater de rire- je quittai le bar et me dirigeai vers la station, me disant que Gautier saurait certainement me renseigner. Bien sûr, si je trouvais une bicyclette, je ne pourrais pas éviter d'être vu du bar, mais du moins je ne serais pas présent au moment où ils riraient, et cette idée me consola.

Dans la station, Gautier resta introuvable. En passant devant la chambre interdite, j'alourdis exprès mes pas pour donner à la personne qui s'y trouvait l'occasion de se manifester, mais il n'y eut pas le moindre bruit.

Gautier avait dû profiter de son jour de congé pour aller se promener, mais où avait-il pu aller? Et pourquoi me l'avait-il caché? Il n'avait certainement pas à me faire part de tous ses mouvements, mais

il aurait pu au moins me laisser un petit mot!

Je ressortis dans la rue et me mis à faire le tour du pâté de maisons, et je constatai qu'il avait une forme très irrégulière, les mêmes éléments se répétant dans un ordre légèrement différent: les pompes à essence, les panneaux publicitaires, les lumières, tout se répétait. Pendant que je marchais, chacune de mes perceptions et de mes pensées aboutissait à une interrogation: Gautier était-il responsable de tous ces autres bureaux ou uniquement de celui que je connaissais? Avait-il des supérieurs qui le contrôlaient? Habitaient-ils dans cet endroit perdu? Je me demandai aussi si Gautier ne se trouverait pas dans un de ces bureaux, mais je n'osai pas aller voir, car ils avaient tous l'air d'être fermés au public, et je ne voulais pas lui imposer ma compagnie.

Comprenant que je ne trouverais pas de bicyclette un dimanche, je décidai de remettre au lendemain, lundi, ma visite chez Anne. L'idée de rester un jour de plus dans ce village me déplaisait, mais j'avais un besoin irrationnel et urgent de revoir cette femme, surtout depuis que la conversation entendue dans le bar m'avait donné la conviction qu'elle désirait me voir. Me rendre chez elle à pied était hors de question, car une heure de bicylette équivalait au moins à quatre heures de marche, plus autant pour le retour. Je me résignai donc à perdre ma journée, et une dépression -mélange d'angoisse et d'impuissance- commençait à me gagner, lorsque je m'aperçus soudain que l'épicerie était ouverte.

Je me dépêchai vers le magasin, où je trouvai le vieillard de la veille, l'expression alerte et intelligente. Je fus surpris de voir qu'il me reconnaissait et me saluait aimablement. Il écouta attentivement pendant que je lui expliquais ce que je voulais, prit quelques instants pour réfléchir, puis, se grattant le crâne, me répondit:

- J'ai moi-même un vieux vélo, mais je ne veux pas le louer: je voudrais plutôt le vendre.

Il n'avait pas le ton du commerçant qui cherche à profiter d'une bonne occasion. Il paraissait au contraire désireux de résoudre mon problème.

Il m'expliqua que la bicyclette exigeait quelques réparations, et qu'il jugeait inutile de les faire pour le peu d'argent qu'il gagnerait à la louer. J'objectai que je n'en avais besoin que pour quelques heures, mais lui promis de payer la location d'une somme suffisante pour

compenser son effort.

Sans hésiter, il fit non de la tête: ce n'était pas de l'obstination -dit-il- mais il ne toucherait à ce vélo que dans l'espoir de s'en débarrasser. Il ajouta qu'il n'aurait pas d'autre occasion de le vendre pendant longtemps et qu'il me ferait un prix spécial si je voulais bien l'acheter.

Je ne pouvais pourtant pas gaspiller le peu d'argent qui me restait, et, le remerciant, m'apprêtais à quitter le magasin, quand il me rappela:

- Monsieur! -dit-il d'une voix timide- J'ai observé que vous avez une de ces montres qui indiquent aussi la date... Eh bien, j'ai toujours rêvé d'avoir une montre comme ça...

Puis, baissant les yeux comme ferait un enfant qui demande un jouet trop cher, il ajouta:

- Si vous voulez, nous pouvons peut-être faire un troc?

Ma première réaction fut de refuser. Je portais ma montre depuis des années, elle m'avait été très fidèle, et je l'appréciais. Mais d'autre part j'avais besoin de la bicyclette, et je dus admettre que ma montre valait beaucoup moins que le vélo. Je changeai donc d'avis:

- D'accord -dis-je- Mais j'aimerais d'abord voir la bicyclette.

- Venez dans une heure -répliqua-t-il- Vous serez entièrement satisfait.

Ses yeux brillaient de joie. J'insistai encore sur quelques détails, les pneus, les freins, mais il me rassura et partit vers la cour, sans doute pour commencer immédiatement son travail.

L'heure d'attente me parut extrêmement longue. Je la passai à la station, la parcourant de long en large, de plus en plus énervé. Afin de me calmer, j'allai dans ma chambre chercher la Bible, mais ce fut inutile, car je ne pouvais pas me concentrer. Je regardais constamment ma montre, et, n'y tenant plus, retournai dans l'épicerie dix minutes en avance.

Le vieillard n'était pas dans le magasin; sans doute s'occupait-il encore de mon vélo et il valait mieux ne pas le déranger. Je fis le tour du magasin, puis m'approchai des étagères chargées de livres: c'était des manuels pour étudiants, écrits en français, et ils ne présentaient aucun intérêt. La langue si étrange semblait n'être utilisée que dans la station.

- Ah! Vous êtes déjà là! -s'exclama le vieillard en entrant- Venez, venez!

Il faisait de grands gestes comiques, m'invitant à passer derrière le comptoir et à le suivre dans la cour. Là, quelques poules se promenaient sur l'herbe, et au fond, dans un hangar, se trouvait la bicyclette, qui me parut très laide, et que le vieillard me montra avec un geste de triomphe. Sur un banc, il y avait plusieurs outils dont il s'était sans doute servi pour faire les réparations.

J'étais très déçu par le vélo, mais la mauvaise impression venait probablement du fait qu'il s'agissait d'un vélo de femme; en réalité il était en bon état, et le vieillard avait fait un bon travail de réajustement.

Je l'examinai longuement sous le regard attentif de l'homme, et finalement me déclarai satisfait.

Lorsque je lui remis ma montre, il la prit dans ses mains tremblantes, la mit à son poignet, et l'observa avec une telle intensité que, soudain, je me sentis tout nu. Mais il était trop tard pour me repentir, le pacte était clos.

Tirant un papier de sa poche, le vieillard me le tendit, en m'expliquant que c'était une attestation de vente de la bicyclette. Je n'y aurais jamais pensé, mais je lui demandai s'il voulait un document semblable pour la montre. Il fit non de la tête, et murmura:

- Une montre est une montre, tandis qu'une bicyclette est une bicyclette.

Je me frayai alors un chemin parmi les marchandises entassées partout et sortis dans la rue.

II

Je me dirigeai rapidement vers la route, espérant que personne ne me verrait; les rues semblaient désertes, mais j'étais persuadé que plusieurs paires d'yeux étaient posées sur moi. Je n'osais pas monter sur ma bicyclette, tellement je me sentais ridicule, et je ne m'y installai que quand j'eus quitté le village.

Le vieillard avait fait un bon travail car la bicyclette marchait très bien. La route était aussi mauvaise que celle qui m'avait conduit au village, mais les flaques avaient séché et, en roulant près du bord, je réussissais à éviter les cailloux. J'arrivai sans peine à conserver l'équilibre, mais, n'ayant pas fait d'exercice depuis des années, j'eus

bientôt les jambes fatiguées et je fus obligé de m'arrêter souvent.

D'après mes calculs (oh! comme ma montre me manquait!) j'avais déjà parcouru au moins la moitié du chemin, à travers un paysage désert où seuls quelques arbres se dessinaient de temps à autre, lorsque soudain la route se trouva interrompue par un ravin. L'ouverture n'était pas très large (Imètre50, à peu près) mais elle avait une profondeur considérable. Au fond coulait un fil d'eau, et en examinant les champs des deux côtés de la route, je constatai qu'il se poursuivait dans les deux directions, sans qu'il y eût nulle part de pont pour le traverser. Ceci me surprit, mais j'étais déterminé à continuer coûte que coûte. Je me déchaussai donc, puis, portant le vélo sur mes épaules, descendis péniblement.

Après un bref repos au bord de l'eau, j'entrepris de monter de l'autre côté. La pente était raide et à plusieurs reprises je faillis perdre l'équilibre, mais j'arrivai finalement sur la route sans accident.

Avant de reprendre mon chemin, je dus attendre que mes pieds fussent secs, puis je me chaussai et repartis, m'arrêtant de temps à autre pour donner un répit à mes jambes.

Soudain, un doute m'envahit: et si les renseignements de l'homme du bar étaient faux? Ma méfiance m'avait fait prêter toutes sortes d'intentions à ses paroles, mais je n'avais pas pensé qu'il pouvait tout simplement mentir! Et I'absence de pont sur le ravin portait sans doute à féfléchir...

A cette idée, l'angoisse et le découragement me regagnèrent: pourquoi m'étais-je lancé dans ce voyage sans prendre plus de renseignements Pourquoi avais-je confié entièrement en la parole d'un client du bar, d'un inconnu qui ne s'était même pas adressé à moi? Malgré mon impatience d'arriver, je pédalais avec moins d'entrain et je dus m'arrêter très souvent.

Finalement, au loin, j'aperçus une maison. Je fus un instant soulagé, mais bien vite une nouvelle inquiétude se présenta: et si la femme qui y habitait était une autre Anne que celle que je connaissais? Alors tout mon effort aurait été inutile!

Je chassai ces pensées et accélérai le rythme de mes jambes, et bier tôt j'arrivai devant la maison.

C'était en réalité un vieux manoir d'une allure imposante, qui avait dû appartenir jadis à des gens fortunés, mais qui à présent se trou vait en ruines. Bien que les craquelures aient été dissimulées, le jardin, très sauvage, paraissait abandonné.

Il se dégageait de la demeure un charme étrange et contradictoire, à la fois attirant et repoussant, qui me fit penser à Anne: l'on voulait aller vers elle mais en même temps, sans savoir pourquoi, on se mettait en garde contre un indéfinissable danger.

Quelques troncs avaient été placés en travers du fossé, en guise de pont, et je m'y engageai; l'eau en-dessous, sale et stagnante, paraissait assez profonde.

Je m'avançai dans le jardin, comme si je pénétrais dans un château fort. A part quelques fenêtres très hautes dont l'aspect était vaguement médiéval, c'était surtout la couleur et l'atmosphère de l'ensemble qui produisaient ce sentiment. J'étais ainsi plongé dans ma rêverie lorsque soudain un vacarme épouvantable éclata.

Consterné, je vis une véritable horde d'enfants et de chiens se lancer à ma rencontre, aboyant et hurlant à plein gosier.

Je fis un pas en arrière, effrayé, mais, une fois la surprise passée, je remarquai que les chiens remuaient leur queue et qu'ils n'essayaient pas de m'attaquer. Quant aux enfants, quatre garçons à moitié nus âgés de moins de cinq ans, ils faisaient exactement la même chose que les chiens.

Encerclé par eux, je ne savais pas quelle attitude adopter: caresser les uns et les autres? Donner quelques sous aux enfants? Chasser les chiens? J'optai pour l'immobilité, espérant qu'ils se calmeraient bientôt, mais j'aurais presque préféré que les chiens m'attaquent, pour avoir ainsi une raison valable de m'en débarrasser à coups de pied.

Au bout de quelques instants, une femme sortit de la maison en essuyant ses mains dans un tablier. Comme elle s'approchait de moi sans se presser, j'observai qu'elle était plus grande et plus âgée que Anne.

- Que voulez-vous?

Sa voix était neutre et elle ne fit pas le moindre geste pour me libérer des chiens.

- Bonjour Madame, est-ce bien ici qu'habite Anne?

- Oui.

- Est-elle là, s'il vous plaît?

- Non.

Son seul désir semblait être de ne pas prolonger la conversation. Elle me regardait toujours d'un oeil inexpressif à travers ses lunettes rondes, reprisées avec des bouts de ficelle et dont l'un des verres manquait.

- Que puis-je faire pour la voir?

En guise de réponse, elle haussa les épaules.

- Est-elle souvent à la maison?

Mais elle haussa de nouveau les épaules.

Un des chiens -ou un des enfants, je ne saurais pas dire- me mordit légèrement à la cheville gauche, et je m'écartai avec un sursaut. La femme, elle, n'en parut pas gênée.

Ce fut assez pour moi. Il était évident que je ne tirerais aucun renseignement utile de cette femme stupide, et je décidai de terminer là ma visite.

Je murmurai quelque remerciement ironique, et retournai sur mes pas, suivi bruyamment par les chiens et les enfants. Lorsque j'atteignis le petit pont, cependant, ils s'arrêtèrent et me regardèrent tristement, et je me dis qu'il leur était probablement interdit d'aller plus loin.

Avant de partir, je jetai un dernier coup d'oeil sur la demeure, comme pour lui dire adieu, ou peut-être dans le vague espoir d'apercevoir la silhouette de Anne à une des fenêtres.

- Madame! -m'écriai-je tout à coup, pris d'une inspiration soudaine.

La femme m'entendit malgré le vacarme, qui avait recommencé de plus belle. Elle s'arrêta sur le seuil, puis s'approcha de moi aussi lentement que la première fois.

Je voulus aussi aller à sa rencontre, mais les enfants s'accrochèrent à moi, les chiens se mirent à me tourner autour, et je finis par tomber.

Je remarquai qu'une odeur désagréable se dégageait du sol, et pus voir que, parmi les plantes, s'entassaient des ordures.

Arrivé finalement près de la femme, je lui demandai, sans toutefois espérer grand chose de sa réponse, si elle pouvait m'indiquer où se trouvait la gare.

Alors son attitude changea. A cette nouvelle question, qui ne concernait pas Anne, elle devint presque aimable et me donna une quantité de renseignements: pour aller à la gare, il fallait tout simplement suivre cette même route, il n'y avait pas moyen de se tromper.

Elle parlait de la gare avec enthousiasme et presque avec respect. Elle semblait même éprouver pour elle une véritable admiration, et paraissait surprise d'entendre que j'avais quelque rapport avec ce lieu.

Elle répéta plusieurs fois qu'il ne fallait pas confondre la gare avec quelques maisons isolées que l'on rencontrait sur la route, ajoutant qu'il était d'ailleurs très difficile de la confondre, une gare ne

ressemblant en rien aux autres maisons et surtout pas cette gare-là

Elle parlait sans s'arrêter pour souffler, insistait sur les détails, et il me fut bientôt difficile de la supporter. Les enfants et les chiens se collaient toujours à moi, et maintenant que je connaissais l'emplacement de la gare, j'éprouvais un besoin pressant de quitter cet endroit, je me voyais presque sur le train, en route pour la maison. Mais la femme m'empêchait de partir avec son flot de paroles de plus en plus abondant et incompréhensible. Elle enchaînait d'un sujet à l'autre sans aucune transition, et arriva très vite à ses problèmes ménagers, aux recettes de cuisine, aux difficultés qu'elle avait toujours eues avec son mari qui buvait, etc.

Arrivé à ce point, mon intérêt se raviva; car je me dis que je pourrais éventuellement apprendre quelque chose de plus concernant Anne. Elle mentionna plusieurs parents et d'autres personnes de sa connaissance, mais ne parla pas de Anne. Alors, profitant d'un bref intervale, je pris l'initiative:

- Etes-vous la mère de Anne?

- Non

Le flot de paroles s'arrêta net et son visage s'assombrit.

- Est-ce là ses enfants?

- Oui -répondit-elle en s'éloignant vers la maison.

- Eh! A quelle distance se trouve la gare? -m'écriai-je soudain.

Sa réponse ne m'arriva pas clairement: six? dix? ou même tout à fait autre chose? Je ne pus m'en assurer, car elle rentra et ferma la porte derrière elle.

Je ne savais pas quelle direction prendre: devais-je retourner à la station service, ou aller directement à la gare? Il devait être près de cinq heures et bientôt il commencerait à faire nuit, et rouler à bicyclette deviendrait alors plus difficile. D'autre part, j'étais fatigué et je commençais à avoir faim. Je ne voulais pas non plus disparaître sans avoir dit au revoir à Gautier, et, je dois l'avouer, une autre raison, un sentiment obscur que je n'arrivais à exprimer, me poussait aussi à retourner là-bas.

Le retour se fit très long, et je n'avais plus l'espoir de rencontrer Anne au bout de mon chemin. J'avais pourtant un autre objectif, plus essentiel, et même vital: la gare. Le fait d'ignorer à quelle distance elle se trouvait était sans importance, puisque je savais déjà quelle direction prendre.

Le lendemain serait donc une grande journée pour moi: je me lèverais tôt, je ferais provision de quelques aliments, je prendrais ce

même chemin, et je roulerais tranquillement jusqu'à atteindre mon but.

Le ruisseau, que j'avais oublié, m'attendait de nouveau pour me barrer le passage. Je répétai l'opération que j'avais faite à l'aller, quoique avec plus d'effort à cause de la fatigue. Je faillis perdre mon équilibre, mais je réussis finalement à traverser sans problème.

III

J'arrivai au village au moment où le soleil disparaissait derrière les maisons. Il faisait sensiblement plus frais, et je fus content de trouver Gautier dans son bureau. En me voyant, il me demanda d'un ton amical si j'avais passé une bonne journée. Il était de bonne humeur, comme d'habitude, et ne fit aucun commentaire concernant les lumières: je conclus que j'avais bien fait ce qu'il fallait, et n'en parlai pas non plus.

Je lui montrai la bicyclette, que j'avais laissée dehors appuyée contre le mur, et répondis que je m'étais promené, préférant de ne pas raconter ma petite excursion. Il n'exprima aucune curiosité, me recommandant seulement de rentrer le vélo, car, dit-il, les vols n'étaient pas fréquents mais on ne prenait jamais trop de précautions.

Je fis comme il disait et revins près de lui, mais il me pria de l'excuser, expliquant qu'il avait du travail, et me suggéra de l'attendre dans le salon, auprès du feu. J'avais très faim, et décidai d'aller plutôt au café, manger quelque chose, ce à quoi Gautier ne fit pas d'objection.

Dans le bar, rien n'avait changé depuis midi, sauf que les clients n'étaient pas les mêmes. Je cherchai les hommes qui avaient parlé de Anne, mais ils n'étaient plus là. J'avais eu le vague espoir d'obtenir quelque autre renseignement sur elle, plus par curiosité, d'ailleurs, que par envie de la revoir. Je me demandais ce qui m'avait poussé à la chercher: je n'avais rien à lui dire; je n'imaginais pas quelle aurait pu être ma réaction en la revoyant, et j'imaginais encore moins quelle aurait été la sienne. Je sentais pourtant que je ne devais pas partir en laissant derrière moi une chose inachevée; je savais que pendant longtemps, et peut-être même pour le reste de ma vie, le souvenir de cette femme me hanterait; j'essaierais vainement de comprendre son étrange attitude, cela prendrait même des proportions obsessives, et je n'aurais plus de paix.

Ces pensées me ramenèrent à l'esprit des souvenirs qui, tout en n'étant pas en rapport direct avec ma situation présente, lui ressemblaient cependant, et je sombrai imperceptiblement dans une rêverie profonde.

Une légère pression sur mon épaule me ramena dans le présent: c'était Gautier, qui, étant entré sans que je le voie, s'assit en face de moi. Il semblait disposer de tout son temps, et paraissait avoir envie de parler. Il s'installa et commanda une boisson, mais resta un long moment en silence, sans que je m'en sentis gêné. C'était un silence presque aimable -et non agressif, comme celui du camionneur- qui nous laissait libres avec nos pensées et que nous ne nous sentions pas obligés de forcer avec des paroles.

Ce fut le patron qui, en nous interrompant pour nous servir, déclencha la conversation.

- Je suis désolé -dit Gautier- de ne pas avoir été là pour vous éviter ce voyage inutile.

Il parlait sans ironie ni réprobation, paraissant regretter sincèrement ma perte de temps.

- Si une affaire importante ne m'avait pas éloigné de la station -poursuivit-il- j'aurais pu vous dire qu'Anne ne serait pas chez elle. Mais, croyez-moi, j'étais très occupé. Nous pensons avoir une inspection d'un moment à l'autre, et il faut que tout soit à jour... On ne peut jamais savoir la date exacte à laquelle nous serons inspectionnés; parfois une année entière s'écoule sans que nous ayons des nouvelles de l'Entreprise... mais, de toutes façons, l'idée qu'ils peuvent arriver à n'importe quel moment nous stimule pour avoir notre travail à jour.

- Vous devez penser -ajouta-t-il avec un sourire- que l'inspection est certainement une chose terrible; mais ce ne l'est pas. La plupart du temps ils ne contrôlent même pas les dossiers et ils n'imposent aucune sanction lorsqu'ils trouvent des erreurs, sauf en cas d'extrême gravité. En général ils se bornent à jeter un coup d'oeil sur quelques paperasses et à être là, comme à renifler l'atmosphère. Ils s'intéressent plus aux objets, d'ailleurs, qu'aux papiers. C'est l'aspect des choses qu'ils considèrent avec le plus d'attention; tout doit être en ordre, propre, peint de façon impeccable. La station doit toujours paraître neuve, différente, brillante, attrayante...

- Les inspecteurs -interrompis-je- sont-ils des étrangers?

- Il y en a toujours deux -expliqua Gautier- L'un d'eux n'est pas un étranger; il n'est d'ailleurs jamais le même. C'est lui qui parle,

pose des questions et regarde les papiers. Quant à l'autre, franchement, je ne sais pas...

Le regard de Gautier dévint rêveur. Dorénavant, il parlerait toujours de cet homme-là sur ce ton que je ne pus apprécier dans toute sa dimension: c'était un mélange de respect et de tendresse, d'admiration et de crainte, comme s'il parlait de quelqu'un qu'il n'arriverait jamais à comprendre mais dont il admirait le pouvoir et la force et dont il ne mettait pas en cause la grandeur de l'objectif.

- C'est un homme grand, aux cheveux blancs, aux yeux bleus. On ne l'a jamais entendu dire un mot, il se peut qu'il soit étranger. Il semble être le véritable représentant de l'Entreprise, mais nous n'en avons jamais été sûrs. C'est l'autre homme qui fait et défait. Lui, par contre, se borne à être présent, promenant son regard profond sur toutes les choses, sans jamais émettre de jugement, sans jamais faire un seul geste de désapprobation ou de satisfaction.

-Après son parcours habituel, il monte toujours sur la terrasse au-dessus de la station. Là, il reste longtemps immobile, regardant au loin, comme s'il attendait quelque chose, comme s'il cherchait des yeux un signal quelconque dans les champs déserts...

- Puis, quand il descend, il conserve cette même expression sur son visage, mais il semble un peu plus...vieux. Non, vieux n'est pas le mot: fatigué, ou déçu, ou simplement distant.

- Ensuite ils s'en vont, et pendant longtemps nous ne recevons aucune nouvelle, sauf parfois un télégramme déjà vieux que nous apporte quelque camionneur nous donnant un ordre sans importance, ou une lettre plus ou moins dans le même style. Il y eut des périodes où ces visites se firent très fréquentes; nous avions tous l'impression que quelque chose allait se passer, mais rien. Un jour les inspections reprirent leur rythme espacé, qui, malgré qu'il ne soit pas prévisible, est tout de même , d'une certaine manière, un rythme: l'on sent que l'on attend l'inspection, et celle-ci arrive, le même mois, ou le mois d'après. Mais parfois nous nous trompons.

Gautier finit son verre et en commanda un deuxième. Le mien était intact, car j'étais très intéressé par le récit. Je le bus d'un trait et posai une question que je m'étais constamment fait depuis mon arrivée:

- Mais, en quoi consiste l'affaire de cette Entreprise? Elle doit sans doute perdre énormément d'argent! Je n'ai jamais vu une seule voiture prendre de l'essence, et rien ne me fait supposer que cette situa-

tion soit passagère?

Gautier sourit, comme un adulte à qui un enfant pose une question innocente.

- Comme laplupart des gens, vous avez un concept petit et mesquin de ce que sont les affaires. Je ne dis pas cela pour vous offenser -ajouta-t-il avec empressement- Mais les gens croient généralement que les affaires consistent à acheter des marchandises à un certain prix et à la revendre plus cher. Ceci est vrai lorsqu'on travaille à petite échelle, mais le véritable monde des affaires est très différent...

Le visage de Gautier reprit l'expression qu'il avait en parlant de l'inspecteur étranger.

- Ces grandes Entreprises -poursuivit-il- ont une autre façon d'envisager les choses. Ils manipulent d'immenses capitaux et ils ont beaucoup de patience. Parfois ils travaillent à perte pendant des années, avec des déficits énormes, comme vous l'avez très bien remarqué, mais c'est que leurs projets sont énormes aussi et comprennent beaucoup de facteurs divers. Vous pouvez être sûr, par exemple, que cette ville va changer du jour au lendemain, lorsque l'Entreprise jugera le moment opportun. Ce n'est pas les habitants qui changeront les choses, ce n'est pas l'effort que vous ou moi pourrions fournir, car où arriverions-nous? Nous augmenterions -dit-il en riant de bon coeur- le stock de Mme. Germaine d'une douzaine de paires de chaussures, ou le nombre de poules de M. Emile, l'épicier...Par contre un jour l'Entreprise arrivera et dira: ceci doit changer, et toc!, tout changera: tout.

Il but son second verre presque avec avarice, les mains serrant très fort le petit récipient, le regard perdu au loin.

Puis il me regarda, et adoptant une expression sincère et amicale derrière ses lunettes, me dit:

- C'est pourquoi je crois que vous avez tort de ne pas accepter le travail que l'on vous offre, ou n'importe quel autre travail ici. Vous pourriez même choisir, parmi les besoins de l'Entreprise, celui qui vous convient le mieux. Dans cette ville il y a peu de personnes comme vous, avec votre formation et vos connaissances. Vous ne vous rendez pas compte de ce que ceci va devenir lorsque l'Entreprise le décidera.

- Peut-être, mais mes besoins sont différents, et ils sont très urgents -répliquai-je avec une certaine amertume- Depuis combien de temps attendez-vous, Gautier?

Je n'avais pas l'intention de le vexer avec cette question, mais je vis que son enthousiasme tombait.

- Cela fait beaucoup d'années.

Son regard se perdit de nouveau, me donnant l'impression que cette fois-ci il se projetait sur son propre passé et non plus sur un futur de grandeur; et soudain il parut plus vieux, plus gros, plus mou. Mais bien vite il se reprit:

- Chaque jour qui passe je me sens plus proche de ce moment... Et de toutes manières, je n'aurai rien perdu -me dit-il avec un regard plein de malice, comme s'il venait de découvrir un de mes secrets- J'ai un bon salaire, et le travail que je dois fournir n'est ni lourd ni déplaisant.

Mais malgré ces paroles, la conversation était finie, et je sentis que c'était moi qui l'avais tuée avec ce dernier commentaire.

Gautier se leva, s'empressa de payer la consommation, et nous rentrâmes au bureau.

IV

Il faisait nuit. Les lumières de la station étaient déjà allumées et le froid faisait penser agréablement au plaisir d'aller près de la cheminée.

- Pensez-y, mon ami, pensez-y... -murmura Gautier en guise de conclusion, me donnant une tape sur le dos tandis qu'il fermait la porte.

Puis, changeant de ton:

- Allons dans la cuisine, le repas doit être servi.

Dans le salon, il s'arrêta un moment devant la cheminée, fronçant les sourcils: les bûches étaient prêtes mais le feu n'était pas allumé, et la pièce sentait le kérosène. Gautier frotta une allumette et la jeta dans la cheminée, qui s'alluma d'un coup avec une petite explosion qui me fit sursauter.

Puis nous passâmes dans la cuisine et nous assîmes à table. Comme la veille, le repas était servi: le même style de cuisine, mais des plâts différents, assez bons.

J'aurais aimé poser beaucoup de questions concernant la station, surtout depuis notre conversation dans le café qui n'avait fait que multiplier mes doutes. De plus, me rappelant que Gautier avait commencé par me parler de mon voyage infructueux chez Anne, j'aurais voulu lui demander comment il l'avait appris, et qu'il me dise une fois pour toutes ce qu'il savait de cette femme. Quelques heures auparavant il avait affirmé qu'il la connaissait à peine, mais j'étais convaincu qu'il mentait et qu'il me cachait une vérité importante pour moi.

Mais je n'osai aborder aucun de ces sujets; j'avais l'impression que Gautier se refermait complètement à leur seule mention, et que dorénavant nous ne pourrions parler que de choses générales ou intranscendantes. Alors, pour éviter un silence qui maintenant nous aurait été pénible, je laissai tomber quelques mots concernant la musique. L'idée fut accueillie avec enthousiasme: Gautier prit immédiatement la parole, me permettant de découvrir que non seulement il était un excellent interprète, mais que sa culture était beaucoup plus vaste que la mienne. Je n'avais jamais fait aucun effort d'érudition dans ce domaine -ni dans aucun autre, d'ailleurs- préférant écouter de la musique lorsque j'en avais l'occasion et arrivant dans la mesure de mes possibilités à la sentir profondément, à la souffrir vraiment. Mais Gautier était un grand connaisseur, et à part les noms, les dates et les détails techniques qu'il connaissait en profondeur, il me raconta de nombreuses anecdotes intéressantes et le dîner se passa ainsi dans un climat cordial. A aucun moment il ne parla de sa propre interprétation, et j'eus même l'impression qu'il éprouvait un certain plaisir à ne pas en parler.

Lorsque nous quittâmes la table, il devait être, d'après mes calculs, près de neuf heures. Je voulais me coucher tôt, pour me lever de bonne heure le lendemain et entreprendre mon voyage. Je regrettai de nouveau ma montre, mais je m'abstins de demander l'heure à Gautier afin de ne pas me voir obligé d'expliquer l'échange que j'avais faite avec l'épicier, car il ne me semblait plus être à mon avantage. De toutes manières, il était très probable que Gautier fût déjà au courant de l'affaire.

Je m'apprêtais donc à le quitter, pensant profiter de l'occasion pour lui annoncer mon départ -ce qui le mettrait probablement de mauvaise humeur et l'amènerait à chercher un prétexte pour me faire rester- lorsque j'entendis dans la pièce d'à côté un bruit faible et confus.

Gautier l'entendit aussi, et, souriant, m'invita à passer dans la salle à manger. Là il s'approcha d'une des fenêtres, et je le suivis. A travers l'ouverture étroite, l'on apercevait la rue, une partie de la station, le trottoir du bar et un petit square qui se trouvait en face.

- Vous pourrez voir par là un véritable spectacle -dit-il- c'est un des divertissements noctures de cette ville.

Le square n'était éclairé que par les reflets de la station, dont une des lampes paraissait lui être spécialement destinée. De mon point

d'observation, le square apparaissait comme une scène de théâtre préparée à notre insu, et j'eus même l'idée que le "spectacle" m'était spécialement dédié. Gautier, qui observait aussi la scène, paraissait plutôt un maître de cérémonies qu'un voisin de balcon, expliquant et commentant souvent ce que nous voyions.

L'action qui avait lieu dans le square était à la fois simple et hallucinante: trois hommes, de taille semblable, habillés en combinaison, discutaient violemment, se lançant souvent des coups de poing; mais ils visaient mal, et, manquant leur but, tombaient par terre à chaque fois: c'était comme une parodie de pugilat. N'ayant pas mes lunettes, je ne distinguais pas les détails, et à travers la vitre je n'entendais pas non plus ce qu'ils disaient, malgré que la distance qui nous séparait n'était pas très grande et qu'ils semblaient crier très fort leurs arguments déformés par l'alcool et la rage; mais j'eus le sentiment que ce qu'ils disaient importait peu, que ce n'était qu'un prétexte pour la dispute.

Le spectacle m'apparut soudain comme une danse grotesque, où toujours quelqu'un tombait et quelqu'un se relevait, s'entrelaçant parfois, se frappant parfois et retombant pour ensuite se relever.

Cette vue me fut bientôt pénible. Je me demandai pourquoi la police n'intervenait pas, et je réalisai alors que, depuis mon arrivée, je n'avais pas vu de gendarmes.

Gautier, par contre, semblait s'amuser. Chaque fois que quelqu'un tombait, il laissait échapper un éclat de rire, et par moments il commentait le match à la manière des animateurs sportifs.

C'en était trop pour moi. Ne voulant plus regarder, je m'éloignai de la fenêtre avec l'intention de quitter la salle à manger et d'aller m'allonger près de la cheminée, mais Gautier m'appela:

- Venez! Venez! Ne partez pas: ce qui arrive ici vous concerne! -et il rit de ce rire féminin qui avait attiré mon attention lorsque j'avais fait sa connaissance. J'eus le pressentiment que ce ton n'annonçait rien de bon pour moi, mais je ne voyais pas en quoi cette bagarre d'ivrognes pouvait me concerner.

Je restai donc à la fenêtre, regardant les hommes répéter inlassablement les mêmes gestes: après quelques coups de poing, quelques chutes, quelques coups de pied, le cycle semblait reprendre avec précision, comme s'il s'agissait d'un numéro soigneusement répété.

Finalement Gautier dut considérer que c'était assez, car il me montra une des fenêtres près du bar, disant:

- Voyez-vous cette fenêtre, là-bas?

- Laquelle? -demandai-je, car j'en voyais plusieurs.

- Celle-là, la seule où il y ait de la lumière.

- Oui, je vois -répondis-je, en voyant une faible lueur jaunâtre filtrer sous les volets fermés d'une des fenêtres.

- Eh bien...-il fit une pause pour augmenter l'effet dramatique de ses paroles- Dans cette chambre-là se trouve Anne... Elle vous attend.

- Quoi? Anne? Elle m'attend? -répliquai-je en un sursaut.

- Bien sûr...-répondit-il avec un sourire.

Mais il parlait sérieusement.

- Vous n'avez qu'à y aller et vous la verrez. Vous entrez par la grande porte qui se trouve juste au-dessous de la fenêtre; vous la trouverez ouverte, car elle ne ferme pas à clé. Puis vous suivez un couloir très long. Il est noir, mais n'ayez pas peur, car pendant un long morceau il n'y a pas de marches. Vous frôlerez le mur de votre main droite; vous toucherez trois ouvertures qui correspondent à trois couloirs qui partent à droite. Vous ignorez les deux premiers couloirs et vous vous engagez dans le troisième. Cette fois-ci, vous frôlez le mur de gauche. En arrivant à la deuxième ouverture, vous tournez à gauche, en faisant attention, car il s'agit d'un escalier. Je ne vous conseille pas de vous servir d'une allumette ni de faire aucune sorte de lumière: cela pourrait vous causer toute sorte de problèmes. Vous compterez quarante marches, séparées par trois paliers. A chacun de ces paliers vous devez tourner à droite, car l'escalier tourne aussi; si vous continuez tout droit, vous vous perdrez dans d'autres couloirs et d'autres escaliers.

Quand vous serez arrivé au quatrième palier, vous suivrez le couloir en frôlant le mur de droite. Vous toucherez trois portes. C'est la quatrième qui correspond à la chambre de Anne: vous l'ouvrez. Anne est là, et elle vous attend.

- Voilà -conclut-il- Maintenant, répétez vous-même les instructions, que je voie si vous les avez bien retenues. Elles paraissent compliquées mais en fait ce sera très simple une fois que vous serez sur place.

Je n'avais aucune envie de répéter quoi que ce soit. Je voulais, au contraire, poser une quantité de questions. Mais le regard de Gautier, à la fois attentif et dur, me décida à faire comme il disait. Je répétai donc les instructions, avec quelque vacillation, car, ému à l'idée que j'allais enfin revoir Anne, je ne leur avais prêté qu'une oreille distraite.

Je ne commis pourtant pas d'erreur, et Gautier se déclara satisfait:

- Très bien -dit-il- Mais j'ai une dernière recommandation à vous faire: lorsque vous arriverez devant la chambre d'Anne, ne frappez surtout pas à la porte, car si vous le faites, le verrou sera passé à l'intérieur et l'on ne vous ouvrira plus. L'on n'attend pas d'appel: vous devez entrer.

- Et encore une chose: essayez de ne pas vous tromper en suivant mes instructions, car si par mégarde vous pénétrez dans une autre chambre, vous passerez de très mauvais moments. Ceci est presque impossible, d'ailleurs, car à cette heure-ci les gens ne pensent plus à sortir et ferment leurs portes à clé. Mais si par hasard vous rencontrez quelqu'un dans le couloir ou dans l'escalier, cachez-vous,ou sortez immédiatement de l'immeuble. Vous ne connaissez personne dans cette ville et ils ignorent probablement votre existence, mais, croyez-moi, ces gens vous haïssent... En même temps, ils vous craignent, et ceci ne les rend que plus dangereux.

- Quant à ceux-là -dit-il en signalant les trois ivrognes qui poursuivaient leur danse interminable- Vous n'avez rien à craindre de leur part: ils ne retourneront pas dans la chambre de Anne cette nuit. Ils sont tellement ivres qu'ils seront bientôt tous les trois étendus par terre, couverts de sang, comme s'ils étaient morts, et ne se réveilleront que demain. Pour éviter tout risque, soyez quand même de retour avant cinq heures.

- Vous ne me trouverez pas en rentrant, car, comme je vous ai expliqué, je suis très occupé avec l'inspection. Si vous quittez la ville, comme, je suppose, vous en avez l'intention, je vous souhaite un bon voyage. Mais je ne crois pas que vous voudrez partir, et je ne le vous conseille pas. J'insiste, au contraire, pour que vous acceptiez l'offre que je vous ai faite.

- Mais assez parlé, maintenant. -dit-il en regardant sa montre, et comme si j'étais responsable de quelque retard- Il est déjà tard. Vous avez plusieurs heures devant vous, mais je vous conseille de ne pas traîner: si vous arrivez trop tard je ne pourrai plus rien faire pour vous.

Sans me donner l'occasion de placer le moindre mot, il m'entraîna vers la porte. J'étais d'ailleurs dans une telle confusion que je n'aurais pas pu dire grand chose.

- Je ne fermerai pas le bureau à clé, pour que vous puissiez rentrer demain matin-ajouta-t-il- A bientôt!-et il me poussa dehors.

Je restai quelques secondes interloqué. Je me sentais insensible, vide, comme si une autre personne, inconnue de moi, m'habitait, que je ne verrais que du dehors, une masse irrégulière et sombre, sans pouvoir pénétrer dans ses pensées.

Gautier m'avait transmis ce sentiment d'urgence qu'il avait mis dans sa voix, et je traversai la rue malgré que ma volonté, ou le peu de volonté qui me restait, essayait de se faire entendre et de m'arrêter, comme si, au lieu d'aller retrouver Anne, j'allais recevoir un châtiment, ou exécuter une tâche particulièrement pénible.

Dans toute cette histoire il y avait un élément étrange, une force ou une volonté extérieure à moi -celle de Gautier, peut-être- qui m'obligeait à faire des choses que, autrement, j'aurais faites de mon propre gré, les rendant désagréables et me faisant sentir que l'on me manipulait.

Et il y avait aussi les paroles de Gautier concernant le danger que je risquais de rencontrer dans cet immeuble. Je ne comprenais pas quelle raison pouvaient avoir des inconnus pour me craindre ou me haïr, et la longue série de couloirs et d'escaliers qui m'attendait n'était pas pour me rassurer.

Enfin, malgré que j'avais beaucoup cherché à revoir Anne, j'étais gêné de la trouver justement au moment où j'avais désespéré de la retrouver, lorsque j'avais décidé de partir et que je ne la cherchais plus.

V

Avant de pousser le portail, je jetai un dernier regard sur la scène dans le square. Elle n'avait rien perdu de cet aspect grotesque qui m'avait si mal impressionné depuis le début. Les cris inintelligibles retentissaient toujours, quoique plus espacés et moins véhéments. Je continuai d'ailleurs à les entendre plus tard, plus faibles, lorsque j'avançais dans les couloirs.

Quand je refermai le portail, l'unique éclairage, qui venait de la station de service, disparut. Je me retrouvai aveugle, traînant les pieds, faisant des pas très courts et frôlant le mur de ma main droite pour ne pas perdre mon chemin.

A mon étonnement, le mur n'offrait ni le contact rugueux de la chaux, ni celui plus agréable et lisse des briques. Il semblait au contraire être de marbre, et ma main glissait sur sa surface froide et humide. Bientôt mes doigts devinrent poisseux, comme si le mur trans-

pirait. Ecoeuré, je reniflai ma main, m'attendant à sentir quelque mauvaise odeur, frémissant à l'idée qu'il s'agissait peut-être de sang, mais je n'aspirai que l'odeur familière de tabac entre mes doigts index et majeur.

J'avançai quelque temps en ligne droite. Enfin, je trouvai la première ouverture, puis, très vite, la seconde, et plus tard la troisième. Je tournai alors à droite et suivis ce nouveau couloir en frôlant cette fois-ci le mur de gauche, dont le contact était plus rassurant.

Je prêtais l'oreille afin qu'aucun son ne m'échappât, mais tout était dans le silence le plus absolu, et même les cris des ivrognes ne me parvenaient plus. Je me dis que, si cette maison avait été habitée, j'aurais dû entendre quelque bruit, et un si profond silence me parut anormal. Le frôlement de mes semelles contre le sol m'inquiéta et je m'efforçai de l'éviter.

Trouvant la seconde ouverture sans difficulté, je commençai à monter un escalier extrêmement étroit. Les marches n'avaient même pas la profondeur de mon pied et il n'y avait pas de main courante. Ce n'était certainement pas l'escalier idéal pour monter dans le noir, mais, heureusement -me dis-je avec reconnaissance- il n'était pas en bois, ce qui aurait produit une insupportable série de craquements.

Préoccupé par des pensées, j'oubliai de conter la première série de marches. Je dus donc monter avec une précaution redoublée, pour éviter un faux pas. Au premier palier, je tournai à droite et recommençai à monter, cette fois-ci en comptant soigneusement, ce qui me permit d'aller plus vite. Mais je dus me tromper dans mon compte, car j'atteignis le second palier avant que je n'espérais et trébuchai avec bruit. Alarmé, je restai un moment immobile, retenant mon souffle, mais rien ne bougea. Je repris alors mon chemin, toujours à droite, en comptant à nouveau les marches. Je constatai alors qu'il n'y en avait que onze, et non pas douze, comme Gautier m'avait dit.

Alors le doute me gagna. Et si le reste des instructions était faux? Comment trouverais-je la pièce où Anne m'attendait? J'en vins même à me demander si, à sa place, je ne trouverais pas quelque mystérieuse horreur que je n'arrivais pas à imaginer. Dans cet état, je poursuivis péniblement jusqu'au dernier palier; là je tournai à gauche, et me dirigeai vers la quatrième porte.

Comme dans le reste de la maison, le silence règnait ici, et aucune lumière ne filtrait sous la porte. Je cherchai vainement le trou d'une serrure par lequel jeter un coup d'oeil sur l'intérieur; la sur-

face du bois était entièrement lisse. Je fis alors un geste vers la poignée, et j'allais ouvrir lorsque ma main s'arrêta.

Je ne savais pas ce qui la paralysait; je n'avais pas le sentiment d'avoir peur, mais peut-être s'agissait-il d'un sentiment plus profond, que je ne pouvais cerner. La découverte d'une erreur dans les instructions de Gautier pesait certainement sur mon indécision. J'avais besoin de connaître la réponse aux questions qui tournaient dans ma tête: Quel rapport avait Gautier avec Anne? Quel rapport y avait-il entre Anne et les trois ivrognes? Pourquoi se trouvait-elle dans cette chambre au lieu d'être chez elle, avec ses enfants? Comment Gautier avait-il su que j'avais essayé de la revoir? Pourquoi les gens de l'endroit me haïssaient-ils?

Je regrettais maintenant d'avoir accepté tant d'interrogations obscures, à commencer par l'étrange lien entre Anne et le camionneur.

Si le sentiment que j'éprouvais devant cette porte était de la peur, il s'agissait alors d'une peur mêlée à d'autres sentiments, peut-être une rebellion inconsciente contre des forces inconnues, et même contre une bonne partie de ma propre personnalité, qui, je m'en rendais compte, collaborait avec ces forces. Je me disais, sans plus d'analyse, que cette porte devait être ouverte, que je ne devais douter un seul instant de plus, que je devais entrer sans me demander ce qui m'attendait à l'intérieur.

Mais, comme si mes actes n'obéissaient pas à mes décisions, je fis demi-tour et revins sur mes pas, parcourant le chemin très vite et sans trébucher, ne me souciant même pas du bruit que je faisais.

Je dus lutter contre moi-même pour me forcer à m'arrêter et à réfléchir. Je raisonnai que cette fuite était absurde, qu'elle n'arrangerait en rien ma situation, qu'au contraire, elle ne ferait qu'ajouter des interrogations à la liste déjà trop longue, que je devais remonter et faire face à ce qui m'attendait dans cette chambre.

Je me retrouvai donc devant la porte, fermement disposé à l'ouvrir; mais, comme auparavant, ma main refusa de tourner la poignée, et en une seconde toutes mes résolutions m'avaient abandonné. Je sentais en moi une sorte de volonté étrangère, comme une araignée qui se serait installée sur ma nuque et paralyserait mes bras et mes mains d'une légère pression de ses pattes.

Je m'éloignai à nouveau de là, à pas très lents, cette fois-ci, avançant comme un automate, sans faire attention au chemin que je prenais, et bientôt je me perdis.

Reprenant mes esprits, je recommençai à traîner les pieds et à raser les murs, à compter les portes et les marches; mais ces données ne me servaient à rien, maintenant que le point de repère initial me manquait.

Je passai longtemps ainsi à monter et à descendre des escaliers, ne sachant pas si je m'approchais ou m'éloignais de la sortie, traversant des couloirs qui n'aboutissaient que sur d'autres portes fermées, obscures, silencieuses. A plusieurs reprises, je fus tenté d'en ouvrir une, me disant que c'était peut-être celle que je cherchais, ou simplement pour introduire un élément différent dans mon absurde démarche, mais je n'osai pas le faire.

Finalement, je ne sais comment, je retrouvai la sortie. Peut-être le mur qui "transpirait" me servit-il de guide, quoique j'en avais rencontré d'autres semblables. Et peut-être la forme de la poignée, différente des autres que j'avais touchées, m'encouragea à l'ouvrir; mais en réalité je ne fus certain d'avoir retrouvé mon chemin que lorsque j'aperçus sur le trottoir d'en face la silhouette familière de la station service.

Soulagé, je respirai profondément l'air pur et froid de la nuit. Je refermai alors le portail et traversai jusqu'au bureau. Tel que Gautier l'avait prédit, les ivrognes étaient étendus dans le square, mais je ne voulus pas m'approcher d'eux pour vérifier si, comme il l'avait précisé, ils étaient couverts de sang.

J'éprouvais le besoin de boire de l'alcool, pour reprendre mes forces et aussi pour me saouler. Mais le bar était fermé, et j'ignorais où Gautier gardait ses bouteilles.

Je m'affalai sur un fauteuil, impuissant, épuisé, et peu à peu la chaleur du feu me pénétra, ranimant lentement mon corps, jusqu'à ce que je retrouvai une sensation de paix semblable à celle que j'avais déjà éprouvée une fois à ce même endroit.

VI

Seul le feu éclairait la pièce. Je fermai les yeux, les rouvris, les refermai, et poursuivis cet exercice jusqu'à ce que je sentis mes muscles se détendre, et peu à peu la douleur de la nuque disparut. Puis, évitant toute réflexion, je contemplai l'étrange vie des flammes. Je sentis des pensées non exprimées former lentement un tissu resserré,

comme si j'étais témoin de mon propre travail cérébral. J'étais absent, anestésié, mais en même temps éveillé, et un certain bonheur m'énvahit, une sorte de détachement, comme si j'avais cessé d'exister.

Mais ce bien-être ne dura pas longtemps. Les pensées ébauchées prirent forme et je me retrouvai bientôt à spéculer de nouveau avec des mots.

Il était clair que cette histoire n'était qu'un jeu auquel je participais sans en connaître les règles. Mon rôle semblait être une pièce, plutôt qu'un joueur, une pièce d'un jeu d'échecs, ou une des cartes manipulées par les clients du bar.

D'une certaine manière, pourtant, je participais consciemment: je réfléchissais, je prenais des décisions, j'agissais, bien que Gautier semblât toujours anticiper mes mouvements, comme s'il les connaissait avant même que je ne les eus conçus.

Et lui, Gautier, malgré ses mouvements apparemment décontractés et sûrs, ne semblait-il pas être aussi une pièce dans le jeu? En connaissait-il vraiment les règles? Et d'ailleurs, ce jeu avait-il vraiment des règles?

Je poussai un long soupir et, les yeux fermés, essayai de reconstruire toute l'histoire depuis le début. Mais je m'écartais constamment dans des divagations, des associations, des paysages oubliés, et il m'était impossible de penser objectivement.

Une bûche crépita dans la cheminée, et je la contemplai longuement. Au lieu de m'assoupir, ma lucidité s'intensifia, et je compris soudain quelle était la seule attitude possible pour moi: je devais partir sans plus tarder, sans même attendre le lendemain. A ce moment-là, je n'éprouvais aucune fatigue, mais je savais que la lucidité et l'énergie me quitteraient d'une minute à l'autre. L'image de Anne revint alors à mon esprit, ainsi que ma récente lâcheté. Pourquoi n'avais-je pas ouvert cette porte? Maintenant que les fantasmes et les peurs de la maison d'en face s'étaient évanouis, je me sentais assez fort pour y retourner. Ce n'était plus Gautier qui m'y poussait, c'était moi-même, mon propre désir.

J'allais me lever pour partir, quand, dans la pénombre où le feu mourant m'avait enveloppé, un mouvement léger interrompit mes réflexions. J'étais psychologiquement prêt à me lever, et ma réaction fut instantanée: je me levai d'un bond et courus à la poursuite de l'ombre que j'avais repérée et qui disparaissait à toute vitesse avec un

frôlement léger.

Sans savoir pourquoi je le faisais, je me retrouvai engagé dans une poursuite folle à travers la maison. L'idée qu'on m'espionnait m'avait peut-être dérangé, ou bien était-ce la tension nerveuse accumulée dans les couloirs de la maison d'en face qui se canalisait maintenant dans cette course.

Au premier étage, l'obscurité était totale. Je me demandais dans quelle direction partir, lorsque j'entendis une porte se fermer. J'eus alors un pressentiment, et au lieu d'accourir tout de suite, je pris le temps de frotter une allumette.

Oui, il s'agissait bien de la chambre où Gautier m'avait interdit d'entrer.

Je m'y dirigeai lentement, essayant de prendre une décision, Je n'avais pas entendu de clé tourner dans la serrure et seul le règlement, ou plutôt, la parole de Gautier, pouvait me barrer le passage.

Alors, obéissant à la même impulsion irrationnelle qui m'avait arrêté devant la porte d'Anne, que j'avais la permission d'ouvrir, ici, devant cette porte qui m'était interdite, tous mes doutes s'évanouirent, et, faisant tourner la poignée, je pénétrai dans la chambre.

Tout était dans le noir et aucun bruit ne laissait soupçonner une présence animée. Je cherchai l'interrupteur, et allumai avec précaution, dirigeant mon regard vers l'endroit que je supposais être le centre de la pièce.

Devant moi, une belle jeune fille vêtue d'une tunique blanche m'observait calmement, sans peur ni curiosité.

- Non. Partez! -dit-elle.

Ses longs cheveux blonds lui arrivaient à la taille et son regard, d'un vert profond, me rendit à la réalité. Je compris que cette poursuite avait été insensée, que je n'avais aucun droit d'être là, et, confus, je faillis m'excuser et sortir.

Avant d'ouvrir la porte, pourtant, je la regardai à nouveau et découvris dans ses yeux quelque chose qui semblait contredire ses paroles. Surpris, j'esquissai un sourire et fis un pas vers elle.

- Partez! -répéta-t-elle d'un ton impérieux et presque violent.

Mais elle souriait aussi, et je crus voir sur son visage, sur ses lèvres, une expression de désir. Je restai cloué sur place, n'osant m'approcher plus, mais ne pouvant me résoudre à partir.

- Partez! -insista-t-elle, tandis que son sourire s'accentuait, Ses bras ébauchèrent un mouvement vers moi, puis retombèrent le long de son corps. La tête inclinée, ses lèvres conservaient le sourire et son re-

gard devint plus intense.

Je m'approchai d'elle. Un instant plus tôt, la distance qui nous séparait m'avait paru infranchissable. Maintenant j'étais à côté d'elle et, prenant ses mains dans les miennes, je demandai:

- Qui es-tu?

- Non -répondit-elle.

Alors je l'embrassai. Pendant que mes mains caressaient son corps, quelque chose se passa en moi et je compris que je venais de récupérer le présent.

Les péripéties des derniers jours devenaient insignifiantes, à peine une vague anecdote libre d'affectivité et de douleur. Je sentis que cette rencontre n'était pas due au hasard, qu'elle était le dénouement logique de tout ce qui l'avait précédée.

La soulevant dans mes bras, je la déposai sur le lit. Elle avait fermé les yeux et souriait toujours.

- Non -dit-elle encore une fois- Partez.

Je compris que ces paroles n'avaient pas de sens. Assis sur le bord du lit, je la contemplai longuement, puis je m'allongeai à ses côtés.

VII

La lueur de l'aube commença à dessiner une petite lucarne sur le mur. Je croyais que la jeune fille s'était endormie, mais sa main me caressa le bras, et son visage s'approcha du mien pour l'embrasser.

- Partez -murmura-t-elle à mon oreille.

Le ton me fit comprendre que cette fois-ci elle voulait réellement que je parte, mais je ne pouvais me résoudre à la quitter.

- Je ne partirai pas -lui dis-je- à moins que tu ne viennes avec moi... Aurais-tu le courage de me suivre?

- Non -répondit-elle sans aucune emphase.

Je me demandai si elle répondait à ma question. Elle semblait être parfaitement normale, et même intelligente, et je trouvais invraisemblable que son vocabulaire pût se réduire à deux mots.

- On croirait que tu ne sais pas dire autre chose! -m'exclamai-je avec irritation.

- Non -répondit-elle.

Je partis d'un éclat de rire et allongeai mon bras pour allumer la lampe. Dans mes poches, je trouvai un stylo et un paquet de cigarettes.

que je dépliai. Sur celui-ci, je dessinai laborieusement plusieurs objets suggérant l'idée d'un voyage: des routes, des voies ferrées, des flèches, m'aidant de gestes pour mieux me faire comprendre. Puis je fis le croquis d'un homme et d'une femme se tenant par la main. Avec le crayon, je signalai tour à tour la femme de mon dessin et la jeune fille, ensuite j'établis le même rapport entre l'homme et moi-même. Puis j'expliquai de la même manière les autres éléments, voulant lui faire comprendre que ce couple que nous formions devait voyager, partir, s'en aller.

Elle comprit. Ou du moins, c'est l'impression qu'elle me donna. En guise de réponse, elle fit non de la tête, ouvrit démesurément les yeux et finalement prononça le mot "non" d'une voix angoissée.

- Partez -insista-t-elle en se levant.

Elle ramassa la tunique qui gisait par terre et l'enfila.

Puisqu'elle ne voulait pas partir, je resterais; mais cette possibilité ne parut pas lui plaire non plus. Elle arrêta mon nouvel élan vers elle, et debout au pied du lit, me regarda d'un air suppliant.

Déjà la lumière du jour remplissait presque la chambre, mettant en valeur la transparence des vitres polies qui formaient des dessins très beaux. Je commençai à m'habiller sans entrain, m'attardant à des petits détails: les lacets de mes chaussures, les boutons. Puis j'allumai une cigarette. Elle sursauta mais je n'y fis pas attention.

- Partez -répétait-elle en se tordant les mains.

Je me coiffai sans hâte devant la glace de l'armoire, arrangeai patiemment le col de ma chemise par-dessus le pull-over.

- Partez!

J'allumai une nouvelle cigarette avec le mégot de la première, que j'écrasai ensuite par terre avec ma chaussure. Puis je me levai et, m'approchant d'elle, la regardai dans les yeux.

Malgré l'angoisse qui la dominait à présent, je retrouvai les mêmes liens tendres et verts qui m'empêchaient de partir. Je voulus la prendre par la taille mais elle se dégagea.

- Partez! -cria-t-elle encore d'un ton suffoqué.

- Nom de Dieu! -m'écriai-je furieux- Je ne pars pas!

Couvrant son visage avec ses mains, elle se déplaça en silence jusqu'à l'armoire, contre laquelle elle s'appuya, puis, se laissa glisser lentement comme si elle essayait de se cacher contre la paroi.

Alors je sentis le monde s'effondrer définitivement pour moi. Incapable d'élaborer la moindre pensée cohérente, je restai assis sur une chaise aux pieds du lit, la cigarette aux lèvres, et, je suppose, le

visage dénudé d'expression. Mon corps s'était durci comme un carton inanimé qui ne m'aurait pas appartenu.

Je ne sais pas combien de temps s'écoula ainsi. Pendant que ma cigarette se consommait sur mes lèvres, j'entendais le sanglot étouffé qui arrivait de l'autre bout de la pièce.

Peu à peu le nuage noir qui s'était installé dans ma tête commença à se dissiper. Soudain j'entendis le bruit léger de pas qui montaient l'escalier et qui s'approchaient dans le couloir. Quand la poignée de la porte tourna, j'avais retrouvé toute ma lucidité. Je jetai mon mégot par terre et attendis.

Gautier ouvrit la porte, entra, la referma. Il était décoiffé et sans lunettes. Les manches de sa chemise étaient déboutonnées, ainsi que sa ceinture, dont les extrémités pendaient sur son pantalon.

Je vis sur son visage l'expression d'une incroyable dureté mélangée d'épuisement.

Cette tenue le vieillissait et le grossissait. Ses cheveux paraissaient plus blancs, plus clairsemés, et ses yeux étaient comme deux pierres impitoyables au milieu du visage.

A sa main droite il tenait un fouet en cuir noir extraordinairement long qui me rappela celui des dompteurs de cirque. Et soudain Gautier me parut être lui aussi un mélange de dompteur et de clown dans le cirque qu'était devenu l'univers de la station et du village. Cette idée me fit sourire, mais je me repris aussitôt.

Une fois de plus, Gautier eut une réaction à laquelle je ne m'attendais pas: m'ignorant complètement, comme s'il ne me voyait pas, il passa près de moi en direction de la fenêtre, vers l'endroit où la jeune fille s'était cachée. A mi-chemin il s'arrêta, et sans dire un mot, déchargea sur elle un horrible coup de fouet. Je ne sais pas s'il la frappa vraiment; je m'incline à croire que l'armoire arrêta le coup. Le bruit, cependant, retentit comme un coup de pistolet, plein d'échos.

Alors, comme au cirque, je sautai sur lui comme une bête sauvage. Je ne me rappelle pas avoir jamais levé la main contre personne auparavant, mais sur cet homme je déchargeai un coup de poing après l'autre, quoique le premier aurait suffi: Gautier était mou et n'opposait aucune résistance. Il se pliait sous chaque décharge mais ne tombait pas; il se redressait et je continuais à frapper; mon poing ne rencontrait aucun os, c'était comme si je frappais sur une énorme masse de pain, ou sur un monstrueux paquet de coton de forme humaine qui paraissait fondre, se ramollir comme du beurre, jusqu'à ce que finalement il

s'affalât par terre de tout son long, son sang coulant de ses joues blessées et de ses oreilles.

Ce fut alors que j'entendis la jeune fille hurler, affolée, les deux mots qu'elle savait. Elle avait crié, je crois, depuis le début, mais je ne m'en étais pas aperçu. Me tirant de toutes ses forces par les épaules, elle essayait de m'éloigner de Gautier. J'étais d'ailleurs dégoûté par cette masse méconnaissable qui gisait à mes pieds et avait laissé dans mes mains une sensation de mollesse et d'humidité gluante.

A peine me fus-je relevé, la jeune fille s'agenouilla à côté de lui. Ne sachant que faire, elle se mit à l'embrasser. Puis, se retournant vers moi, elle me lança un regard rempli d'une haine intense et d'une angoisse animale.

- Partez! -hurla-t-elle d'une voix rauque. Des larmes coulaient sur son visage et ses mains caressaient le corps couvert de sang, inerte, de Gautier.

Le vide dans ma tête, je m'éloignai lentement, les bras ballants. Je savais instinctivement ce que je devais faire et je sentais que personne ne pourrait m'en empêcher.

Avec une tranquillité presque insouciante , je pris un bain, préparai mes affaires, rangeant tout de façon à garder les mains libres. Puis j'allai dans la cuisine et me préparai un bon petit-déjeuner. Je mis dans ma poche quelques biscuits et un peu de chocolat que je trouvai dans une armoire, et, avant de quitter la maison, je jetai un dernier coup d'oeil dans ma chambre, pour vérifier que je n'oubliais rien.

Je retrouvai ma bicyclette dans le bureau. Je vérifiai la pression des pneus, sortis, fermai la porte derrière moi, montai sur le vélo et commençai à pédaler machinalement vers la gare. J'avais la tête vide de toute pensée, comme endormie ou anestésiée, comme si une fatigue surhumaine, plus que physique, m'avait envahi sans que j'eus même la force de la ressentir.

Arrivé au ruisseau qui coupait le chemin, je mis pied à terre pour le traverser. Je ne fus pas surpris de trouver, cette fois-ci, deux larges planches à la manière d'un pont: la veille, quelqu'un avait dû se donner la peine de les enlever pour me créer une difficulté supplémentaire; ou bien, au contraire, quelqu'un avait pris la peine de les placer là aujourd'hui pour que je puisse passer. Je n'essayai pas de raisonner plus loin. Je traversai en utilisant le pont, jusqu'à l'au-

tre côté du ravin.

Lorsque je passai devant la maison d'Anne, je regardai à peine. La seule idée qui m'occupait était de rejoindre la gare, et je poursuivis mon chemin sans modifier mon rythme. Je savais que, tôt ou tard, j'y arriverais, et cela me rassurait.

Vers midi, je m'arrêtai, m'étendis sur l'herbe au bord du chemin, cachai ma tête dans mon imperméable, et m'endormis presque aussitôt. Je ne me rappelle pas bien les détails de mon rêve, mais je me souviens qu'il y prédominait des arbres gris, disposés en rangées interminables, sous un ciel chargé de gros nuages denses et immobiles. J'entendais une voix qui m'appelait, mais je ne voyais personne. Voilà tout, sauf qu'il me resta la sensation d'avoir fait un rêve long et complexe, et que peut être les mêmes images s'y répétaient plusieurs fois.

A mon réveil, je restai engourdi pendant plusieurs minutes sans savoir où j'étais, n'arrivant pas à me lever, chargé d'une tristesse profonde qui tarda à me quitter.

VIII

Le soleil brillait encore lorsque, de loin, j'aperçus la gare: une énorme masse grisâtre qui ressemblait à une église.

De plus près, le bâtiment apparaissait plutôt comme un immense dôme appuyé sur de grandes et belles colonnes métalliques, composées d'innombrables petites pièces imbriquées les unes dans les autres.

De là partaient plusieurs voies parallèles qui se séparaient plus loin en éventail. Derrière les voies s'élevaient de nombreux bâtiments de pierre, sans doute les bureaux.

Tout était très propre, mais l'immeuble n'avait pas l'aspect neuf et reluisant de la station service et paraissait beaucoup plus ancien. Le gris de la pierre et du fer contribuaient sans doute à donner cette impression.

Arrivé devant la gare même, je constatai qu'elle était déserte: ni êtres humains, ni locomotives, ni trains. Seules les aiguilles d'une grande horloge suspendue au milieu du hall étaient en mouvement. Il était deux heures précises.

Je passai sans m'arrêter devant des bureaux et des guichets fermés.

sachant qu'il serait inutile d'y frapper. Puis je traversai une cour où d'interminables bancs de bois brun longeaient les murs. Je dépassai un entassement de poubelles énormes, et arrivai enfin devant une porte qui portait l'inscription:"Chef de Gare". Là je frappai plusieurs coups. Au bout d'un moment le guichet s'ouvrit et un visage surpris et grassouillet m'interrogea avec curiosité.

- Je veux voyager -lui dis-je.

L'homme, dont l'épaisse moustache tremblait sous le souffle qu'il laissait échapper de sa bouche, me regarda encore pendant un long moment avant de me demander:

- Et où voulez-vous aller? -dit-il d'une voix craintive.

- Cela m'est égal -répondis-je avec fatigue. En entendant cette réponse, il parut soulagé. -Mais je veux voyager aujourd'hui, maintenant, tout de suite -ajoutai-je en regardant les voies qui se perdaient au loin.

Il se mit alors à fouiller dans un grand tiroir au-dessous du guichet, et me tendit finalement un petit carton, me demandant en échange une somme peu élevée.

Quand j'eus payé, l'homme referma le guichet avec un bruit sec qui retentit dans tout le hall. Je restai là, debout, pendant un bon moment. Sur mon billet étaient inscrits quelques lettres et quelques chiffres dépourvus de signification pour moi. J'étais sur le point de frapper de nouveau, pour demander à quelle heure partait mon train, quand la porte s'ouvrit presque avec violence et le chef de gare sortit d'un air décidé.

- Allons-y -me dit-il sans me regarder.

Je le suivis. Son corps était encore plus gros que son visage et ses jambes étaient presque monstrueuses. Malgré cela, il marchait si vite que j'avais peine à ne pas me laisser distancer.

Tournant soudain à droite, il descendit quelques marches en pierre qui menaient vers les voies. Là attendait un lorry, vers lequel nous nous dirigeâmes. Le chef de gare l'empoigna par le levier et me fit signe de monter.

J'obéis malgré mon étonnement et m'assis là où il m'indiquait, c'est à dire par terre, dans un espace réduit qui restait libre, à côté des manivelles. Il monta à son tour, fit quelques respirations profondes, exécuta quelques mouvements gymnastiques très drôles, et saisissant finalement une des manivelles. commenca à la faire tourner avec énergie.

L'engin se mit à rouler et bientôt nous nous éloignâmes de la gare. Les voies parallèles au départ s'écartèrent ensuite et nous les perdîmes de vue.

Dans son effort, l'homme transpirait et soufflait à tel point qu'on avait l'impression qu'il allait tomber raide d'une minute à l'autre.

Réagissant contre la léthargie à laquelle j'avais succombé, je me levai et pris l'autre manivelle pour l'aider.

- Non! Non! -cria-t-il d'un ton désespéré- Enlevez vos mains de là!

- Mais -m'écriai-je à mon tour- Permettez-moi de vous aider!

Le vent et le lorry faisaient un tel bruit qu'il était presque impossible de s'entendre.

- Vous ne pouvez pas m'aider -répliqua-t-il d'un ton énergique- Le règlement l'interdit!

Je ne m'y attendais pas. J'éclatai de rire, et, ne pouvant m'arrêter, je faillis tomber sur la voie. J'attrappai alors la manivelle que j'avais voulu tourner, et ayant ainsi récupéré l'équilibre, continuai à rire pendant longtemps sous le regard sceptique du chef de gare.

Quand je me fus calmé un peu, je le dévisageai, mais son expression vexée était si comique que je repartis de plus belle. La colère accentua la rougeur de son visage, que l'effort physique avait déjà congestionné.

Le reste du voyage, assez bref, fut très agréable. Le vent, chaud pour la saison, soufflait doucement sur ma peau. Le paysage, en soi un peu monotonne, s'égayait par endroits de quelques touches de couleur que quelques fleurs sauvages jaunes et rouges donnaient aux paturages. Il n'y avait aucun arbre, mais l'herbe était d'un vert très pur et lumineux.

De temps à autre l'image des évènements récents revenait à mon esprit et je ne pouvais contenir un éclat de rire. J'évitais alors de regarder le chef de gare, qui poursuivait sa gymnastique en silence.

Nous arrivâmes enfin dans une petite gare, très pauvre et banale. Il s'agissait en réalité d'un unique bâtiment en bois dressé à la hâte à côté des voies, dont la façade était couverte de morceaux de vieilles pancartes publicitaires.

Avant de descendre de la plateforme, je dus remettre mon billet au chef de gare. Ce geste déclencha à nouveau mon rire. Le chef de gare ne dit rien, mais quand il s'éloignait de retour vers son poste, je vis qu'il tournait la manivelle avec fureur.

M'approchant du guichet, je demandai un billet de première classe pour la capitale. Il me fut tendu immédiatement par une main longue et mince, dont le propriétaire demeura caché par une vieille plaque métallique. Puis je cherchai une place où m'asseoir en attendant. Tous les bancs étaient déjà occupés par des vieillards lugubres, habillés de vêtements sombres et encombrés de paquets.

Je me résignai donc à m'installer sur quelques valises sales et poussiéreuses entassées par terre dans la salle d'attente.

Personne ne fit attention à moi. Ils paraissaient tous dormir, et, ceux qui étaient éveillés, se tenaient tout droits, en silence, regardant fixement devant eux. De l'intérieur du bureau, le cliquetis d'une machine à écrire arrivait jusqu'à nous et continua sans arrêt jusqu'au moment du départ.

IX

La nuit commençait à tomber.

Je ne demandai pas à quelle heure partirait le train. Je restai là longtemps à sommeiller, mordillant de temps à autre un morceau de chocolat ou un biscuit, faisant quelques pas pour étirer mes jambes et pour aller jusqu'à la petite baraque en bois où se trouvaient les W.C.

Quand le train arriva, il faisait nuit. Dès qu'il s'arrêta, j'essayai de monter dans un wagon de première classe, mais je ne pus ouvrir les portières et je vis que l'intérieur était dans le noir. Alors quelqu'un me poussa, m'entraînant avec les autres vers la queue du train

Je passai devant les wagons de seconde classe, emporté par la foule, sans pouvoir m'arrêter. Nous atteignîmes enfin le dernier wagon et grimpâmes en désordre.

L'intérieur était sombre; il n'y avait pas de sièges ni de fenêtre; nous étions si nombreux que nous fûmes obligés de nous serrer les uns contre les autres afin de laisser de la place pour les derniers.

Lorsque tout le monde fût dedans, le garde ferma la porte de l'extérieur. Puis nous entendîmes des coups de sifflet et le train s'ébranla lentement avec un long déchirement qui flotta longtemps sur notre silence.

L'obscurité était complète et il n'y avait aucune ventilation. Bientôt la chaleur se fit très lourde et l'engourdissement me gagna. Nous étions si serrés que je n'aurais pas pu tomber, même si je l'avais vou-

lu. Je fermai les yeux et me laissai aller, appuyé et bercé contre la masse chaude et silencieuse qui ne se plaignait pas de mon poids ni de l'inconfort du voyage.

Le bruit et les secousses du train, d'une monotonie cadencée, favorisaient mon sommeil, et je me sentis heureux.

Avant de perdre toute conscience, une seule image me vint à l'esprit: le visage congestionné du chef de la station dans le paroxisme de l'éffort. Puis je sombrai dans un sommeil profond, noir, comme dans une mer immense et tiède, sans images, sans pensées, le sourire aux lèvres.

Montévidéo, le 8 Septembre 1982.

Cher Bernard,

Tu te rappelles de moi? Je faisais la traduction de "La Ciudad", de Mario Levrero, à Paris, et tu m'as écrit pour que je vienne te voir en Belgique. Je suis de retour à Montévidéo, depuis un moment déja (assez longtemps pour avoir épousé Levrero, et avoir un garçon de 3 ans, et nous être séparés...)

C'est lui qui me suggère de t'envoyer un ou deux de mes récits. Je le fais donc, et je t'envoie aussi deux autres de Ángela Cáceres. Nous avons toutes deux publié déjà dans des recueils ou des revues littéraires uruguayennes, et Angela attend bientot la parution d'une de ses nouvelles. Mais je t'enverrai un curriculum plus complet si cela t'intéresse.

Mon adresse: PERLA DOMINGUEZ
Carlos Berg 2436 ap.001
Montevideo

Celle de Angela: ANGELA CACERES
Blanes 870 ap.4
Montevideo

Notre service postal marche très mal en ce moment, mais j'espère que nous pourrons quand même nous en servir...

A bientot, peut-etre,

Perla